LA CRITIQUE

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

PAR

FORTUNAT STROWSKI
PROFESSEUR A LA SORBONNE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

—

2e édition

Il a été tiré de cet ouvrage
15 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Prioux,
numérotés 1 à 15.

LA RENAISSANCE
LITTÉRAIRE
DE LA
FRANCE CONTEMPORAINE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Saint François de Sales. *Introduction à l'histoire du sentiment religieux au dix-septième siècle. (Épuisé.)* Un vol. in-8°.
(Couronné par l'Académie française, prix Guizot.)

Histoire du sentiment religieux au dix-septième siècle. **Pascal et son temps.** 5e édition. Trois vol. in-16.
(Couronné par l'Académie française, grand prix Gobert.)

Montesquieu. Un vol. de la « Bibliothèque française ». [Biographie, extraits et œuvres choisies des Grands Écrivains français des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles] publiée sous la direction de M. F. STROWSKI.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Les Essais de Michel de Montaigne, édition municipale, avec la collaboration de MM. GEBELIN et P. VILLEY. Quatre vol. in-4°.
(Couronné par l'Académie française, prix Saintour.)
(Bordeaux, PECH et Cie.)

Montaigne (les Grands philosophes). Un vol. in-8°.
(ALCAN.)

Bossuet et les extraits de ses œuvres diverses. Un vol. in-12.
(LECOFFRE.)

La Flèche d'or. Roman. Un vol. in-16.
(PERRIN.)

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur en 1922.

LA CRITIQUE

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

PAR

FORTUNAT STROWSKI
PROFESSEUR A LA SORBONNE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE-6e


LIBRARY
SEP 12 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

AU LECTEUR

Depuis que la guerre est finie, les esprits ont cessé d'être hantés exclusivement par ses affreuses perspectives. L'imagination s'est libérée; les talents anciens se sont rajeunis; de nouveaux talents se sont révélés. Et la littérature contemporaine s'est épanouie comme un jardin au soleil de mai.

Faut-il ne voir dans ce printemps littéraire qu'une passagère réaction, toute naturelle, contre les angoisses de la guerre? Faut-il, au contraire, y reconnaître une durable et féconde Renaissance? *Pour moi, je suis convaincu que la seconde alternative est la seule vraie, et que nous allons avoir des Chateaubriands, des Hugos et des Lamartines, ou plutôt, que nous les avons déjà sans savoir encore les reconnaître.*

Voilà dans quel sentiment j'ai écrit ce livre, au jour le jour, et selon les circonstances. C'est un recueil de portraits et d'impressions. Qu'on n'y cherche pas une thèse, une construction et des idées préconçues. Non point que j'aie eu peur, à l'occasion, de dire ma pensée et de juger; mais tout a été dominé ici par notre confiance dans l'avenir, par notre foi dans la vie.

LA RENAISSANCE LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE CONTEMPORAINE

I

MADAME DE NOAILLES
ET LE VISITEUR MERVEILLEUX DE WELLS (1)

Un soir d'octobre 1905, un professeur de l'Université de Bordeaux, qui s'en allait par le chemin le moins direct du pays de Montaigne au pays de Fénelon, s'était perdu, non loin de Villeneuve-sur-Lot, dans les charmantes collines de l'Agenais, toutes semblables l'une à l'autre et où il est facile de s'égarer.

Il aperçut, à la fin, sur une crête, une toute petite ville, et il y trouva un abri amical chez le receveur de l'Enregistrement. Fatigué, il se retira de bonne heure dans sa chambre ; mais le sommeil, chassé par la fatigue même, ne vint pas tout de suite ; et le professeur, pour s'entraîner à dormir, chercha un livre.

Il y avait des livres de droit, le journal relié de l'Enregistrement, et les œuvres de Courteline, et celles de

(1) *Les Forces éternelles.*

Maupassant, et celles de François Coppée. Mais, tout seul sur une console, un volume attira son regard par la singularité du titre : *Le Cœur innombrable.* C'étaient des vers. Voilà de quoi facilement s'endormir. Il ne fallait pas hésiter. A la place des Courteline, des Maupassant et des Coppée, *le Cœur innombrable* fut élu comme préparation au sommeil.

Or, ledit professeur (de Montaigne à Fénelon), dès la première page, fut stupéfait. Il ne se rendait pas compte de la nature du plaisir qu'il éprouvait ; il ne savait pas qu'il y avait un Francis Jammes à Orthez, un Paul Fort à Paris ; il avait oublié, l'ingrat, qu'il y avait eu un Raymond de La Tailhède à Moissac ; et, dans son extrême ignorance, il était tout suffoqué par cet étrange *Cœur innombrable.* Quoi ! la poésie du légume ! Et beaucoup d'autres choses plus extraordinaires encore ! Rythme, prosodie, images, sentiments, tout le volume le transportait dans un pays nouveau, dont il se demandait s'il fallait s'émerveiller ou se scandaliser. Heureusement, la bougie finissant le tira d'embarras, et, dans la noire obscurité des volets clos, le lecteur s'endormit enfin.

Au matin il se réveilla sans songer à des cœurs nombrables ou innombrables ; il poussa les volets. Que l'automne est beau dans l'Agenais ! Le jardin fruitier descendait le long de la colline, avec les fruits qui achevaient de mûrir. Les pentes, en face, étaient vertes et dorées ; le feuillage jaunissant venait en rehausser les teintes. Des abeilles volaient. Le soleil était chaud et jouait sur les gouttes de la rosée qui n'était pas encore évaporée. Légumes, fleurs, insectes, haies, maisons et sentiers, jamais le professeur qui avait vu cela dès l'enfance, n'en avait ainsi reçu des

impressions fraîches et poétiques. Et voilà que, malgré lui, à ces sensations accoururent se mêler des strophes entières de l'étrange poète lu la veille. Et le professeur (de Montaigne à Fénelon) comprit que l'auteur du *Cœur innombrable*, loin des chemins écoliers et des routes magistrales, lui avait ouvert des sources — ou plutôt avait le don de raviver, dans tout lecteur, la jeunesse du monde réel.

Depuis lors ce professeur, qui ne s'étonne plus des titres singuliers (il en a vu bien d'autres) ni des paradoxes, ni des audaces, ni des folies, ni même des sottises prétentieuses, ce professeur ne peut plus ouvrir un livre nouveau de Mme de Noailles sans y rechercher la surprise délicieuse qu'il eut, ce soir et ce matin d'octobre 1905, à Monclar-en-Agenais. Et quoique son horizon visuel soit désormais limité à un pavé de bois et à la triste bâtisse d'en face (un hôpital, s'il vous plaît !), quoique le soleil de Paris, quand il brille, ne ressemble guère au soleil d'automne sur la Garonne ou sur le Lot, il éprouve encore à chaque volume la même délicate émotion. — O poésie, jeunesse du monde !

***

Les *Forces éternelles* ne sont pas écrites d'un bout à l'autre, ni toujours, avec le soin, l'exactitude, la précision, l'ordre qu'il y faudrait. Je ne dis pas cela pour le lecteur, qui n'a pas besoin de s'en apercevoir, et qui ne s'en apercevra pas, — entraîné dans le mouvement musical des poèmes. C'est pour l'auteur que j'insiste. Et je n'insiste que parce qu'après tout un critique est, au fond, un gendarme ou un garde champêtre.

C'est La Bruyère qui a écrit ceci, il y a plus de deux cents ans : « Il est peut-être moins difficile aux rares génies de rencontrer le grand et le sublime, que d'éviter toute sorte de fautes. » Mme de Noailles se doit à elle-même de vaincre cette difficulté plus grande et, ayant du génie, d'avoir aussi, partout, du talent.

Mais comme elle a du génie, et même du talent quand elle veut !

Ainsi, elle a repris le rythme monotone et expressif des élégiaques du dix-septième siècle, d'un Théophile, d'un Saint-Amand et même d'un La Fontaine, qui répètent jusqu'à satiété le même sautillement, la même rime, les mêmes coupes, et, cependant, enchantent l'oreille et pénètrent jusqu'au cœur.

Le frais printemps est revenu.
Sa tiède atmosphère ébahie
Répand ce plaisir vif, ténu,
Qui semble toujours inconnu.
Les bois sont imbibés de pluie ;
Les lourds bourgeons, gonflés, mouillés,
Scintillent d'eau et de lumière.
— O verte éponge printanière,
Tu fais ruisseler sur le cœur
La joie humide des odeurs !

Je passe — bien malgré moi — la suite, pour ne pas prolonger ce chapitre, et je ne cite que la fin :

Divine spontanéité,
Jeunesse éternelle du monde,
Verte cosse où mûrit l'été,
Printemps en qui l'espoir abonde,
Ah ! demeurez à peine ouvert,
Ne dépliez pas vos feuillages,
C'est vous la fierté du jeune âge,
Car les étés vont vers l'hiver !...

L'inspiration de Mme de Noailles s'est enrichie, cette fois, d'une note que l'on n'entend ni dans *le Cœur innombrable*, ni dans *les Vivants et les Morts*.

Jeunes poètes, Lamandé, Muselli, Henry-Jacques, et vous, Lucien Dubech, et vous, Marguerite Quersin, et tous les autres que nous admirons, voici des beautés auxquelles malgré votre art et votre flamme, vous n'atteindrez pas — du moins de longtemps. Vous avez parfois de la mélancolie. Il en est une qu'il faut réserver à vos maîtres et aînés en poésie, et qui est la plus haute et la plus poignante.

Vers la fin ou déjà vers le milieu de l'été de la vie, quand on commence à avoir quelque peine pour maintenir la couleur de ses cheveux (ou même ses cheveux !), on ne veut plus regarder vers l'avenir ; l'avenir, c'est l'automne, l'hiver, la neige — la mort ! Et l'on se retourne vers sa jeunesse, et l'on s'émeut, et l'on s'arrête. Fénelon (qu'on pardonne ce souvenir trop classique au professeur qui allait de Montaigne à Fénelon), dans son exil de Cambrai, après l'inconsolable catastrophe du quiétisme, écrivait à un ami qui partait vers son pays, de s'informer si sa vieille nourrice était encore vivante. Francis Jammes avec son art raffiné et ingénu, Camo dans la fermeté classique de ses strophes ont exprimé ce sentiment. Et Mme de Noailles, allant au-devant des temps, l'éprouve déjà elle aussi, et le traduit à sa manière, avec son génie, dans les *Forces éternelles*.

Cela est beau, touchant et triste. Mais, heureusement, nous savons bien qu'une telle mélancolie n'est pas irrémédiable ; ce n'est pas au découragement et au silence que va, quoi qu'il en dise, le poète. Au contraire ! les années, en fuyant, apportent plus qu'elles

n'emportent. Elles n'emportent pas la jeunesse de la poésie ; elles n'en éteignent que la fièvre ; et elles apportent, en revanche, la sérénité. La plus grande poésie qui fut jamais au monde, la poésie homérique, est représentée sous les traits d'un vieillard aveugle !



Mme de Noailles donne aussi, dans les *Forces éternelles*, des chants de guerre. Elle a pris pour modèle, le seul modèle possible, Victor Hugo ; mais elle a peine à le suivre.

La poésie de guerre n'a pas réussi aux poètes d'avant-guerre. Les paysages où ils se complaisaient devaient ressembler si peu aux paysages réels de la Marne et de Verdun ! Leur art était si peu préparé au stoïcisme de 1915, 16 et 17 ! Les mots mêmes leur manquaient. Sans parler du désarroi qui les a surpris au milieu des jeux mols et faciles de la douce paix que nous avons connue entre 1900 et 1914. Seuls méritent entièrement le titre de poètes de guerre, les gauches, rudes, maladroits et sincères rimeurs qui n'avaient jamais écrit auparavant, ou qui, en tout cas, n'étant pas fixés dans un art, une attitude ou une réputation, ont pu parler du fond de leur âme.

Quoique Mme de Noailles ne soit pas de ces nouveaux-venus, et qu'elle ne puisse être considérée comme un poète de guerre, elle nous touche pourtant, et elle est vraiment grand poète, quand elle se contente de dire sa faiblesse et son désarroi, sans aucun souci de stoïcisme, ni de philosophie :

Reverrons-nous un jour une heureuse saison,
Avec son déploiement de minces hirondelles

Et son ciel bleu versé sur le toit des maisons?
Reverrons-nous, avec de limpides prunelles,
L'étoile qui s'entr'ouvre à la chute du jour,
Dans le soir sensitif et pareil à l'amour?
Percevrons-nous avec une oreille paisible
Le vaporeux tissu du doux chant des oiseaux,
Étincelant ainsi qu'un rayon invisible,
Et la Nuit naviguant sur le calme des eaux?



Les *Forces éternelles* se terminent par des vers d'amour. Ils sont pathétiques et profonds. Ils sont tristes. Baudelaire les eût sans doute aimés, encore qu'il y manque cette préoccupation morale qui ennoblissait Baudelaire.

Mme de Noailles y célèbre le plaisir :

Plaisir, le plus profond et triste mot du monde !

Et, en effet, ce n'est pas le plaisir ailé qu'elle invoque ; c'est l'ivresse lourde qui étourdit l'être humain comme un coup de massue et le livre à un sommeil plus voisin de l'anéantissement que du rêve.

Elle lui réserve comme attributs, l'indifférence, le mensonge, la douleur et la mort.

Voici par exemple une pièce caractéristique et magnifique, malgré quelques bavures :

C'est après les moments les plus bouleversés
De l'étroite union, acharnée et barbare,
Que, gisant côte à côte, et le front renversé,
    Je ressens ce qui nous sépare !

Tous deux nous nous taisons, ne sachant pas comment
Après cette ferveur souhaitée et suprême,
Chacun de nous a pu, soudain et simplement,
    Hélas ! redevenir soi-même.

Vous êtes près de moi, je ne reconnais pas
Vos yeux qui me semblaient brûler sous mes paupières;
Comme un faible animal gorgé de son repas,
Comme un mort sculpté dans la pierre,

Vous rêvez, immobile...

. . . .

Que peut-il y avoir, ô mon amour unique,
De commun entre vous et moi?

On peut ajouter, pour autre exemple, la pièce qui commence par cette strophe :

Il n'est pas un instant où, près de toi couchée,
Dans la tombe ouverte d'un lit,
Je n'évoque le jour où ton âme arrachée
Livrera ton corps à l'oubli.

et qui se termine :

Ainsi l'on nous mettrait ensemble dans la terre
Où seule j'ai si peur d'aller;
La tombe me serait un moins sombre mystère
Que vivre seule et t'appeler.

Et je me réjouirais d'être un repas funèbre
Et d'héberger la mort qui se nourrit de nous,
Si je sentais encore, dans ce lit de ténèbres,
L'emmêlement de nos genoux...

Je ne peux pas fermer les oreilles à l'éloquence poignante de ces plaintes et de ces cris. Mais je ne peux pas non plus dissimuler que cette inspiration de volupté et de mort est aussi étrangère au pur et spontané génie de Mme de Noailles que l'inspiration de guerre et de sang dont j'ai parlé tout à l'heure. Et pour achever enfin toute ma pensée, je m'en vais rapporter l'aventure du merveilleux visiteur de Wells.

Un pasteur anglais, crédule et bon, était, raconte

Wells, un ornithologue passionné. Un jour, il apprend qu'on a vu, au-dessus des marais voisins, un prodigieux oiseau ou animal ailé. Il prend son fusil, court vers le marais, et, croyant entendre un grand bruit d'ailes, il tire. Il a touché son but mystérieux; il découvre, se débattant, par terre, un être étonnamment beau, ingénu, et pur, dont il a cassé une aile — et qui est un ange.

C'est un ange — non du paradis de Fra Angelico, mais d'un monde presque matériel, où on ne connaît ni la douleur, ni la colère, ni la laideur, ni le mensonge, ni aucune des lourdes nécessités humaines et où, parmi des sensations toujours vives, fraîches, innocentes, le temps passe sans s'écouler.

Le pasteur, apitoyé et inquiet, ramène sa victime chez soi, et raconte à tout venant cette aventure. Mais tout le monde reste sceptique. Personne ne veut en croire ses yeux. Un ange? Et qui n'est pas habillé de bleu? Et qui n'a pas de harpe? Et qui ne chante pas des psaumes? Le merveilleux visiteur n'est cru que par le pasteur, sa cuisinière et la petite bonne, qui a des yeux si doux! Pourtant, un jour, chez la femme du vicaire, il joue du violon — comme un ange. Et, jusqu'au moment où on s'aperçoit qu'il ne joue pas comme les professeurs du Conservatoire, il transporte ses auditeurs hors d'eux-mêmes, dans la sphère de grâce et de beauté vive d'où il est descendu.

Cependant, il faut qu'il s'adapte à la vie. Pour guérir sa blessure, on lui impose un régime reconstituant : viande rouge, vin fort, etc. Et son sang s'épaissit. Voilà qu'il contracte peu à peu les besoins et les vices qu'il déteste chez les hommes. Il a faim comme eux; comme eux il est prompt à la colère; comme eux il

va éprouver le désir. Alors, effrayé, il monte en secret sur une dune ; il ouvre ses ailes cicatrisées ; il s'élance. Trop tard ! Il ne sait plus voler. Il retombe sur le sable où il pleure silencieusement. M. Wells vous dira comme tout cela finit.

Or, le génie poétique de Mme de Noailles me paraît venir, lui aussi, d'un monde moins grossier et moins matériel que le nôtre, un monde plus vif, plus gracieux, plus riche ; un monde aux sensations plus fines et plus délicates ; un monde où ce serait toujours le frais matin d'un beau jour de juin.

Mais de nourrir ce génie avec des nourritures trop épaisses et trop grossières, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, du moins à mon sens. Il en deviendrait plus fort peut-être, et plus pathétique ; mais ne risquerait-il pas d'y perdre sa grâce ailée et de ne plus être le visiteur miraculeux que je rencontrai, il y a quinze ans, chez le receveur de l'Enregistrement de Monclar-en-Agenais, pour ne plus jamais oublier l'émerveillement de cette rencontre?

II

M. HENRY-JACQUES ET « NOUS... DE LA GUERRE »

Les prix littéraires — ceux dont le monde parle et qui sont à la mode — ont beaucoup de bon ; non seulement ils apportent honneurs et argent au lauréat, mais encore ils le signalent, ils le tirent de l'obscurité. C'est un livre lancé. « Que la noblesse est un grand avantage, dit Pascal, qui, dès dix-huit ans, met un homme en passe, connu et respecté, comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. C'est trente ans gagnés sans peine. » De même, certains prix, bien donnés, sont, pour un écrivain, trente ans gagnés sans peine. Et cela durera jusqu'au jour où, après trop de désillusions, on se sera enfin aperçu que le génie ne se découvre point par concours, et que l'on ne fait pas de grands hommes avec de bons élèves adroits. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Le prix Pierre Corrard, qui a été fondé dans une pieuse pensée par la veuve d'un très charmant écrivain pour une œuvre originale, de haute inspiration et en faveur d'un débutant, ne sera peut-être jamais un de ces prix à la mode. Mais il sera toujours regardé comme une haute distinction. En tout cas, pour la première fois que la Société des Gens de lettres le décerne, il va à un homme de valeur et à une œuvre

originale : à M. Henry-Jacques, auteur de *Nous... de la guerre.*



Ce sont des vers, des « poèmes ». Le livre, quand on l'a signalé, se mourait, — d'abord sous l'abondance des livres analogues, et puis sous la terrible préface qu'y avait mise M. Gaston Vidal. M. Gaston Vidal avait eu en mains les manuscrits de ces poèmes, et c'est lui qui, en juge clairvoyant, avait conseillé d'en faire un volume. Mais craignant de n'être pas entendu s'il disait simplement que ce sont de beaux vers, il s'est trop éperdument lancé dans le sublime. Il a salué en M. Henry-Jacques « un des plus illustres bardes de ce temps de pourpre ». Il lui a trouvé « ce goût défini par Victor Hugo qui est le grand goût franc, rauque, violent, aquilin, fait pour la conquête et non pour la satisfaction des puristes... ». Il lui a trouvé aussi « l'éclair illuminant, la torche éblouissante, le chaos des Rabelais, des Agrippa d'Aubigné, des Balzac de la prose et de la poésie ! » Il lui a trouvé encore « des vers de métal incassable... ». Trop, c'est trop ! Ou plutôt ce n'est pas assez. Quand les grands complimenteurs de jadis avaient épuisé l'hyperbole, ils ne manquaient pas d'ajouter, à la fin, pour une jolie femme : « Sans mentir, tout le monde vous a déclarée charmante » ; pour un bon auteur : « Sans mentir, tout le monde a loué votre livre. » Cela consolidait le dithyrambe.

Mais ne blâmons pas le trop généreux enthousiasme de M. Vidal. On eût désiré qu'il s'exprimât dans un goût moins aquilin ; on l'approuve, pour un livre qui est jeune, émouvant et sincère.



M. Henry-Jacques est un Breton ; il a fait des études un peu décousues, sans trop d'application. Il aimait la mer et les marins. Ses parents lui ont alors permis de s'embarquer sur un bateau — un bateau à voiles, comme au temps d'autrefois. Il eut des calmes et des tempêtes ; il resta longtemps perdu sur les flots ; peut-être a-t-il fait le tour du monde !

Il n'a donc pas eu le loisir de raffiner sur ses lectures, il n'a pas fréquenté les cénacles. Il a surtout aimé Tristan Corbière, le poète marin qui a précédé le mouvement symboliste. Je ne serais pas étonné qu'il ait goûté, en outre, la *Chanson des Gueux* et les *Blasphèmes*. Les symbolistes ne lui ont été révélés qu'après, quand son imagination eut déjà été formée. Aussi, dans ses vers, c'est la liberté qui sera artificielle et la régularité qui sera naturelle. Sa plume ira comme d'elle-même aux rythmes stricts de jadis ; il n'emploiera les rythmes nouveaux, incertains et fuyants de la jeune école, que par volonté et par imitation. Il ne faut pas nommer ici Verhaeren, Verlaine et Mallarmé comme ses modèles. C'est la grande figure du vieux Hugo qui apparaît au-dessus de son œuvre.

Et, tout de suite, je dois noter que c'est une des causes de la facilité avec laquelle cette œuvre nous émeut. Par raffinement de goût, par curiosité d'esthéticiens, nous croyons aimer les symbolistes ; mais nous ne les aimons pas réellement dans nos nerfs et notre sensibilité. Certes, nous ne supportons plus la rigidité et la régularité de l'ancienne versification parnassienne, mais rien ne nous plaît autant, après

quelques lignes d'incertitude musicale, que les anciennes formes, solides et pleines, du vers français. Mallarmé avait déjà prédit que le vers libre conviendrait uniquement aux confidences de l'âme qui veut se « moduler » au lieu d'exprimer ; il voulait qu'on en revînt au vers classique ou romantique pour les grands objets. Le verlibrisme ne sied pas aux poèmes de la guerre. Il ne supporte pas les claires émotions de la vie nationale ; il ne doit pas sortir de l'ombre où, confusément, s'élabore la vie individuelle.



Quoi qu'il en soit de ces considérations, le jeune Breton, lorsque, après ses voyages sur la mer, il vint à Paris, ne songeait pas à l'esthétique. Il entrait au *Petit Journal*, et il y travaillait de son mieux. Alors éclata la guerre. Le voilà incorporé, lui Breton, dans un régiment de Normands. Il fit bravement son devoir, et tout du long. Simple soldat longtemps, il arriva tout juste au grade de caporal ; il s'arrêta là. Il n'a donc jamais quitté ses humbles camarades, les gas qui portent le sac ; il n'a jamais mis de distance entre eux et lui ; de là l'étonnante sincérité sans pose et la vérité de ses impressions. Et il fut blessé, et il fonda un journal, *l'Argonaute*, et il y écrivit des vers. Son journal se tirait sur gélatine, à cinquante ou soixante exemplaires, et ses vers n'allaient pas plus loin que son journal. Il les composait pour lui : il les chantait en lui-même, sans désir de réputation, ni de bruit. Si M. Gaston Vidal ne les avait pas lus, ils continueraient à dormir dans les collections de *l'Argonaute*.

C'est avec les meilleurs d'entre eux qu'est fait *Nous... de la guerre.*

Mais, après tous ces préliminaires, il est temps d'ouvrir ce livre.

***

La première page en est magnifique : on dirait la face d'un pilier de l'Arc de triomphe. Sur la page blanche, une dédicace, disposée comme une inscription, porte ceci :

A

MES CAMARADES DU 25e D'INFANTERIE

A ceux de la BELGIQUE,
de la MARNE,
d'ARRAS,
du LABYRINTHE,
de l'ARGONNE,
de la SOMME,
de la CHAMPAGNE,
de VERDUN,
de l'AISNE,
Aux bons Gars obscurs
de la tranchée et de la guerre.

Voilà qui ne trompe point ! Et le fait est que, dans toute la suite du livre, il n'y aura pas un nom, pas un type particulier ; — point de héros. Je me souviens encore de l'impression que m'avait causée la *Maison des Morts* de Dostoïewsky. Là, j'avais vu aussi une humanité écrasée et comme égalisée par une souffrance monotone et au delà des forces habituelles ; mais à chaque instant, un imprévisible ressaut d'énergie, quelque chose d'inexplicable et de prodigieux soulevait telle ou telle médiocre individualité, et l'éclairait d'un rayon unique. Ici, rien. Le même anonymat

partout ! Mais quel anonymat ! C'est toute la foule humaine, sans distinction de visage, qui est sublime.

Point de théorie non plus. Non, quoi qu'en dise M. Vidal, ce livre ne prendra point sa place à côté de tel livre trop marqué et trop d'un côté. *Nous... de la guerre*, c'est tout le poilu et tous les poilus, et non pas seulement le poilu dans la boue. L'émotion humaine, la sympathie clairvoyante de l'auteur interviennent sans cesse pour expliquer la grandeur du poilu, en elle-même, sans retour contre rien ni contre personne.

A la vérité, tous les poèmes de ce livre n'ont pas une égale valeur, et je n'admire pas autant ceux où l'auteur se monte, et où son style se guinde. Mais j'y aime partout l'opposition des points de vue qui permet de saisir toute la vérité. Et puis l'idée y est vivifiée par un sentiment plus large et plus profond qu'elle-même. Et enfin, tout cela est fier, généreux, dans un grand oubli de la vanité ; l'auteur s'efface. Il n'est là que pour comprendre, pour plaindre et pour encourager.

Dors sans regrets, le cœur tout nu,
Comme un bon Jésus dans sa crèche.
Dors sans songer aux lendemains.
Ton fusil est prêt sous ta main,
Ta baïonnette et tes cartouches.
Dors sans songer aux lendemains ;
Dors sans regret, comme une souche ;
    Dors comme un chien,
Prêt à bondir sur ceux qui rôdent ;
Dors sur le ventre ou sur le dos ;
    Étends-toi bien.
L'obus passe... ça ne fait rien.
L'obus chante : do, soldat, do ;
Dors, mon gars, dors, la paille est chaude ;
    Ne pense à rien.

Dors, mon gars, dors, la paille est chaude ;
Dors sans rêve comme un enfant ;
Dors profondément ; dors longtemps ;
Dors mon vieux, mon gas, mon enfant !

Son enfant ! Mais le poète est un enfant lui-même, seulement il a mieux compris, et plus souffert ; il sait souffrir dans les autres.

De là l'intensité tragique de toutes ses impressions, que ce soit l'instant d'avant l'attaque, ou la rencontre d'une tombe abandonnée, ou le silence de la nuit, ou le danger invisible, ou la blessure, ou la peur, — la peur d'avoir peur, — ou le retour d'une heure au repos.

On se souvient des coins fameux
Sans idées noires.
Les nuits sans fin, les jours si longs,
Le sang, la boue,
Les immobiles factions,
L'eau sur la joue,
Les cadavres foulés cédant
Sous les semelles,
Le vide à broyer sous les dents,
La soif cruelle.
Tout cela n'est déjà plus rien,
L'oubli vient vite.

Et puis enfin ce sera le retour au repos définitif.

Tous les copains de guerre, à jamais se quittant,
Se serreront la main sans trop savoir quoi dire,
Et chacun s'en ira vers le sort qui l'attend,
Tourmenté du désir de pleurer et de rire.

Mais lorsque nous verrons debout les quatre murs
D'où nous sommes partis un jour, pleins de courage,
Nous sentirons ce cœur que nous croyions si dur
S'humaniser soudain et battre dans sa cage...

Des maisons, cependant, demeureront, ce soir,
Leurs volets clos cachant des angoisses secrètes...

Tout cela me touche, mais moi, je ne suis pas juge. Je n'ai pas été un des gars de la tranchée et de la guerre, je n'ai pas perdu de fils à la guerre. Mais je sais bien que chez moi, un soir, quelqu'un, de passage, quelqu'un qui a fait la guerre et qui a perdu son fils aîné, a trouvé ce livre sur ma table, l'a ouvert au hasard, l'a lu jusqu'au matin ; — et je crois bien qu'il a pleuré une bonne partie de cette nuit-là, mon hôte chéri, dans le lit de camp que nous lui avions dressé à la hâte.



Et pourtant je ne prévois pas que l'auteur de *Nous... de la guerre* ait devant lui une facile carrière d'écrivain.

Si on le compare à un Pierre Benoit, quelle différence ! M. Pierre Benoit a, naturellement et de naissance, toutes les malices, toutes les habiletés, tous les talents et tous les bonheurs du métier. Comme il trousse un roman dramatique, imprévu et à succès ! On devine si bien son travail, on se figure si facilement ses doigts agiles combinant et brodant, qu'on ne sent pas la nécessité de le connaître en personne et de le voir. Celui-là fera des livres tant que ça l'amusera, et toujours bien.

Au contraire, on sent bien que, sans la connaissance d'Henry-Jacques, le livre d'Henry-Jacques est incomplet. Ce n'est pas l'habileté qui en fait le mérite, ni le style, ni le talent. En un sens il n'y a ni style, ni habileté, ni talent ; et quand Henry-Jacques veut faire le malin et nous étonner, il écrit un français médiocre, il ne réussit qu'à demi.

C'est l'âme en lui qui est belle et forte.

Voilà pourquoi les progrès de M. Henry-Jacques

ne dépendront pas de sa science, ni de son métier, ni de sa technique, mais des progrès de sa vie intérieure. S'il s'amuse à publier beaucoup et à rivaliser avec les camarades, il est perdu ; ou plutôt nous perdons quelques livres admirables qui ne seront jamais composés. Certes, il ne doit pas négliger d'apprendre à bien écrire, à mieux écrire encore — étude infinie, qui ne s'achève jamais pour un artiste. Mais il restera un pauvre ignorant, malgré toute son intelligence, s'il ne met pas sa science au service de sa conscience.

D'ailleurs, sa conscience, telle que je l'ai devinée dans son livre, est trop vigoureuse en même temps que trop sincère et trop simple, pour qu'elle s'emprisonne jamais dans une doctrine ou dans une politique fermée. La vie entière la nourrira.

Alors, d'expérience en expérience, évitant toujours de se répéter, et de parler pour ne rien dire, Henry-Jacques pourra donner un petit nombre de livres qui ne le mèneront probablement ni à la fortune, ni à l'Académie, mais qui feront de lui un maître de la vie.

Il y a eu, comme cela, jadis, un homme qui n'avait pas la vanité de vouloir écrire des livres, quoiqu'il le pût et que la littérature fût très à la mode dans son temps, et très capable de mettre un homme à la mode. Il était seulement savant, il s'occupait de science. Et puis, un jour, il sentit en soi ce besoin de paix et de certitude qui tourmente violemment certains êtres plus nobles que d'autres. Or, dans le cercle où il avait trouvé la vérité on fit appel à lui pour défendre cette vérité menacée. Aussitôt il se mit à écrire — avec un soin qui lui faisait reprendre dix ou quinze fois le même brouillon — et il se révéla le plus grand polémiste de son temps. Sa tâche finie, il ne se laissa point

griser, il s'arrêta ; il ne publia plus rien. Plus tard seulement, il reprit la plume pour approfondir encore la vérité mieux sentie, et par cette impulsion irrésistible qui pousse tout homme à s'exprimer quand il a une conviction ardente. Il mourut avant d'achever, et ses reliques littéraires dépassent en beauté tout ce qu'ont donné ses contemporains. Il aurait égalé tout juste, en faisant l'homme de lettres, les prosateurs et les poètes qu'on applaudissait dans les salons, et qu'on vendait chez les libraires. Mais il a été l'homme de son âme et de sa vérité. Et au lieu de la réputation, il a maintenant encore la plus puissante action sur la pensée humaine. On l'a deviné, c'est Pascal.

En citant cet exemple à M. Henry-Jacques, je crois lui avoir suffisamment expliqué quel danger je crains pour lui, quel vœu je forme pour son travail et quelle opinion je garde sur son livre.

III

PIERRE HAMP ET LE TRAVAIL HUMAIN

Pierre Hamp peut, à cette heure, s'estimer satisfait. Certes le sort qu'il a vaincu jusqu'à présent par la droiture et l'énergie de sa volonté, lui réservera encore des épreuves : vivre sans épreuves, serait-ce vivre? Mais du moins il a fait ce qu'il devait faire ; son œuvre est universellement connue ; sa voix est partout écoutée ; sa pensée intéresse, instruit, agit. Homme de parti, tous les partis le suivent avec amitié. Technicien, les plus indifférents aux questions de métier se passionnent pour ses études. Écrivain, malgré les défauts visibles et palpables de son style, il force l'attention et parfois l'admiration. Tout cela est mérité, mille fois mérité. C'est, je crois, parce qu'il est homme et Français ; parce que son cœur mêle sans cesse les plus nobles sentiments de la conscience humaine à tout ce que ses yeux ont vu (ses yeux d'ouvrier avant d'être des yeux d'observateur), en un mot, c'est parce que Pierre Hamp est Pierre Hamp, qu'il s'avance ainsi dans la vie, entouré de sympathie et de respect.

Qu'il se rappelle ses premiers efforts ! C'est d'ici même, de *la Renaissance*, que sa réputation a commencé à rayonner. Il y avait alors, pour faire ce que je fais aujourd'hui, un écrivain ardemment mêlé à

la vie réelle par son labeur de romancier, et par son dévouement actif à toute plainte et à toute misère humaine ; ce critique-là avait, outre sa connaissance des gens, une espèce de divination, fille de l'enthousiasme, qui lui révélait le mérite encore caché, et lui montrait dans l'auteur inconnu, ou à peine connu, l'artisan d'une belle œuvre à naître !

Daniel Lesueur, donc, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, découvrit et signala les premiers livres de Pierre Hamp (1).

Elle disait — c'était avant la guerre, en mai 1914 — :

M. Pierre Hamp a le droit d'écrire, — et même avec un peu de hautaine brutalité, comme il l'a fait : « Que le littérateur réussisse ses marionnettes d'amour, cela s'accorde ; il en peut être. Mais figurer la conscience des travailleurs. Non. Il n'en est pas. »

M. Pierre Hamp en est. Jusqu'à quel point de similitude matérielle, d'origine, de destin, ou par quelle irrésistible vocation ? Nous ne savons. Peu importe. Mais, dans le fond comme par la forme, ses livres semblent jaillir des profondeurs sociales et humaines où ils nous font pénétrer, bien plutôt que les refléter du dehors, de plus haut, d'ailleurs. Ce ne sont point des peintures de la vie, c'est la vie même. En les lisant, on ne discute pas avec soi ou avec eux, on ne se demande pas s'ils se moulent sur une doctrine d'auteur, s'ils pourraient nous diriger moins rudement, nous offrir des grâces littéraires plus conformes à nos délicatesses, plus faciles à cataloguer parmi les genres connus. On n'est pas un lecteur, mais un passant dans la foule. On n'écoute pas la cadence des phrases, mais toutes les rumeurs de l'activité ouvrière, la symphonie des accents de l'homme avec les voix des machines qu'il a créées. Impressionnant concert ! Une poésie imprévue plane sur ces tableaux d'un réalisme sincère.

(1) Nous rappelons que cette étude avait paru à *la Renaissance politique et littéraire* où nous avions eu l'honneur de remplacer Mme Daniel Lesueur.

C'était voir et prévoir.

Depuis lors, en effet, la guerre est venue, approfondissant le bien et le mal, la mort et la vie, la richesse et la pauvreté, le travail et la paresse. Pierre Hamp a continué à écrire ; sa pensée est devenue plus prenante ou plus poignante, comme le devenait l'objet de sa pensée. Le jugement de 1914 reste donc aussi mérité, plus mérité encore aujourd'hui qu'hier. *La Victoire mécanicienne,* parue cette année, après *les Métiers blessés* parus l'an dernier, vaut ou dépasse *le Rail; Marée fraîche, vin de Champagne;* et *l'Enquête,* les trois ouvrages dont s'enthousiasmait Daniel Lesueur.



Il faut, pour parler exactement de Pierre Hamp, l'approcher lui-même, le connaître, causer avec lui comme il le fallait pour Henry-Jacques. L'auteur des *Métiers blessés* et de *la Victoire mécanicienne* est trop intimement présent dans son œuvre, comme l'auteur de *Nous... de la guerre* dans la sienne, pour qu'on ose expliquer le livre en ignorant l'homme. Il n'a pas cette fraîcheur et cette jeunesse d'impression qui est si attrayante chez le poète. Mais il a bien la même sincérité, la même promptitude à s'émouvoir et le même sérieux dans l'émotion. Même naturel aussi. On sent davantage, dans sa parole et ses regards, la volonté, la netteté d'esprit, les idées particularisées et précises. Pierre Hamp est l'aîné ; et il a une autre expérience que celle de la mer, des longues rêveries sur un bateau, et des méditations douloureuses dans la tranchée. Non pas qu'il ignore la guerre, mais en plus il a la pratique des métiers manuels qu'on exerce

pour gagner son pain ; il a aussi l'instruction acquise par un grand effort d'énergie, à l'âge où l'on réfléchit et où déjà on est un homme.

Il a débuté par être, dans l'alimentation, artisan, petit employé, je ne sais ; mais il n'est pas demeuré dans sa boutique ; il est sorti de son pays. Il y est revenu. Il a voulu alors que son intelligence fût un bon outil, un bon muscle comme ses bras. Il s'est instruit. Il est l'élève de l'Université populaire de Belleville. C'est là qu'il a appris à apprendre.

Qu'on me pardonne de le dire en passant. Ces pauvres universités populaires, regrettons-les, malgré *l'Etape*. Elles faisaient parfois des demi-savants un peu ridicules, un peu fanatiques, un peu dangereux, mais ceux-là n'auraient pas été moins fanatiques, dangereux et ridicules — nous le savons à nos dépens — sans l'Université populaire ; et puis leur vernis de doctrine s'est vite écaillé et a disparu ; ils sont redevenus ce qu'ils étaient avant, ayant tout de même un peu de culture qui ne peut nuire. Mais, à côté d'eux, quelques-uns ont bien compris, et bien gardé ce qu'on leur enseignait ; et pour ces élèves-là on pardonnera beaucoup aux Universités populaires. Ceux-là ont été touchés jusqu'au fond par l'effort généreux et fraternel des professeurs qui étaient allés vers eux. Qu'on écoute Pierre Hamp parler de ces maîtres ; on constatera que, n'eussent-ils réussi qu'à former ce cœur, ils n'auraient pas perdu leur temps. Or ce n'est pas du seul Pierre Hamp que j'ai recueilli ces confidences, ni d'un seul et même côté de la barricade.

Qui ressuscitera, dans nos heures troublées, et pour le jeune ouvrier libre plus tôt, le bel élan qui poussait les « doctes » vers le peuple ignorant, afin de partager

avec lui un savoir non primaire, non réglementé, non enrégimenté, le vrai savoir humain? Qui ressuscitera ce passé défunt, en le corrigeant par l'expérience? Vous, peut-être, Pierre Hamp !

***

Après l'Université populaire, Hamp est passé par d'autres et d'autres métiers, non plus comme simple artisan, mais à une place où, sans cesser d'être mêlé aux artisans, il dominait leur labeur et embrassait dans son champ de vision un horizon plus vaste et plus complexe. La guerre l'a instruit encore. Il a vu détruire, il a été forcé de détruire, il a vu rebâtir et il a rebâti. Désormais sa vocation et sa mission volontaire étaient fixées inébranlablement. Il sera celui qui veut qu'on rebâtisse, — le prédicateur du travail.

Mais non point du travail inintelligent et purement physique : « L'ouvrier de somme, un fardeau sur l'échine, doit disparaître, écrit-il. » Il demande à grands cris une machinerie meilleure, un outil parfait. Ce n'est pourtant pas en vue de diminuer la volonté de travail, ni l'application au travail, ni l'amour du travail : « Donner au travail une parfaite machinerie ou suffisamment d'exotiques n'est pas assurer sa force sociale. Il y a une âme du travail ; et l'affaiblir serait une défaite de la France par la France. » C'est pour que le travail soit plus fécond, plus profitable, plus digne de l'intelligence humaine qu'il rêve de « victoire mécanicienne ».

Et puis il le faut pour vivre !

Rien de plus poignant à la fois et de plus consolant que les pages où Pierre Hamp décrit les pays dévastés

et l'ardeur au travail de ceux qui y reviennent. Il a une magnifique formule : « L'écroulement n'est horrible qui si on lui laisse l'immobilité... Vu par le travail, le décombre n'est plus une catastrophe, mais une matière première. » Il réclame avec une énergie farouche la réparation des crimes commis par les Allemands contre l'outillage français — crimes qu'il raconte dans une langue d'une précision terrible. Il se plaint que le Parlement ait « limacé » pour exiger ou établir les réparations ; « il n'aurait pas dû être permis aux Allemands, écrit-il, de vendre hors de leurs frontières une seule machine, tant qu'ils n'auraient pas remplacé celles qu'ils avaient, en France, emportées ou détruites. » Mais il sait bien qu'une nation, même absolument victorieuse, ne peut vivre sur les réparations ni sur le travail des vaincus. Si nous avions cette dangereuse et peu noble illusion, nous ne serions que des « triomphateurs momentanés ». Notre victoire est toujours en nous, et non dans notre ennemi défait : « Pour notre salut, il vaut mieux compter sur notre force joyeuse que sur la sienne contrainte. »

Ces principes posés — ou plutôt supposés par tout le livre où ils sont épars (car Pierre Hamp ne les formule que si l'occasion l'exige), nous avons une série d'*essais* sur les chemins de fer, les Halles de Paris, les textiles, etc. ; et au courant de nos observations, sans aucune méthode didactique qui nous mettrait en défiance, nous voyons, devant la réalité même, ce que coûte une mauvaise organisation mécanique, et ce que produirait en revanche une bonne adaptation des moyens aux fins, des outils aux bras, des machines aux besognes.

Écrivain brutal quand il faut, appuyant trop sur

le trait pittoresque, et puis, tout à coup, devenant abstrait ; mêlant au fait précis la loi générale et la maxime, semblant parfois plaquer « une fiche » dans un développement, Pierre Hamp n'a pas toujours ce liant, cette facilité, cette correction, cet art qui sont, après tout, la condition indispensable du bon style ; mais il n'a point le prophétisme idéologique des autodidactes, ni la banalité académique des gens trop bien instruits. Ses défauts même d'écrivain révèlent la valeur de sa personnalité.

***

On dit qu'il est d'un parti. Je l'espère, je le crois pour lui. Il faut pour agir, et même pour penser virilement, il faut prendre parti ; il faut de grands partis pris. Je ne cacherai pas que j'ai les miens : sur le problème humain, sur le problème national, sur le problème religieux, oui ! j'ai mes partis pris, — encore que je m'efforce sans cesse de n'en être ni l'esclave, ni le fanatique. — Pierre Hamp a les siens, qui, en apparence et sur l'étiquette, ne sont pas les miens.

Pourtant je ne sens pas qu'il soit contre mes partis pris.

Même quand il me contredit et m'atteint, il ne m'offense ni ne me peine : au contraire ! Il me semble qu'il est vis-à-vis de moi, comme un ouvrier dans un tunnel, qui creuse, et dont le pic, perçant de l'autre côté, se croise avec le pic de l'ouvrier d'en face ; ce ne sont pas deux épées engagées dans un duel ; ce sont deux instruments de vie et de vérité qui ont pris la vie et la vérité par les plans opposés et qui se rencontrent, au cœur même de l'œuvre, pour s'accorder.

Je sens bien que, sans être emprisonné par ses formules, Pierre Hamp se place sans cesse au point de vue le plus humain et le plus noble. Ce qui se compte, se mesure, se calcule n'est, selon lui, que le serviteur de la liberté humaine. Il dit, quelque part : « la justice sans folie ne contient pas la perfection » ; aimons cette folie !

Il ne fait pas travailler l'ouvrier pour le plaisir de travailler et de produire, mais pour l'ennoblissement de la conscience et de l'intelligence de cet ouvrier. Une des objections que mon parti pris adresse à certaines formes outrées et tyranniques d'organisation sociale, c'est que j'y vois traiter l'être humain comme une machine — ou encore comme une plante. Il suffit à la plante d'avoir de l'air, de la lumière, un sol riche où plongent ses racines ; elle produit automatiquement ses fleurs et ses fruits — et chaque année elle recommence si elle est vivace et bien soignée. On croit souvent que la perfection de l'homme peut se borner à cela. Mais la plante humaine doit créer ou du moins entretenir elle-même son air, sa lumière et son sol. Elle est hors de la nature « naturée ». Elle est pour ainsi dire fille d'elle-même et de ses efforts. Sa richesse ne se trouve pas au dehors, dans le milieu social ou physique ; sa richesse est en elle-même. Elle modifie, en effet, le milieu selon sa science et sa conscience. C'est dans sa conscience même qu'il faut apporter la nourriture.

Pardonnez-moi, Pierre Hamp, de vous citer un saint, comme si je faisais un sermon. Mais vous verrez que nous sommes d'accord vous, le saint et moi : « Le monde entier, écrit saint François de Sales, ne vaut pas une âme, et une âme ne vaut rien sans ses résolutions. » Je crois deviner, Pierre Hamp, que si

vous aimez généreusement votre pays, l'humanité, la justice sociale, vous êtes persuadé que tout cela ne peut exister pleinement et dans la perfection sans la plénitude et la perfection de la valeur individuelle ; tranchons le mot — de la valeur *spirituelle* des âmes. Mais où donc se nourrit mieux la valeur spirituelle, que dans le TRAVAIL?

IV

UN PSYCHOLOGUE
DU MONDE POLITIQUE : M. DE MONZIE (1)

A peine parues, les premières pages du livre de M. de Monzie ont excité la curiosité universelle. Ces agréables souvenirs, qui sont aussi de pénétrantes études des hommes d'aujourd'hui d'après leur jeunesse, ont été accueillis comme *les Lettres persanes* de Montesquieu ; on a attendu le livre entier avec impatience ; le livre lu, on en veut d'autres ! Mais je ne crois pas qu'on trouve tous les jours pour en donner de semblables, des écrivains d'autant de talent et qui soient d'aussi bonne compagnie que M. de Monzie.

Ce ne sont pas des mémoires au vrai sens du mot. M. de Monzie est trop jeune encore pour n'avoir qu'à évoquer le passé. Il ne veut pas, comme notre Montluc le fit dans sa vieillesse, expliquer ses actes et se défendre par d'adroits *Commentaires* contre des interprétations hostiles. Il ne veut pas davantage, comme Saint-Simon, raconter une période d'histoire dont il aurait été le témoin, afin de servir ses inimitiés, ses antipathies ou ses préjugés. Voisin du pays de Montaigne, il a eu un jour envie de se remémorer, comme l'auteur des *Essais*, sa jeunesse et le visage de ses

(1) *L'Entrée au Forum.*

amis. Alors, sans apprêt (mais non sans attention ni travail), du ton d'un homme comme il faut qui s'entretient avec des gens comme il faut, il s'est mis à causer avec lui-même, avec son papier, avec ce confident qu'est le public.

Son style — à deux ou trois affectations près — est naturel et vif à la fois. C'est le français courant, mais déjà dépouillé, et avec du bouquet. Connaissez-vous le vin de Cahors? Ce n'est pas du Haut-Brion ; mais quand il est bien soigné, il a une finesse qui le désigne pour la table quotidienne des gourmets du pays. On ne boirait pas tous les jours les grands crus rares ; ce serait empoisonnant. Tous les jours, on a plaisir à boire du Cahors. Ainsi se lit le joli français de M. de Monzie : c'est le langage qui ne lassera jamais, d'un homme d'esprit très cultivé, mais qui ne se pique de rien, et qui, sans avoir la négligence orgueilleuse des improvisateurs, n'a pas les orgueilleuses prétentions des stylistes de métier.

Cette qualité-là est importante à noter ici. Dans les mémoires de Galliéni, on prêtait peu d'attention à la forme. Comme il s'agissait d'actes et d'événements d'une haute gravité, on songeait aux choses, avant tout. M. de Monzie n'a pas à raconter des faits ; ce sont les caractères qu'il veut décrire, et auxquels il doit nous intéresser. Cela exige des nuances, une plume délicate, un goût d'artiste.

***

Et aussi bien, ce livre débute au Concours Général. Aujourd'hui, un jeune homme commencerait son récit à son baccalauréat. Mais prendre au Concours Général, c'est tout de suite spécifier une époque et un milieu.

Sachez qu'on ne choisissait, par classe, que cinq, six élèves, au plus, pour les envoyer au Grand Concours ! Et comme ils y étaient préparés ! — sans parler de l'émulation des équipes : Henri-IV contre Louis-le-Grand ; Condorcet contre Stanislas. Henri-IV et Louis-le-Grand c'étaient les forts en thèmes et les futurs professeurs. Condorcet et Stanislas c'étaient les gens du monde et les futurs socialistes. L'élève de Monzie était de Stanislas avec l'élève Henri de Jouvenel, qui n'eut que le second prix ! Le lauréat — M. de Monzie ne lui a pas encore pardonné — fut M. André Tardieu !

M. de Monzie a gardé copie de la composition couronnée. Il la cite malicieusement ; et ilamorce sa citation par cette jolie esquisse :

... Il a paru qu'André Tardieu, dès ses débuts, se souciait d'aller loin et ne se souciait pas d'aller haut. Il avait moins d'intuition que de savoir. Cette hantise de l'originalité qui occupe communément les jeunes gens, lui était et lui resta longtemps étrangère.

. .

Plus loin, après la citation, l'esquisse va se compléter de quelques malices, car M. de Monzie n'est pas l'homme des grands portraits de musée. Il cause, va, revient, achève et, de trait en trait, la physionomie apparaît définitivement.

Penser comme tout le monde, c'est le fait d'un habile, averti qu'à cette seule condition on acquiert de l'autorité, c'est-à-dire le droit d'avoir parfois une opinion sans être taxé de paradoxe et banni de la confiance des gens sérieux. Mais parler ou écrire comme tout le monde, quand on a du tempérament, et la faculté d'avoir une griffe, c'est proprement du courage, puisque cela témoigne d'une domination de soi qui rend digne de tous les avancements démocratiques. A l'âge de toutes les jactances, André Tardieu avait cette sagesse.

Si M. de Monzie avait fait parler Joubert (le sujet de la composition était une lettre de Joubert), comme il parle ici lui-même, ce n'est pas plus Jouvenel que Tardieu, qui eût mérité le prix, le prix d'honneur !

Ces jours-ci, le Parlement a voté des crédits pour rétablir le concours général, où furent aussi couronnés jadis Taine, M. Pierre Decourcelle, et M. Mayéras. Je demande qu'au jury d'autrefois, composé de professionnels, on adjoigne au moins un profane, l'auteur de *l'Entrée au Forum.* Il ne laissera pas la sagesse l'emporter sur le talent.



Où pouvait-on aller, en 1895-96, quand on sortait de Stanislas, avec cette bonne éducation d'humaniste? Au socialisme.

Au 36, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, se réunissaient à tour de rôle les trois groupes, distincts et rivaux, du parti. Ce fut là que courut le jeune échappé du Concours Général. Il fallait que la société bourgeoise offrît alors de bien mesquines perspectives, ou que l'éducation du collège eût inspiré un vif désir de révolution et de liberté ! Car enfin ceux qui sont allés là, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève (et M. de Monzie tout le premier), n'avaient aucune vraie vocation socialiste, ni aucune solide raison d'adhérer au parti, puisqu'ils l'ont si tôt abandonné, et, quoi qu'ils en disent, si complètement ! C'était une passade, un coup de tête, comme la première amie, rencontrée à Bullier. On se sentait un homme, parce qu'on avait une maîtresse et qu'on était l'ennemi des lois.

Mais il n'y avait, en ce temps-là, ni discipline de parti, ni vues intéressées, ni protocole, ni place à

prendre, ni argent à gagner. Albert Métin, qui devait être plusieurs fois ministre, déclarait — rappelle M. de Monzie — qu'il était de ceux qui « veulent marcher à leur but directement, en détruisant les contraintes de la société actuelle au lieu de les tourner à leur profit ». C'était l'âge d'or, ou, plutôt, l'âge sans or.

Si j'ai peu connu — ayant été médiocre élève — le Concours Général, j'ai moins connu encore ce curieux milieu du jeune socialisme d'avant Jaurès et d'avant la mainmise bourgeoise. C'est plus tard que j'en ai eu, en quelque sorte, le souvenir et l'écho. Aussi, la peinture de ce petit monde ardent et généreux m'offre-t-elle, sous la plume de M. de Monzie, un vif caractère de nouveauté ; et j'aime à y retrouver dans de fines analyses psychologiques, encadrées par des événements presque dramatiques, des personnages que j'avais à peine entrevus et qui me restaient énigmatiques.

Deux épisodes dominent cette partie du récit : les grandes manifestations contre les Turcs, qui assassinaient les Arméniens, et le procès d'un faux frère socialiste : Mécislas Goldberg. M. de Monzie ne prend au sérieux ni ces manifestations ni ce procès, mais c'est une occasion pour lui de mettre en scène une foule de gens pittoresques. Par exemple, je ne sais pourquoi il mêle, à titre de comparaison, dans l'histoire assez louche de Goldberg, le nom de Léon Bloy.

Cette période d'action et d'amitié socialistes ne dut pas être longue. M. de Monzie eut vite les yeux ouverts par une série de conférences que faisaient de graves professeurs ; il fut guéri du marxisme, par M. Daniel Zolla, qui lui prouva que « la propriété foncière ne

se prêtait pas à l'accomplissement des prophéties marxistes ». Si cette argumentation sommaire le toucha, c'est qu'elle s'adressait à un garçon de bonne race, lié à sa famille, à ses habitudes, au sol où ses anciens avaient vécu, entre Cahors, Moissac et Agen.

M. de Monzie nous dit bien qu'il est « resté socialiste de tendance », et il s'en tire en écrivant que « le socialisme ne supporte pas d'être mis en axiomes, que sous un mot unique il abrite une infinie diversité d'interprétation, et qu'à tout prendre, il était, il devait être une façon d'espérer en commun ». De fait, c'est donner son congé au parti, en galant homme.



J'ai loué le style de M. de Monzie, je devrais louer plus encore la composition de son livre. Quel art, sans artifice ! De l'école du socialisme, le jeune homme va passer à l'école du dreyfusisme. Mais, jusqu'à présent, le récit a manqué d'émotion et de tendresse ; il faut donc en mettre, s'il est possible, ne serait-ce que pour rompre la monotonie. Les voici donc, l'émotion et la tendresse, avec la nouvelle de la mort de Julie ! Qui est Julie? Pas une banale Elvire ! C'est la vieille bonne de là-bas, qui a élevé deux générations de Monzie, et qui vient enfin de s'en aller de ce monde. Auprès de ces jeunes Parisiens, échauffés de doctrine, qu'on vient de nous peindre, cette paysanne du Périgord forme un vigoureux contraste. Elle explique, par son autorité, comment le disciple des doctrines marxistes se laisse convaincre par un professeur d'économie rurale. Elle est d'un type qui m'est familier.

Naguère, il en restait, de ces vieilles bonnes, çà

et là, à Moissac, à Cervières, dans les vieilles provinces oubliées. J'en ai connu une, une qui n'avait jamais gagné plus de 60 francs par an. Et quelle fine cuisinière ! Elle vivait, maintenant, plus qu'octogénaire, très décrépite, seule dans une petite maison, toujours heureuse, souriante et naïve. Elle avait des cauchemars, la pauvre ! Une nuit, elle poussa de tels cris que Jean, le voisin, fut inquiet, et vint frapper à sa porte. Et elle lui répondit : « Oh ! Jean, que tu m'as fait plaisir ; le loup allait me manger ! » Elle avait rêvé !

Je comprends que la mort de Julie ait été un douloureux événement dans la vie du jeune homme, comme elle est une très heureuse transition dans son livre.



Et nous voilà replongés dans la fournaise. Le socialiste, à demi guéri, entre au Palais, devient avocat, au moment où éclate l'Affaire Dreyfus.

Je ne peux dire avec quelle inquiétude j'ai abordé cette partie du livre, ni avec quel plaisir, j'ai senti cette inquiétude se dissiper. Le sujet le plus difficile à aborder avec franchise et dignité, avec ménagement et justice — du moins pour des gens qui ont directement été des témoins, et des témoins passionnés, — est traité, par M. de Monzie, avec une simplicité, un naturel, des ménagements et une noblesse qui raviront tous les lecteurs. On ne peut mieux se tirer d'un pas délicat.

Ici encore, dans ce milieu d'avocats et d'intellectuels agités par l'Affaire Dreyfus, M. de Monzie isole deux ou trois hommes qu'il met en valeur et qu'il

analyse : Péguy, M. Paul-Boncour, M. Millerand.

Le plus étudié, c'est le second. Car pour Péguy, je ne pense pas que M. de Monzie, non plus que la plupart de nos contemporains, ait su assez bien se dégager et de l'effroi que l'auteur des *Cahiers* inspirait de son vivant, et de l'enthousiasme de commande qui a été, après sa mort, la revanche de cet effroi. M. de Monzie n'a pas vu ce paysan de Péguy tel qu'il était. Ni M. Millerand non plus : il n'en a pas fait un portrait assez large — du moins à mon gré. Il y a, dans l'âpreté farouche au travail, dans l'obstination un peu irritante, et même dans la carrure physique de l'actuel président de la République, une puissance qui se révèle peut-être plus à ceux qui le voient de loin qu'à ceux qui, l'ayant connu trop tôt et très près, ne se rendent pas compte que l'homme a changé et a grandi.

Au contraire, le portrait de M. Paul-Boncour est délicieux. Il y a la même malice que dans celui de M. Tardieu, avec un peu de tendresse en plus. M. de Monzie n'aime pas M. Tardieu, c'est visible. Il est également visible qu'il aime, peut-être malgré soi, M. Paul-Boncour. Et, justement, ce qu'il ne pardonne pas à son ancien confrère, c'est d'avoir déçu son admiration. Car M. Paul-Boncour a été l'homme de génie d'un groupe et d'une heure ; et on lui reproche de ne l'être plus. Il a brillé un instant d'un éclat incomparable. Et ceux qui se sont alors laissé éblouir par cet éclat lui en veulent de ce qu'il a manqué à leurs espérances et à leurs illusions. On relira l'éloquent appel de M. de Monzie à son ami : « Si Boncour, parmi d'autres, se décidait à avoir le cœur de son talent ! » Le cœur, disons la folie et l'amour, ne serait-ce pas ce qui a

parfois manqué à toute cette génération, si intelligente et si aimable, mais un peu sèche en son fonds?

***

J'ai essayé de dégager les principaux personnages de ce complexe et habile tableau. Or, il est un de ces personnages qu'on attend, dont il est parlé à chaque page et que nulle part on ne voit pleinement. C'est l'auteur lui-même. M. de Monzie se sert du *je* : mais ce n'est pas pour s'étaler. Il se dérobe, au contraire. S'il dit : « J'étais là, » il se garde d'insister sur ce qu'il fit et sur ce qui lui advint, il parle des autres. Il n'encombre pas ; il ne se raconte même pas.

Il n'a voulu servir ni ses rancunes, s'il en a, ni ses intérêts, ni sa vanité ; il a voulu seulement écrire un joli livre de psychologie ; et il y a parfaitement réussi.

Aussi le trouvera-t-on, peut-être, un peu superficiel : point de réflexions profondes et d'aphorismes définitifs ; point de conclusions qui soient des principes ! Apparenté à Montaigne plus qu'à Montesquieu, M. de Monzie cultive la sagesse humaine plus que la sagesse politique. Mais moi, qui ne les estime pas moins l'une que l'autre, et qui crois que l'agrément n'exclut pas la profondeur, je ne serais pas si prompt à déclarer superficiel un ouvrage où des hommes significatifs et curieux, de futurs maîtres de l'heure, sont saisis sur le vif et en action.

Dans le monde politique actuel, ce qui fait le plus défaut, ce n'est pas la dialectique, c'est la psychologie. Quel service ne rendrait pas M. de Monzie à son parti et à son pays, s'il appliquait ses fines qualités de discernement et son talent d'écrivain à analyser,

au jour le jour, les caractères et les personnalités, les mobiles intérieurs et les vrais ressorts de notre monde politique? Il en ferait des chroniques qui, dans leur genre, répondraient à celles où M. Poincaré explique les causes et les conséquences des événements. Elles éclaireraient, elles instruiraient sur ce qu'il est le plus essentiel de savoir ; car il est plus essentiel, dans une démocratie parlementaire, de connaître les hommes que leurs changeantes décisions. Lui-même y grandirait en clairvoyance et en autorité.

Montaigne était le conseiller secret du futur Henri IV. S'il n'était pas mort (et qu'il y eût consenti), c'est probablement lui qui aurait eu la place de Sully, et qui aurait planté les ormes dans les villes et les villages. Or, je crois qu'à cette heure un Montaigne-Sully serait assez le bienvenu.

V

BANQUE ET LITTÉRATURE : M. ERNEST TISSERAND

Si je savais tenir un pinceau, j'essayerais bien de faire un portrait en pied, car le modèle en vaut la peine. Mais peut-être qu'à défaut de pinceau, deux anecdotes y suffiront.

Il y a longtemps — mettons : « Il y a assez longtemps, » afin de ne vieillir personne, — Georges Dumas, aujourd'hui professeur en Sorbonne, enseignait la philosophie aux élèves du collège Chaptal. Il faisait sa première leçon de l'année. Pour initier son jeune auditoire aux sociétés humaines — on ne songeait guère, pour lors, à la Société des Nations, — il parlait des sociétés animales. Il venait de citer l'exemple des abeilles. En bon pédagogue qu'il était, et qu'il est encore, il s'arrêta là-dessus, et, s'adressant à ses auditeurs imberbes, pour s'assurer qu'ils l'avaient bien compris, il demanda :

— Quelqu'un de vous pourrait-il me citer un autre exemple?

Il faut avoir connu le Georges Dumas de ce temps, brun comme un Sarrasin, grand, aux yeux de feu, avec des traits d'empereur romain, mais d'empereur maigre et volontaire, il faut donc l'avoir connu alors pour pouvoir s'imaginer la domination pleine d'effroi qu'il

exerçait sur ses élèves. Ils restaient donc muets et confondus, lorsqu'un d'eux leva la main, et cria hardiment :

— Moi, monsieur, j'en citerai un !

— Dites, mon ami.

— C'est... le ver solitaire !

Le facétieux collégien fut immédiatement mis à la porte « plus vite que du pas ».

Il est vrai qu'à la composition suivante, il fut premier, et il devint le meilleur élève de « philo » ; et il eut le prix à la fin de l'année ; et il a gardé de loin, à son maître, qui ne s'en est jamais douté, la plus fidèle reconnaissance.

Voilà pour ma première anecdote.

La seconde se passe dans le cabinet d'un secrétaire de rédaction. Dire de quelle revue, je n'ose, — pas plus que je n'ose louer poliment le secrétaire qui est trop mon ami.

Le directeur, qui est l'âme et la vie de la maison, venait de partir pour un assez long voyage. Le hasard — mieux que le hasard — mon étoile me conduit chez ce secrétaire, au moment où arrive un article : un article sur les finances. Cela est de tout repos. Le secrétaire y jette, professionnellement, un coup d'œil distrait. Un cri suit le coup d'œil. L'article de tout repos, c'était de la dynamite ! Pensez à l'opération césarienne... ou plutôt relisez cette scène du *Malade imaginaire* :

TOINETTE (*déguisée en médecin*).

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN

Comment ?

TOINETTE

Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN

Et pourquoi?

TOINETTE

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter?

ARGAN

Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE

Vous avez là aussi un œil que je me ferais crever, si j'étais en votre place.

ARGAN

Crever un œil?

TOINETTE

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture? Croyez-moi, faites-vous le crever au plus tôt ; vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

L'auteur de l'article parlait comme Toinette. Pour remettre nos finances, il conseillait qu'on les amputât de moitié. Mais il raisonnait si bien, son impertinence était si pertinente, qu'on était presque prêt, après l'avoir lu, à se laisser crever un œil ou couper un bras, pour que l'autre œil et l'autre bras allassent mieux.

Et cela embarrassait le secrétaire de la rédaction. En l'absence du directeur, fallait-il, au risque du scandale, laisser la parole à la spirituelle et folle Toinette? Fallait-il, en l'éconduisant, perdre un bon et brillant article? L'article passa, et l'auteur récidiva.

Or, cet auteur était justement l'ancien élève de Georges Dumas. Il avait conservé le même amour du coup de poing imprévu qui casse les vitres ; mais s'il continuait à casser les vitres, c'était maintenant pour mieux respirer et pour mieux voir.



On a reconnu de qui je voulais parler : c'est de M. Ernest Tisserand qu'il s'agit ici.

Je ne me sens aucune compétence pour discuter ses thèses. Au reste, lui-même a bien compris que ses plans financiers seraient difficiles à réaliser, au moins par persuasion. Ces opérations chirurgicales, on les impose par la force ; on ne les obtient pas de la bonne volonté des gens. Aussi M. Ernest Tisserand, toujours en homme d'esprit, a-t-il choisi un titre significatif au volume où il a réuni tout ce qu'il avait publié sur le sujet : *Pour les finances d'un dictateur*. Sans dictateur, rien à faire ! Et au-dessous, des sous-titres qui donnent la chair de poule : *Nécessité d'un grand krach financier, les bouches inutiles*... Je m'arrête et je frémis, d'autant plus que cela est imprimé sur une couverture rouge, rouge, rouge... Ou plutôt je ne m'arrête pas, je fais comme le secrétaire de la rédaction de la revue que je n'ai pas nommée. Je lis jusqu'au bout, emporté par la passion de l'auteur ; et je conclus : « Comme il a du talent ! »

Il en a beaucoup ! et de la verve et de la vivacité, et de la dialectique, avec clarté, précision et chaleur, — un peu court de souffle parfois.

Et c'est un lettré. Il aime l'archaïsme ; il use çà et là (mais avec infiniment d'à-propos) des tours un peu lents et un peu lourds de ce français encore tout chargé de latin qu'on écrivait il y a trois cents ans. Il est pittoresque, il aime les tableaux, il ne déteste même pas la rhétorique.

Il s'amuse à mettre des épigraphes ; il en emprunte

(ou en attribue) à des écrivains hétéroclites : à La Boétie, Copernic, Benserade, et à mon bon ami La Mothe le Vayer, maître de Molière. Je suis étonné qu'il n'ait pas songé à Gabriel Naudé. Gabriel Naudé, qui fut l'homme de Richelieu et de Mazarin, a écrit un livre qui est, pour le temps et dans un genre différent, un frère aîné de *Pour les finances d'un dictateur*. C'est le *Traité des coups d'Etat*, dédié à je ne sais plus quel brave homme, cardinal de la sainte Église romaine. Naudé y exprime des vérités un peu brutales, utiles, et que, par hypocrisie, on déguise. Mais, tout comme Tisserand, il croit nécessaire de casser des vitres et de bousculer fort l'opinion publique. Ainsi, il proclame que la Saint-Barthélemy a été une louable conception politique gâtée par la mollesse de l'exécution, et que Jeanne d'Arc a été une adroite invention du Roy !

En revanche, comme pour nous rassurer, M. Tisserand cite Montesquieu. Il aurait pu le citer encore davantage. Il aurait pu lire notamment un certain « mémoire sur les dettes de l'État », où l'auteur de *l'Esprit des Lois*, encore jeune, propose au Régent une réduction proportionnelle qui ferait rendre gorge aux « financiers ». Et il y aurait trouvé à s'approprier cette formule : « Tout serait sujet à cette réduction : les rentes, les billets d'État, les gages, les appointements. On pourrait, par ce moyen, retrancher plusieurs impôts, et, par là, chacun conserverait un bien réel et *ne perdrait qu'un bien qui n'existe en quelque façon qu'en idée*. On gagnerait d'un côté ce qu'on perdrait de l'autre. Ce n'est point le roi qui paye les rentes, *ce sont proprement les sujets qui se payent eux-mêmes*. »

Mais, sans doute M. Tisserand a lu cela et l'a traduit à notre usage mieux que je ne saurais le faire.



Si M. Tisserand n'aime pas la banque, ce n'est pas seulement par principe et pour des raisons démonstratives ; c'est aussi parce qu'il aime mieux autre chose, dont la banque l'empêche de s'occuper avec autant de liberté qu'il le désirerait. Son goût va vers la littérature. Il est homme de lettres, romancier, poète.

On voit bien à sa prose de lutteur, comme à celle de Veuillot, qu'il a fait des vers. Je ne sache pas qu'il en ait beaucoup publié ; ceux que j'ai sous les yeux sont peut-être inédits. Ils ne rappellent ni Verlaine, ni Mallarmé, ni Rimbaud : il faudrait plutôt les apparenter à Tristan Corbières, par leur fermeté un peu brutale et leur brusquerie nerveuse. Est-ce une ressemblance de hasard? Ou M. Tisserand a-t-il, comme Henry-Jacques, fréquenté avec prédilection l'auteur des *Amours jaunes*, à la fois poète et marin.

Un volume de prose (et de proses) paru en 1914, à la bibliothèque des *Marges*, est encore de la poésie et dans le même ton. M. Tisserand y décrit son pays — non pas celui où il est né, mais celui qu'il a adopté, la côte normande :

Voici le chemin qui mène à la maison des Nehou, cachée dans un pli de la vallée, le derrière opposé au vent d'ouest, le front blotti sur son cellier, ses granges et ses étables. De loin je reconnais l'œillet d'amour jailli d'une fente du vieux mur. Voici le chien aux moustaches de chat, qui bondit de sa niche, tire sur sa chaîne et m'insulte. Des sabots traînent sur le seuil

et la vieille m'accueille gentiment : elle me sait venu pour écouter les cancans du pays, qu'elle a mis de côté cet hiver.

Le père et le fils sont aux champs.

Le trait est un peu dur, mais il ne manque pas de netteté. Parfois l'émotion y trouve sa place.

Dans un autre genre, mais avec la même sorte de talent, M. Tisserand a publié un recueil de morceaux intermédiaires entre le portrait et la nouvelle. Cela s'intitule *Un cabinet des portraits.* Rien qui ressemble aux *Caractères* de La Bruyère ou aux *Lettres persanes* de Montesquieu. Les personnages sont peints en action et par leurs actions.

Une de ces « nouvelles » — et ce n'est pas la seule — mérite de prendre place parmi les bons contes. Lucinde, une jeune femme charmante, et dans le plein épanouissement de sa beauté, s'en va « d'un pas assuré d'honnête femme » chez son amant, un délicat poète. En chemin, par une espèce de folie irréfléchie, que l'art du conteur nous fait paraître toute naturelle, cette honnête femme, et délicate aussi, se laisse entraîner, involontairement, naïvement, chez un inconnu assez drôle, bon garçon, bavard, et qui obtient d'elle, séance tenante, ce que son amant n'a eu qu'après des mois de persévérance et d'ardeur contenue. Puis, elle se rhabille, regarde sa montre, se presse, perd encore du temps parce que l'inconnu, une fois de plus, la trouve jolie. Enfin elle arrive chez son poète avec un retard... Et l'amant, au lieu de se fâcher contre elle, la reçoit en se reprochant à lui-même d'être la cause de ce retard et d'avoir effarouché l'aimée en ne restant pas tout le temps « à deux genoux », pour « l'adorer ». Il conclut : « Pauvre Lucinde, douloureuse amie, martyre, sainte, je ne saurai jamais te

dire la vénération dont mon amour t'entoure... » Tout ce récit est mené avec brio, finesse et bonne grâce. C'est du Gustave Droz, moins maniéré et moins apprêté.

Après la guerre, pendant la guerre, le conteur n'a pas dédaigné de conter. Et il a ajouté au *Cabinet des portraits, les Contes de la Popote.* On les a beaucoup lus ; ils méritent leur succès. Non pas que tout m'y paraisse également bon ; quelquefois l'auteur n'a pas la main assez légère ; dans *l'Espionne*, il nous montre un jeune officier arrivant dans une petite ville où il rencontre une femme mystérieuse et séduisante, dont il ne tarde pas à devenir amoureux ; or, tout le monde la lui dénonce comme une espionne, et, naturellement, elle n'est pas une espionne ; mais les présomptions et les coïncidences que l'auteur accumule autour de l'énigmatique créature, pour expliquer que l'officier s'y laisse prendre, sont si fortes, si accusatrices, que le lecteur lui-même, à la fin du récit, ne peut pas cesser de croire qu'il s'agit d'une espionne : cela manque un peu de nuance et d'incertitude. Il n'y a pas d'atmosphère vaporeuse ou mystérieuse dans l'art de M. Tisserand.

En revanche, ici encore, quand il s'agit de dessin net et vigoureux, de profil à graver ou de silhouette à camper, l'auteur est dans sa bonne veine ; il y excelle.



Et que fera-t-il demain? Homme de lettres? Philosophe ennemi des « financiers »? Se mêlera-t-il à l'action? Se confinera-t-il dans la poésie?

L'action l'emportera, n'en doutons point ! D'abord

parce qu'elle l'emporte toujours : quiconque y a goûté ne peut plus s'en détacher ; ensuite parce que M. Tisserand est né pour exprimer des idées claires et pour peindre le réel plus que pour traduire le rêve et le sentiment. Mais qu'il ne sacrifie pas ses aspirations poétiques et son violon. Qu'il continue à se dire homme de lettres exilé dans la banque, à le croire et à nous le prouver. Il fait honneur à l'une et l'autre corporations. Si jamais il devient le ministre des Finances d'un dictateur, qu'il se garde bien de renier *les Contes de la Popote* ou *le Cabinet des portraits :* il pourra bien réduire d'un quart les traitements, les revenus et toute fortune privée ou publique ; mais il est une richesse que personne au monde n'a pu et ne pourra réduire : c'est le renom du bon écrivain, qui amuse, qui émeut, et qui va au cœur. Et ce renom lui est dû.

VI

LES SOUVENIRS LITTÉRAIRES DE M. J.-H. ROSNY AINÉ ET DE QUELQUES AUTRES

Marennes, qui est célèbre dans le monde par ses huîtres, aurait dû l'être tout autant par une certaine *Revue*, si le monde avait le moindre sentiment de la dignité que méritent les Lettres.

En l'an... mettez : « naguère », un très jeune Montalbanais, qui s'appelait Henry Lapauze et qui était tout enfiévré du génie d'Ingres, abordait à Marennes ; et aussitôt, ne doutant de rien, il y fondait, sur la promesse d'une commandite de mille francs (ci : 1 000 fr.) — commandite d'ailleurs qui ne lui fut jamais payée — une revue qu'il appela, à cause de la couleur de la couverture, *Revue Rose*. A Marennes les huîtres sont vertes, et les revues sont roses — pour éviter la confusion.

A cette même époque Raymond de la Tailhède fondait, dans Moissac-la-Grande-Ville, *l'Apéritif* (*sic*), puis *la Comédie humaine*, à laquelle j'ai eu l'honneur inoubliable de collaborer.

Mais revenons à Marennes.

La Revue Rose avait des collaborateurs « futurement » illustres. Le premier incontestablement en était M. Pierre Loti ; il n'appartenait pas encore à l'Académie française, mais il venait d'y avoir le prix

Vitet, lequel gardait une certaine importance. Quelquefois, M. le directeur de *la Revue Rose* (il avait en ce temps les joues roses comme sa revue), montait dans les carrosses de M. le lauréat de l'Académie française pour aller ensemble à Brouage et à Rochefort. Époque heureuse des solides prix académiques et des confortables voitures à deux chevaux !

M. Henri de Régnier, M. Francis Viélé-Grifin, Stéphane Mallarmé, envoyaient des vers à *la Revue Rose*, ainsi que Raymond de la Tailhède. Léon Cladel, Jules Tellier, M. Lucien Descaves, les frères Margueritte envoyaient de la prose. Paul Adam y fit le premier salon des Indépendants qu'on ait fait. Émile Bourdelles y donna un poème sur la sculpture — dont je détache ces deux beaux vers :

> Oh ! je me lèverai dans un effort suprême,
> La nuit, j'irai sculpter les pierres des tombeaux.

Quand commença le Théâtre Libre, la *Rose* de Marennes se déclara si ardemment pour lui qu'Oscar Méténier écrivait : « Vous pourriez être la Revue du Théâtre, comme il pourrait être le théâtre de la Revue. »

Par quel don de divination et par quel discernement le Montalbanais exilé là, côté des bancs d'huîtres, savait-il discerner si tôt les perles de la jeune littérature? Je laisse aux lecteurs de *la Renaissance* le soin de le dire.

Or, le directeur de *la Revue Rose* aurait manqué à tous ses devoirs s'il avait oublié de solliciter le concours d'un nouveau maître, aux cheveux noirs comme de l'encre, à la parole abondante et éloquente.

Ce nouveau venu avait une spécialité : il vous pre-

nait, vers cinq heures, sur les boulevards, par le bouton de la jaquette, et minuit arrivait sans que vous eussiez songé à délivrer votre bouton et à dîner, tant ses paroles étaient saisissantes, vivantes et instructives. Quant à lui, quoiqu'il fût d'une oreille plus fine que maintenant, il n'écoutait pas ; il préférait regarder ses interlocuteurs dans les yeux, et il les jugeait sur la nature de leurs regards.

Il avait aussi une autre spécialité, celle d'écrire des romans étranges où le génie apparaissait : *le Bilatéral*, *Nell Horn de l'Armée du Salut*, et d'autres.

Inutile de dire qu'il collabora, lui aussi, à *la Revue Rose*.

Il envoya un conte, — terrible.

C'est l'histoire d'un rétameur de casseroles, un brave homme, à l'âme simple et poétique (après tant d'années, je peux me tromper sur les détails). Il a préparé, à l'orée d'un bois, ses fourneaux, son soufflet et ses casseroles. Et, pendant que fond le plomb ou l'étain du rétamage, — le pauvre homme, bercé par la fraîcheur des arbres et les chants des oiseaux, s'endort.

Soudain un gamin arrive, silencieusement ! Il regarde le plomb qui bout, l'ouvrier qui dort, tête penchée. Et poussé par une malice diabolique, il saisit la cuiller à long manche, l'emplit de plomb et la verse, pour voir ce que ça fera, dans l'oreille du vieux !

Le réveil, la souffrance, les cris, la mort, — à distance je me rappelle cela comme un farouche et puissant chef-d'œuvre !

Telles furent les premières relations littéraires entre M. Henry Lapauze, futur directeur de *la Renaissance*, et M. J.-H. Rosny aîné, futur membre de l'Académie

Goncourt. Je les raconte comme une addition utile à ce livre charmant et instructif que je viens de recevoir, un livre plein de force, de courage et de mélancolie, de bonté aussi, malgré quelques injustices : *Torches et Lumignons, Souvenirs de la vie littéraire*, par J.-H. Rosny aîné.

J'ajoute en bon historien qui ne veut omettre aucun détail, j'ajoute que M. J.-H. Rosny fut à son tour directeur de revue : il prit en main *la Revue indépendante* après M. Gustave Kahn. Mais il garda une farouche indépendance devant M. le directeur de la *Revue Rose*, devenu journaliste parisien et homme de lettres ; il lui refusa un certain grand article, qui n'était pas dans ses idées, sur « l'hérédité dans les romans de M. Paul Bourget ».

Heureusement il n'était pas plus facile alors qu'à présent d' « avoir » M. Henry Lapauze. Celui-ci profita en effet d'une absence de M. Rosny, pour faire passer l'article, grâce à Albert Savine, propriétaire de *la Revue indépendante*. M. Rosny n'en a pas gardé rancune à M. Lapauze, ni celui-ci à celui-là.

D'ailleurs qui, parmi ses confrères, pourrait éprouver aujourd'hui pour M. J.-H. Rosny aîné d'autres sentiments que le plus affectueux respect? Une vie bien remplie, et qui promet d'être encore riche en belles œuvres et en généreuses actions ; une perpétuelle attention à tous les jeunes écrivains ; une faculté d'enthousiasme qui jamais ne s'épuise, ni ne se décourage : tel est le réconfortant exemple que M. J.-H. Rosny offre à tous les écrivains français. Qui oserait ne pas lui en être profondément reconnaissant?



Les *Torches et Lumignons* c'est, soi-disant, pour le montrer lui-même. Mais, comme M. de Monzie, c'est moins de sa propre personne qu'il nous entretient, que des visages qu'il a rencontrés au cours de sa carrière littéraire et qui l'ont intéressé.

Ainsi l'histoire de ses débuts, qui commençait à me passionner pour lui, s'arrête à la page 22, avec l'invitation que l'auteur de *Nell Horn* reçoit, un matin, d'aller voir Edmond de Goncourt, lequel va dominer la scène. Et plus n'apparaîtra J.-H. Rosny !

Cet événement, raconte-t-il, jouit encore dans ma mémoire d'un privilège étonnant. Il marqua mon avènement effectif au rang d'homme de lettres... Je parus devant Goncourt, un mercredi d'automne, non pas au « grenier », mais dans le cabinet de travail. Depuis plusieurs jours, j'étais agité, je sursautais la nuit. Ce fut ma dernière illusion *humaine*. J'attendais quelque chose d'extraordinaire. Goncourt résuma tout ce qui me restait de culte ; il fit revivre ces figures que construisait mon adolescence, avec Lamartine, Vigny, Hugo, Balzac, Musset. Je vis un vieillard plus beau que je ne l'avais imaginé, dans une lumière ravissante.

M. Rosny ajoute mélancoliquement :

Et toutefois l'entrevue fut banale.

Cela est caractéristique. Romancier puissant, M. Rosny semble être toujours déçu par les individus réels auxquels il a rêvé de loin, et qu'enfin il voit. Ces individualités telles qu'il les imagine sont tellement plus puissantes et plus pathétiques ! Comme Balzac, il dirait volontiers : « Parlons de choses sérieuses : avec qui doit se marier Eugénie Grandet? »

Aussi les personnages de second plan, ceux qui avaient moins excité son imagination, le déçoivent moins, quand il les aborde, et il les traite mieux. Il est moins injuste pour eux. Il les examine avec plus d'indifférence à la fois et d'indulgence (sauf quelques exceptions). Seul des grands, Daudet est traité par lui avec grandeur.



J'ai été frappé du contraste entre la manière dont M. Rosny parle d'Edmond de Goncourt, et celle dont il parle d'Alphonse Daudet. Il n'a pas aimé Goncourt. Il a profondément aimé Daudet.

Pour moi, qui n'ai connu l'un et l'autre que par leurs ouvrages, je trouve que l'un et l'autre sont peut-être traités selon leurs mérites. Non pas que je sois prêt, comme la jeune critique contemporaine, à jeter Edmond de Goncourt par-dessus bord. Son *Journal* même me paraît en son genre — dans le genre croquis d'album et note sténographiée — un chef-d'œuvre. Mais enfin il ne donne pas l'impression de la bonté et de la confiance ; s'il souffre, c'est avec amertume et, aussi, c'est en se regardant, à la dérobée, dans la glace. Au contraire, Alphonse Daudet est, à travers ses livres, l'être le plus humain, le plus séduisant, le plus artiste de cette froide et égoïste époque.

Il est bien resté tel dans les souvenirs de M. Rosny.

Pion en province, il subit les ennuis de l'adolescent pauvre de pécune, riche de passions, riche de rêves. Jeune homme de lettres à Paris, aux jours de disette, il mangea dans les restaurants d'affamés, dans les bouges des Halles et passa des nuits sans gîte. Petit secrétaire, petit scribe plutôt chez Morny, il épiait la comédie politique et mondaine. Tout

s'exaspérait dans ce tempérament frénétique, aux éveils de bohémien lancé hasardeusement dans l'étendue. Convulsives fringales de la femme, beuveries qui n'étaient pas dues à l'intempérance, — sa nature était sobre, — mais au besoin d'être parmi les âmes, les destinées, les clameurs, les sursauts des vivants, Daudet a vécu toutes les détresses, mais aussi toutes les joies des pauvres, les fêtes de quatre sous, les parties de plaisir où l'on biture dans un cabaret de la banlieue pouilleuse, les réveillons où l'on chante autour d'un feu mourant, les brusques ripailles qui succèdent aux longues famines.

Quelle curiosité dans cette conscience ! Quelles envies — vraies fringales psychiques — de troquer sa mentalité contre celle d'autrui, et par là toutes les camaraderies, les plus belles, les plus fâcheuses, les plus nobles, les plus baroques, les plus mélancoliques, les plus joviales...

Généreux de nature, son rêve favori était de créer des joies, ce qu'il appelait être marchand de bonheur. Je l'ai surpris interrogeant des visiteurs, uniquement pour se rendre compte de leurs désirs, de ce qu'ils auraient voulu avoir pour être contents, quel était leur idéal d'habitation, de mobilier, de confort...

Il méditait là-dessus, il faisait la psychologie du bonheur humain : quoiqu'il connût l'inconscience des êtres et que, le rêve assouvi, ils veulent immédiatement davantage, il se figurait des vies constantes, de petits paradis où l'on oubliait la loi cruelle des humains et des bêtes.

Comme tous les hommes de cette trempe, il avait des puérilités charmantes ; il aimait surprendre les infortunés par la féerie du bienfait où l'on se trouve pris comme dans un piège. Célibataire, il eût été follement prodigue ; mais, père passionné, il voulut que sa progéniture eût son rang dans la société, bonne apparence, bonne tenue. En ce sens, il était bourgeois, et bien plus qu'on ne l'eût deviné : un régulier, disait Vallès.

Il serait surprenant qu'un tel homme n'eût pas adoré les femmes. L'amour, l'amour éphémère, l'avait d'abord sollicité à l'excès. Il s'étonne lui-même de ce qu'un charme l'ait fixé : ce fut pour le mariage. Mais, dans sa jeunesse d'incendie, les aventures avaient pour la plupart été foudroyantes, et rarement avec des rêveuses. Il savait reconnaître les femmes de sa

lignée ; il avait un sens extraordinaire, qui le trompait bien rarement, et aussi un ascendant que tout observateur discernait facilement en lui.

Au reste, tout en lui attirait, tout marquait un de ces êtres que la nature a construits pour la séduction.

Ne sent-on pas, dans ces lignes, comme un rayon de tendresse? Et M. Rosny n'est pas prodigue de ces rayons-là ; il en est même avare !



Je pourrais multiplier les citations de ce genre (moins la tendresse). Tout le futur symbolisme, tout le naturalisme finissant défilent à la lueur des *Torches et Lumignons*. Je me contenterai entre plusieurs autres, d'un trait d'humaine vérité, et, pour le reste, je renvoie au livre.

Voici donc un mot profond de Zola. C'était un homme malheureux à ce que rapporte M. Rosny, et qui se plaignait sans cesse. Il accusait d'injustice les hommes et le sort. « On ne me connaît pas, disait-il !... *On ne me lit pas*. » Et M. Rosny de conclure :

Il accusait ainsi son succès même ; il en faisait le succès d'un homme incompris. Et cet écrivain, « qui tirait à cent, à deux cent mille », en appelait implicitement à la postérité.

Je ne trouve pas ridicule la plainte de Zola. On m'en a rapporté une autre, analogue, d'un personnage politique illustre, qui, arrivé à la réalisation de ses désirs les plus hauts, se lamentait : « J'ai manqué ma carrière. » C'est le cri de l'homme qui sait qu'il vaut mieux que son ambition et qui pleure d'avoir sacrifié à son ambition cette valeur infinie qu'il portait en lui.

Zola valait infiniment mieux que le succès qu'il obtenait, et auquel il n'avait pas le courage de renoncer. Et il aurait voulu qu'on s'en aperçût.

***

Ne manque-t-il pas quelque chose aux souvenirs de M. J.-H. Rosny? Il leur manque l'illusion! Ils sont trop « vrais ». Ils sont trop du passé.

Aussi ai-je relu, par opposition ou complément, selon mon habitude, un ouvrage semblable qui a des défauts et des qualités opposées. J'ai rouvert les *Temps innocents*, de M. Émile Henriot. J'y ai pris un bain de soleil. Cela est un peu arrangé. Mais qu'est-ce qu'un jeune homme — et M. Émile Henriot est plein de jeunesse — peut avoir de souvenirs à nous raconter? Il est dans le courant le plus impétueux de la vie. Il regarde vers l'avenir, non vers le passé. Le passé ne peut être qu'une hypothèque qu'il prend sur l'avenir; une chose qu'on arrange pour la rendre jolie et pour espérer que la suite ne sera pas moins jolie!

C'est pourquoi les agréables mémoires romancés de notre brillant confrère ne sont pas un retour mélancolique sur l'autrefois, ni un recueil d'observations achevées. C'est une suite de rêves, à propos de souvenirs, rêves qu'on devine tout entrelacés et tout mêlés à sa sensibilité actuelle, à ses élans, à ses tendances, à ses livres de demain, autant qu'à ses affections d'aujourd'hui.

Les *Temps innocents* ont dissipé la mélancolie que, malgré moi, m'avaient laissée *Torches et Lumignons*. C'était le matin qui se levait avec sa fine lumière.

VII

COMMENT ON DEVIENT MARÉCHAL DE FRANCE (1) : LYAUTEY

Les hommes de volonté et d'imagination, ceux qui sont destinés à devenir des maîtres, — des héros, aurions-nous dit autrefois, — n'ont pas le développement régulier et paisible des plantes et des fonctionnaires. Ils croissent par « crises », et non point par évolution ou par ancienneté d'âge et de services ! Et c'est aux heures où leur vitalité semble épuisée, où leur énergie paraît n'avoir plus de réserve, et leur regard plus d'horizon, c'est alors, on peut en être sûr, qu'ils prennent un nouvel élan, qu'ils passent à un plan supérieur : ils renaissent. Par quel moyen? Le meilleur, le plus fécond, — le plus noble aussi est l'admiration.

Les deux importants volumes de correspondance donnés par le « général » Lyautey sous le titre de *Lettres du Tonkin et de Madagascar* (1894-1986) à la librairie Armand Colin nous en fourniront la preuve.



Lyautey, — il n'y a que ce nom, sur la couverture, sans aucun titre ni prénom, — a cédé sans doute à ce

(1) M. Lyautey n'était pas encore maréchal, quand cette étude a été écrite, sous ce titre.

mélancolique attrait qui, vers les cinquante ou soixante ans, reporte les hommes à leurs années de début et leur inspire l'envie de laisser d'eux ou plutôt de leur jeunesse, une image capable de plaire à leurs amis.

C'est ce que faisait Montluc, le vieux maréchal, lorsque, parti pour écrire un simple mémoire justificatif de sa conduite, il se laissait aller, au fil d'une ample narration, et s'attendrissait à raconter tous ses exploits. C'est ce que faisait encore Montaigne, lorsque, ayant réuni les feuillets épars qu'il avait écrits dans la solitude de son château, il les envoyait à l'imprimeur, « pour en amuser quelqu'un, dit-il, qui ait particulier intérêt à ma connaissance : un voisin, un parent, un ami, qui prendra plaisir à me recointer et repratiquer en cette image ».

C'est donc son image, que, malgré lui peut-être, va nous offrir Lyautey : l'image du commandant Lyautey ; et ce sera une statue non pas « à planter au carrefour d'une église ou place publique », mais à « garder au coin d'une librairie ».



On trouvera beaucoup de choses captivantes dans cette correspondance. Il y a par exemple une description, pittoresque, exacte, profonde, des gens et des paysages d'Extrême-Orient, qu'on est heureux enfin de voir dégagés de cette fantasmagorie érotico-poétique où on nous les enveloppe d'ordinaire. C'est de la solide psychologie et de la vraie politique. Et quant aux sites, ils ne s'évanouissent pas en vagues impressions. Lyautey s'adresse à l'esprit et aux yeux.

Et puis des épisodes se détachent. Parfois on assiste

au drame de quelque expédition militaire hasardeuse ; on partage l'anxiété du chef ; on se réjouit et on respire plus librement avec lui, quand les plans ont réussi et que les colonnes divergentes qu'on a crues égarées, se retrouvent à l'heure dite, sur le lieu indiqué, ayant chassé de partout les pirates ou le chef malgache.

Et l'on a sans cesse le plaisir d'un style vigoureux, d'une langue excellente.

Comme ils écrivent bien, nos généraux ! N'importe lequel d'entre eux dépasse de cent coudées, en se jouant, le magistrat, le professeur qui se pique de bon style. Cela vient, sans doute, de ce que la langue française : vocabulaire, syntaxe et rhétorique, est en parfaite harmonie avec les sentiments simples, les idées précises, les pensées méthodiques et positives de l'officier. Avec les conceptions plus subtiles, les sentiments plus complexes, les habitudes plus abstraites et plus artificielles de celui qui vit dans les textes et dans les livres, elle s'accorde aussi, mais après travail et adaptation. Je vois bien ce qu'un Joffre, un Foch, un Castelnau, un Pétain, un Lyautey, gagnent à parler français et perdraient à s'exprimer en une autre langue. Au contraire, je ne vois pas pourquoi une histoire de la littérature médiévale ou une étude de sociologie, ne pourraient pas être écrites en anglais ou en italien ! Qu'on s'en réjouisse ou s'en plaigne, il y a une affinité étroite entre l'esprit militaire moderne et le langage français, comme jadis entre l'esprit juridique et l'idiome latin.

Quoi qu'il en soit de cette métaphysique, le fait est que Lyautey écrit bien, sans effort, et par la seule propriété des mots et des tours. Bien écrire lui est

« congénital ». Penser et écrire avec exactitude et noblesse sont pour lui un même et unique travail.

Voilà des sources à intérêt ! Et il n'est pas étonnant que les deux volumes de cette *Correspondance* se lisent avec plaisir et d'un seul trait.

Mais pour moi, ce qui m'a passionnément attaché, et réellement ému, c'est la crise qui s'y révèle et le sentiment qui la dénoue.



A quarante ans, le commandant d'état-major Lyautey s'ennuyait ; il sentait confusément qu'il gâtait sa vie. A qui s'en prendre? A tout !

A son éducation d'abord. Je suppose qu'il a trouvé, non loin de son berceau et autour de son enfance, cette foi légitimiste, si noble, si pure et qu'on appellerait stérile, si ce n'était pas une fécondité déjà que de garder aux âmes le désintéressement et la fierté ! Mais loin de lui être reconnaissant, il se plaint d'elle :

> Elles n'ont pas été remplies, ces trente années, à la mesure que nos enthousiasmes studieux avaient le droit d'espérer, écrit-il, et je veux bien que nous en soyons responsables, puisque, théoriquement, tout homme est maître de sa destinée. Mais vraiment, et combien de fois nous le sommes-nous dit, quelle part en revient à nos milieux si respectables, nous entourant de tant de tendresse, mais bardés de préjugés, de clichés, de formules?

Il s'en prend à son métier ensuite ! Il a aimé sa vie d'officier, à l'origine ; maintenant elle lui pèse : c'est une « roue d'écureuil ». Il ne peut plus supporter « la momification de notre armée désœuvrée, routinière et ligotée ». Il est « écœuré ». Certes, dans toute pro-

fession, quand le changement est trop lent à venir, ou bien l'on s'ankylose par une sorte de bien-être et de non-être, ou bien on se révolte ; on « en a assez ». J'ai rencontré des instituteurs, tranquilles et résignés, qui tout d'un coup devenaient véritablement enragés ; ils entraient en fureur, rien qu'à la vue de la riante école où pendant quinze ans ils s'étaient trouvés si heureux ! Mais le cas de Lyautey était différent. En réalité le commandant se consumait de se sentir de plus en plus inutile, et de plus en plus « rond de cuir », à l'âge où il débordait de forces et où cependant il n'avait plus une année à perdre.

Il en voulait aussi à l'anarchie gouvernementale et à la routine bureaucratique. L'une détruit tout ordre ; et l'autre, toute vie et toute action. L'une révoque brusquement, sous un prétexte futile, le gouverneur général Lanessan, alors que tout le développement de la colonie dépend de cette présence ; et l'autre répond à une initiative intelligente : « Je préférerais voir perdre un million d'approvisionnements que de penser qu'ils ont été sauvés par des moyens irréguliers ! »

Bref, Lyautey, plein d'activité, se sentait ligoté de tous côtés.

Mais ce n'était pas du dehors seulement que lui venait ce dégoût et cet ennui ; il en portait les causes dans son cœur. Car si ses liens, dont il exagère le poids, lui avaient été brusquement enlevés, si l'action lui avait été brusquement permise, qu'aurait-il su en faire?

Il n'avait ni chef, ni doctrine. Il n'avait que des impulsions, des idées, et les amis dont il était entouré ne faisaient qu'accroître son désarroi.



Voici d'abord M. Max Leclerc qui l'attire vers l'action immédiatement fructifiante. Élevé, je crois, en ingénieur, et maintenant à la tête d'une importante maison d'édition, M. Max Leclerc, n'est pas habitué à se contenter de phrases ou de rêveries. Énergique et brusque, il a l'esprit droit, il sait ce qu'il veut. Avec lui, il est rude et profitable de philosopher et discuter.

D'autre part, voici M. Paul Desjardins qui appelle son ami, non vers les « résultats tangibles », mais vers « l'action morale », — Paul Desjardins, si ardent, si généreux, — toujours enveloppé dans une espèce de brouillard intellectuel, tourbillonnant et doré, qui laisse deviner, au delà d'idées et d'aspirations encore indéfinies, tout l'infini humain et religieux.

Et enfin voici le groupe brillant des « cigognes ». Les « Cigognes » de ce temps-là avaient des ailes aussi, mais non pas les mêmes que la glorieuse escadrille de ce nom. C'étaient, marchant derrière la plume empanachée de Melchior de Vogüé, des jeunes gens pleins de fièvre, de passion désintéressée et de foi sans dogme, qui aimaient le roman russe, *Jean d'Agrève*, la religion, les souvenirs du passé, l'avenir, tout ce qui avait aspect de noblesse et de poésie.

Ces amitiés, décidément, pouvaient être douces, charmantes, flatteuses, honorables, faire du bien à la conscience. Mais elles se contredisaient trop pour donner une impulsion efficace.

A la même date, ou un peu auparavant, toute une

génération répétait l'appel romantique de Maurice Barrès :

> Je n'ai plus d'énergie... Puisqu'on dit qu'il ne faut pas aimer en paroles, mais en œuvres, après l'élan de l'âme, après la tendresse du cœur, le véritable amour serait d'agir. Toi seul, ô mon maître, m'ayant fortifié dans cette agitation douloureuse, d'où je t'implore, tu saurais m'en entretenir le bienfait... Toi seul, ô maître, si tu existes quelque part, axiome, religion, ou prince des hommes.

Lyautey n'était pas foncièrement dépourvu d'énergie, comme le jeune rêveur de *Sous l'œil des barbares*, et pourtant il avait besoin, lui aussi, de ce Maître (axiome, religion, ou prince des hommes?) qu'autour de moi cherchaient mes meilleurs compagnons de route.

En attendant il écrivait un article à la *Revue des Deux Mondes* sur le *Rôle social de l'officier*. Son esprit de soldat flottait entre le rêve de l'ingénieur, le rêve du mystique et le rêve du poète et glissait insensiblement de l'Académisme militaire dans l'Académisme littéraire, lorsque arriva la désignation du commandant Lyautey pour le Tonkin.

***

Le commandant recevait donc une mission où se dépenser ; et il voyait s'ouvrir une libre carrière à son activité. Eh bien ! comme nous l'avons dit, ce n'était pas cela qui pouvait lui suffire ni lui donner le plein élan qui manquait à sa force vivante. Il fallait qu'un homme passât...

Il passa. Et Lyautey sut le reconnaître.

C'était un colonel ; il avait un nom déjà illustré au

Sénégal et au Soudan ; il s'appelait Galliéni. Du premier coup, le commandant s'avoue « bigrement empoigné ». Il apprend tout de suite de ce « seigneur lucide, précis et large », la vraie règle de conduite : *La première condition d'une vie d'homme, c'est qu'il ait le droit d'être satisfait de lui-même, en étant satisfait de son œuvre.*

Cet « homme passionnant », ce « grand compréhensif » sera désormais la lumière et l'excitation du commandant. Galliéni aux yeux de Lyautey, sait tout :

> Comment le colonel, entre son Sénégal, son Soudan, sa captivité, ses nègres, son brevet d'état-major, a-t-il encore pu se tenir au courant de tout, s'orienter sur tous les sujets? Voilà qui est exceptionnel et exquis. Journaux anglais, allemands, revues, il reçoit tout et trouve le moyen de tout parcourir à travers la besogne d'enfer qu'il s'est taillée ici. Sa maison est la vraie usine à travail du grand chef : un personnel de plantons, de secrétaires, dressés, muets, travaillant d'arrache-pied ; et, tandis que j'écris ceci, dans le bureau de Martin, à dix heures du soir, on travaille encore.

Mais ce « type du chef absolu », « soldat et administrateur, rustique et cérébral », ne se contente pas de causer avec Lyautey, ou de lui montrer comment on fait travailler. Il l'emmène avec lui, en campagne ; et Lyautey voit « la poigne, le toupet, la certitude », bientôt « l'étoile » du Maître. Cela l'électrise. Il n'acquiert pas seulement des méthodes et des règles d'action, il prend confiance, sort des mécanismes et de la déduction, devient hardi, intuitif. Il ose enfin, à son tour, avoir du génie.

Car Lyautey n'ignore plus sa force et sa destinée :

> Je suis décidément un « animal d'action »... Hors de l'action productive, impérative, et immédiate, je me ronge, je me

corromps... Je ne conçois le commandement que sous la forme directe et personnelle de la présence sur place, de la tournée incessante, de la mise en œuvre par le discours, par la séduction personnelle, par la transmission visuelle et orale de la foi et de l'enthousiasme.

Aussi lorsque Galliéni dut quitter le Tonkin pour Madagascar, Lyautey, resté seul, se montra digne de son maître, sans prétendre s'égaler à lui. Car, modestie charmante dans un homme qui connaît ce qu'il vaut, jamais le plus brillant succès n'inspira à Lyautey la tentation d'oublier la supériorité du « Héros ». Au contraire, le rêve du commandant devenu colonel fut de retrouver son ancien chef pour se remettre à son école.

Il le retrouva, enfin, à Madagascar. Après un dur voyage qui lui a fait comprendre une prière d'autrefois de sa vieille tante, pour les malades, les prisonniers, *les voyageurs*, Lyautey entre dans la capitale où Galliéni l'attend.

Ce que j'en revois aujourd'hui, après deux mois, c'est la population entière dehors pour *voir* « le général », et cela, chaque jour, — et ce peuple, humble, courbé, chapeau bas, sollicitant un regard, forme une haie pressée et soumise qu'il traverse impassible, sans jeter un coup d'œil, toute une affirmation de puissance souveraine et de force écrasante, inconcevable pour qui n'a vu ce spectacle.

La correspondance de Lyautey est une magnifique leçon d'admiration.

***

Il y a de mauvaises manières d'admirer, basses comme les cœurs et les esprits où elles naissent : l'admiration courtisane, celle qui n'est qu'une flat-

terie intéressée et qu'un procédé pour avoir des faveurs — l'admiration paresseuse, celle qui n'est qu'une abdication, et qu'un moyen de se diriger à peu de frais, puisqu'on emboîte le pas d'un modèle. L'une et l'autre sont couramment pratiquées, et diminuent encore le chétif mérite personnel du flatteur ou du fainéant. Il faudrait leur enlever le nom d'admiration.

Mais l'autre, la sincère et la pure, celle de Montaigne pour La Boétie, celle de Lyautey pour Galliéni, elle accroît la valeur de celui qui admire, car non seulement elle l'égale au La Boétie réel, au Galliéni véritable, mais plus encore elle l'approche de l'être idéal et parfait que l'admiration voit toujours à la place de l'être imparfait fourni par la réalité.

L'admiration est, en effet, une puissance généreuse, et qui donne avant de recevoir. Elle donne tout ce qu'elle peut imaginer de fort, de noble et de grand ; elle en revêt, comme l'amour, celui qu'elle a élu. Et, ensuite, elle reprend en soi, elle réalise sur soi-même, par imitation, ce qu'elle a admiré, cette perfection dont la source est en elle.

De fait, admirer, ce n'est pas choisir un modèle, c'est se le créer.

Loin de moi l'idée que Galliéni ne fût pas digne des éloges et de l'imitation de Lyautey ; mais cette sorte d'idéalisation à travers laquelle le jeune commandant « voyait » son illustre colonel, laissons-en le mérite à Lyautey.

Et pour terminer — en moraliste — retenons cette leçon, qu'admirer sincèrement est le meilleur moyen pour une âme grande « d'extérioriser » tout ce qu'elle

contient de grandeur et, par suite, de réaliser toute sa destinée.

Savoir admirer, c'est un beau secret. Il permet d'arriver à bien des choses — et notamment de devenir maréchal de France comme doit l'être l'illustre pacificateur du Maroc.

VIII

DEUX POÈTES :
ANDRÉ LAMANDÉ ET PIERRE CAMO (1)

Il n'est point de vif plaisir sans imprévu. Le pigeon de La Fontaine, promettant son retour à son ami, lui décrivait ce que serait cet heureux moment : « Vous aurez un plaisir extrême, » concluait-il. C'était se tromper. Car s'il était rentré tout comme il l'avait dit, son compagnon sédentaire lui aurait crié : « Attends un peu, mets-toi là, et laisse-moi finir mes graines ! » Mais le voyageur revint tout autrement qu'il n'avait annoncé, traînant l'aile et tirant le pied ; et le poète eut raison d'écrire :

> Voilà nos gens rejoints et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Tels sont les effets de la surprise !

Cette surprise est parfois difficile à réaliser. Parfois elle nous arrive à peu de frais. Un paysage bien connu, on le visite, par hasard, un jour incertain. Un rayon de soleil glisse entre deux nuages, et voici que le tableau n'est plus le même ; il était joli ; il devient ravissant.

J'ai eu tout à l'heure, avec le livre d'André Lamandé, un « imprévu » de ce genre.

(1) André LAMANDÉ, *Sous le clair regard d'Athéné;* Pierre CAMO, *le Livre des regrets.*

Pourtant je le connaissais bien, ce livre ! Même si l'amitié pour un bon camarade d'atelier ne m'avait rendu infiniment sympathique un ouvrage sincère, où l'homme se révèle à chaque page, comment serais-je resté indifférent au mérite d'un style délicat et pur, au charme d'une poésie à la fois sensible et artiste, régulière et toute moderne? Déjà, me réjouissant de cette bourse de voyage attribuée à André Lamandé, j'y cherchais une occasion de louer l'écrivain, les tendances dont il se réclame, et les sentiments qu'il exprime. Mais, par habitude professionnelle, j'ai voulu relire, d'un fil, entièrement, l'œuvre dont j'allais parler : je ne me suis pas arrêté avant la fin, et j'ai eu l'impression que ce chemin si promptement parcouru n'était pas une simple promenade, entre des rangées d'œuvres d'art, je veux dire de poèmes, mais que j'avais fait un vrai voyage tout au long d'une jeunesse humaine, et que j'avais vu une âme vivre et s'y former. Bref, j'avais lu, non pas un recueil, mais un vrai roman — un roman de poésie pure ! Et ce fut comme le rayon de soleil qui renouvelle un paysage.

Le roman de poésie, nous ne l'avons guère en France, surtout aujourd'hui ; le curieux et le dramatique, le plaisir et la morale, dominent à cette heure l'esthétique du roman ; on le veut solide, bien charpenté, bien lié, avec des secrets ; ou, si l'on fait fi d'une intrigue adroite, c'est de la psychologie, de l'analyse, de l'ennui qu'on y met. Or le roman de poésie, tel que je le conçois, exige des conditions toutes contraires. Il faudrait que la trame n'y fût point visible. Certes, nous ne le voudrions pas construit sur un tissu trop inexistant ; au contraire, nous souhaiterions que l'action, support de la poésie, fût émouvante par soi-

même, et grave aussi et humaine. Mais au lieu de la développer et de l'accuser, nous exigerions que l'auteur, à chaque moment, se contentât d'en garder le sentiment et la grâce, d'en dégager le parfum ; il nous laisserait le soin d'imaginer la réalité des événements, de créer nous-même le matériel et le solide des choses. Le roman de poésie, ce seraient les sommets de poésie, d'une longue chaîne dramatique faite naturellement de joie et de souffrances, de sentiments et d'actions, d'événements et de pensées, mais enveloppée à sa base de nuées et de vapeurs.

Je crois que le livre de Lamandé répond à peu près à cette définition.

Voici d'abord, dans les premiers poèmes, les années d'insouciance, ce que Francis Jammes appelle

...un rondeau gracieux
De filles que le vent touche et découvre un peu.

Sous des noms grecs, je les reconnais ces jeunes filles qu'évoque Lamandé : Myrtil qui rit dans l'ombre ; Naïs, blonde, aux mains blanches, qui joue dans les vagues, et Néère qui offre à Palès une amphore de vin et Nylène et Chloë et beaucoup d'autres, charmantes. Ce sont des enfants, non de la Grèce, mais de la vineuse Gironde ; le prestige de Chénier les a fait désigner par ces beaux noms !

Mais, à la page suivante, adieu les jeux et le déguisement poétique, voici la véritable tendresse, l'amour déjà, et puis l'attrait mélancolique du pays natal et de la maison paternelle :

La maison te sourit ainsi qu'un clair visage.
Viens, elle attend pensive et douce ton passage.
. . . .

Jeune fille, le soir lumineux et paisible
Est empli du parfum de ta chair invisible ;
Je t'appelle et je tremble, et je crois voir enfin
Le profil de ton corps sur le seuil du jardin.

Ainsi, d'une pièce à l'autre, nous suivons la vie et l'élan d'une âme délicate et amoureuse, qui se replie parfois sur ses horizons familiers. Qu'avait donc cette petite ville de Blaye, chaude et monotone, aux bords du fleuve — du fleuve immense, — pour avoir si heureusement inspiré André Lafon et André Lamandé?

Mais le roman, tout à coup, va s'agrandir et rompre le cadre un peu étroit de la petite ville et des cœurs amoureux.

C'est la guerre qui est la péripétie dramatique du roman de Lamandé, et non un chagrin d'amour ou une jalousie, ou une défaillance de la volonté. C'est la guerre avec ce qu'elle comporte de sacrifice. Se rappelle-t-on ce passage de l'*Iliade* (je m'excuse de mettre pêle-mêle La Fontaine et l'*Iliade* et nos poètes d'aujourd'hui ; tout cela est poésie) où Achille poursuit Hector afin de le tuer? Homère nous dit qu'ils ressemblaient aux coureurs d'une course un jour de fête ; « mais, ajoute-t-il, ils ne couraient pas pour une victime ni pour les autres prix ordinaires des courses : c'était de la vie d'Hector qu'il s'agissait. » Les battements de cœur et les poèmes d'un André Lamandé sont désormais, non pour des amourettes, mais pour la vie et la mort, la sienne, celle de ses compagnons et celle de son pays. De là toute la valeur d'une poésie qui sait rester fine, délicate, noble, artiste, malgré sa grandeur et sa tristesse.

Nous avons accepté la mort, et la voici,
Tout simplement qui vient dans cette salle blanche.
. . . .

Il mourut, les doigts joints sur la poitrine, et celle
Qui l'aimait tant, au soir vint doucement poser
Sur la face du mort un mouchoir de dentelle...
. . . .

Mais le poète échappe à la mort ; il est seulement blessé. Le voilà prisonnier ; il souffre, il est brûlé par la fièvre. Certes il a le droit, à cette heure, à l'hôpital où il rêve et dans un demi-délire, de faire sortir de son cœur son doux secret ; il évoque celle qu'il aime, et dont il est aimé, dans quelque paysage entrevu et chéri.

La voix qui chante est, je sais bien,
    Naïve et claire.
Mais que m'importe, en elle rien
    Ne peut me plaire.
Pourtant j'écoute chaque fois
    La cantilène ;
Et plus douce devient la voix
    Plus j'ai de peine.
O mon pays !... Où donc es-tu ?
    Nive endormie !
Et toi, le beau col dévêtu
    De mon amie ?

Hôpital de Coblentz, août 1917.

Maintenant, ce sera le retour, et la joie :

Enfin je puis poser mon front nu dans tes bras.
. . . .
Toi seule me comprends si je ne parle pas.
. . . .

Et la vie reprend, la belle et bonne et douce vie, si méritée, d'art paisible et d'activité tranquille.

Ai-je fait comprendre, comme je l'avais ressenti moi-même dans la rapide continuité de ma lecture, ce

lien des poèmes, cette unité animée d'un livre, qui nous conserve, sous ces images musicales, le meilleur, le plus exquis, le plus profond d'une vie de poète?

Mon cher Lamandé, je vous ai jadis reproché le titre de votre livre ; vous m'avez répondu que vous aviez voulu indiquer par là les tendances de votre art et de votre pensée. Pourtant je continue à croire que malgré la perfection de cet art, et la valeur de cette pensée, c'est l'âme qui est en votre œuvre la force durable et l'attrait immortel. *La jeunesse du poète?* Pourquoi pas? Ce titre aurait été limpide comme votre livre, et comme votre talent.



Aujourd'hui je vais faire coup double : j'ai rencontré un vrai poète, et voici que j'en trouve un autre.

Si à côté de la poésie individuelle qui éveille la rêverie et l'émotion, il y en a une autre, aussi française et aussi admirable, qui réduit les sentiments à leur substance éternelle, qui s'exprime avec magnificence et précision dans des images nobles, qui satisfait l'oreille par des syllabes harmonieusement enchaînées, enfin qui donne une impression de force et de simplicité par un rythme ample et régulier, nous devons inscrire M. Pierre Camo au nombre de nos meilleurs poètes, et son dernier ouvrage, le *Livre des regrets*, au rang des chefs-d'œuvre.

Il y manque — non pas la grâce, car M. Camo est élève de Ronsard et de Lamartine, autant qu'imitateur de Malherbe, mais le pathétique auquel nous avons été habitués par le lyrisme moderne. Il y manque je ne sais quoi d'aigu et de personnel. Mais ne serait-ce

pas que notre sensibilité a été viciée? Et faut-il accuser le poète, ou bien nous-mêmes?

M. Camo est dans la maturité du talent et dans la force de l'âge. Né tout auprès de Perpignan, à Céret, je crois, il a appartenu à la jeune école toulousaine; et il a été compagnon de poésie avec notre ami Marc Varenne. Maintenant, il habite au loin; il est conseiller à la Cour d'appel de Tananarive. Sa maison, tournée vers l'orient, s'élève sur le penchant de la colline, en plein quartier indigène. Il aime ce beau pays; mais il ne peut s'empêcher de rêver au pays natal et à sa jeunesse, printemps que l'été chasse et remplace. Il pense aussi à ses amis lointains; il glorifie son ami Codet, mort à la guerre; et cela fait un ensemble d'œuvres, graves, éloquentes ou délicieusement mélancoliques. Écoutez ce début de l' « Ode funèbre sur la mort de Louis Codet » :

Ce n'était pas assez qu'un destin que j'abhorre
M'eût loin de mon rivage emporté sans pitié.
Ni que tout l'Océan me séparât encore
De ta chère amitié :

Il fallait que la guerre aux tendresses fatales
Fît du monde vivant se détourner tes yeux.
Te forçant à descendre en la nuit infernale,
Privé de nos adieux...

Certes, je sais trop bien qu'il serait sacrilège
D'accuser d'injustice et ta mort et les Dieux :
Mourir pour sa patrie est un sûr privilège
A s'élever aux cieux...

Mais si je sais subir ce que la loi des armes
Et le bien de la France ont d'amères rigueurs,
Souffre sans t'irriter que je donne des larmes
A ce que perd mon cœur.

Car avec toi sont morts une part de moi-même,
Les souvenirs communs d'un bel âge envolé,
Et de ton amitié, sœur de tout ce que j'aime,
Le pacte inviolé.

Il faudrait citer toute la pièce, parce que les strophes ne sont pas uniquement revêtues de leur beauté propre ; elles s'éclairent et s'embellissent encore les unes les autres par leur liaison, leur mouvement, et le savant équilibre de toute la composition.

Que si, pourtant, cette poésie hautaine et sobre paraît être d'un goût trop ancien, voici, pour tempérer le Malherbe, du Ronsard et du Chénier dans cette « Offrande aux Muses » :

Aux neuf savantes Sœurs, filles de la Raison,
Cette rose nouvelle est par moi consacrée,
Qui, ce matin, fleurit le seuil de ma maison
De toute sa grâce empourprée.

Douce à sentir autant que l'haleine des Dieux,
Belle de la beauté des Déesses charmantes,
Elle ramène en moi le printemps radieux
Et la tendresse des amantes...

Mais ce que je préfère, c'est ou bien ce sonnet, dont le titre rappelle l'ode fameuse d'Horace au vaisseau qui porte Virgile :

A un vaisseau.

Salut, Vaisseau joyeux, plus beau que l'Espérance,
Et vous, frais alizés, clair sillage d'argent
Où flotte je ne sais quel arome de France,
Porté jusqu'à mon cœur par le flot indulgent.

. . . .

J'ai couru comme toi de rivage en rivage,
Mais mon cœur possédé du démon du voyage
N'a trouvé que l'exil chez les Dieux étrangers !

Que ne puis-je à mon tour, Vaisseau, comme toi-même,
Aidé des Dieux marins et des Zéphirs légers,
Revoir le port d'attache et la terre que j'aime.

Ou encore celui-ci qui ne risquera pas de provoquer une comparaison inégale avec Baudelaire et dont je ne récite que le début :

Amour triste et charmant qui parles à mon cœur,
J'ai voulu t'oublier en quittant ta poursuite !
. . . .

Ou cette fin d'une longue exhortation que la Raison adresse au Cœur. La Raison a dit :

Marche, puisqu'il le faut, vers le bel âge mûr...
L'été, de toutes parts, a doré les moissons...
Cède à ce bel été sans peine et sans désir,
Et va prendre ta place en l'heureuse assemblée
Que la fièvre de vivre et l'ardeur du plaisir
Attendent dans le soir au fond de cette allée.

Mais le Cœur hésite et le poète explique pourquoi :

Car, au fond du passé, je laissais le jardin
Et les bois verdoyants sur la blancheur des tombes,
Où riait ma jeunesse en tunique de lin,
Parmi les roses et les candides colombes ;

Et le golfe paisible, au port des oliviers,
Où le vent déployait la joyeuse voilure
D'un navire en partance avec ses mariniers,
Pour quelque merveilleuse et sauvage aventure ;

Et ton image enfin, ô mon meilleur Ami,
Dont la guerre, à jamais, a les œuvres brisées !
O Raison, qui pourrait tenir mon Cœur parmi
Tant de chauds souvenirs et d'amères pensées ?

Une telle maîtrise poétique me rassure. Nos jeunes gens peuvent hardiment battre les buissons et oublier

la route royale qui, de la cantilène de sainte Eulalie s'en vint à Ronsard par un progrès constant, puis de Ronsard à Malherbe, de Malherbe à Racine, de Racine à Lamartine et de Lamartine à nos contemporains ; ils la retrouveront sans peine, quand il le faudra.

Car elle n'est ni négligée et ni abandonnée, et son « honneur » n'a point diminué.

IX

MADAME COLETTE

Faut-il faire un aveu humiliant? Je n'ai pas peur des in-quarto ; je n'ai pas peur des in-folio, fussent-ils couverts de poussière, fussent-ils en vieux langage ; les gens qui les ont écrits et imprimés n'avaient point de malice et voulaient bien dire ce qu'ils disaient.

Mais j'ai souvent peur des récents petits livres : des in-douze, des in-seize, à couverture jaune ou grise, ou bleue, qui n'ont pas même trois cents pages et qu'on lit en une soirée : ce sont œuvres de gens malins, toutes pleines de complications, de détours et de secrets. Avec ces livres, mon plaisir n'est jamais entier, mon opinion jamais assurée.

Aussi ai-je contracté l'habitude d'interroger sur eux, à droite et à gauche, les personnes que je rencontre et qui peuvent m'éclairer ; je demande : « Vous avez lu? » On ne manque pas de me répondre : « J'ai lu ! » Et mon opinion me serait vite dictée par celle de mes aimables interlocuteurs, si d'ordinaire ils ne se contredisaient tous !

Pour *Chéri*, le dernier roman de Mme Colette, j'ai pris la même précaution, j'ai posé la même question ; mais, résultat surprenant, je n'ai pas eu la même contradiction. On m'a répondu universellement : « C'est

un livre où il y a beaucoup de talent, mais où il n'y a que du trop vilain monde ! »

Frappé de cette unanimité, j'ai d'abord hésité à me jeter dans ce vilain monde. D'autant plus que déjà l'agréable *Entrave* était du moins bon monde que la *Vagabonde*, l'immortelle *Vagabonde*. C'était aussi de l'ouvrage moins serré et moins fier. Et je me demandais si, après l'*Entrave*, l'auteur s'étant laissée aller au succès, *Chéri* ne serait pas d'un degré en dessous. Heureusement il m'a paru invraisemblable que tout le public fût d'accord, instantanément, sur autre chose que sur une vérité trop sommaire. J'ai vérifié de près et je me suis convaincu, en effet, que si *Chéri*, écrit avec un merveilleux talent, se passe en triste compagnie, cette œuvre contient tout de même encore, cette « âme » qui est la marque de Mme Colette et l'honneur de ses livres.



Je ne peux pas dire que je connaisse Mme Colette ; je ne l'ai rencontrée qu'une fois en passant, et de loin. Mais, même de loin, dans la silhouette élégante de la Parisienne et de l'artiste, on devine les qualités saines et profondes de la Française de bonne race, bourgeoise ou paysanne, — active et d'esprit net, qui sait ce qu'elle veut, qui gouverne magistralement ses gens et ses bêtes, la première à la besogne, la dernière au repos : et il faut que ça marche ! Pas du tout une mystique !

Or, il y a encore une autre « personne » dans l'individualité de Mme Colette, une personne qui se cache, mais qui se devine, et que j'ai connue dans une curieuse circonstance.

J'ai eu un ami qui était l'un des hommes les plus extraordinaires de ce temps : il écrivait, mais ses charmants articles ne révélaient que la moitié de son mérite ; il fallait l'approcher et l'entendre pour connaître son génie.

Ce génie, il le déployait surtout entre midi et demi et deux heures, à l'instant où il sortait de son lit et où, devant sa table de toilette, il frottait avec une patience infatigable le même côté de son nez, ou la même oreille. Au cours de sa conversation inépuisable, Paris, la France, l'Europe entière, le présent, le passé et même l'avenir, surgissaient avec des traits de flamme. Et jamais, dans ces conversations, mon ami ne s'est trompé sur un homme ou sur un fait, sur une opinion, ou sur une prédiction. Il était malade, intoxiqué comme on dit ; il était persuadé chaque matin qu'il ne verrait pas le matin suivant, ce qui aiguisait encore la clairvoyance de sa pensée et la poésie de sa parole. Ses jugements littéraires étaient terribles.

De Colette, il ne parlait presque jamais. Je savais pourtant qu'il l'admirait, — je savais aussi que son admiration ne se mesurait pas à l'abondance de ses paroles.

Or, une fois, il ne fit pas, à son lever, les gestes rituels, il parut distrait ; il me confia brièvement qu'il avait lu *la Vagabonde*, et je vis bien qu'il y réfléchissait. Et le soir, quand je revins (je le voyais deux fois par jour à cette époque), il me raconta qu'il avait dicté à son secrétaire une longue lettre pour « Colette » : « Vous l'avez félicitée? » lui demandai-je. Il me répondit : « Je lui ai parlé de Dieu ! »

Juge infaillible, il m'apprenait par ce mot singulier que chez Colette, il fallait savoir discerner, au delà de

l'esprit, du talent, et du style, une vie profonde, et que dans ses livres il fallait retrouver l'âme. Essayons de la retrouver dans *Chéri*.



Ce sera difficile ! Le récit se déroule parmi des gens qui ont eu le grand soin d'étouffer leur âme, si jamais ils en ont eu une... Léa de Lonval, Charlotte Peloux, Fred Peloux dit Chéri, Marie-Laure et sa fille Edmée, tous personnages se ressemblant par l'égoïsme, par la sécheresse du cœur, par l'amour du plaisir sans folie, par la sage entente de la vie, tous déniaisés prodigieusement. Ils n'ont jamais donné « dans ces godans-là », comme dit Villiers de l'Isle-Adam. Regardez plutôt le portrait de Léa.

A quarante-neuf ans, Léonie Vallon, dite Léa de Lonval, finissait une carrière heureuse de courtisane bien rentée et de bonne fille à qui la vie a épargné les catastrophes flatteuses et les nobles chagrins. Elle cachait la date de sa naissance ; mais elle avouait volontiers, en laissant tomber sur Chéri un regard de condescendance voluptueuse, qu'elle atteignait l'âge de s'accorder quelques petites douceurs. Elle aimait l'ordre, le beau linge, les vins mûris, la cuisine réfléchie. Sa jeunesse de blonde adulée, puis sa maturité de demi-mondaine riche n'avaient accepté ni l'éclat fâcheux, ni l'équivoque...

Ce Chéri qui lui fournira « ses petites douceurs » est le fils de son amie, Charlotte Peloux, autre « courtisane bien rentée », de son âge, mais plus vieillie. Mme Peloux a été jadis danseuse ; elle a de grands yeux implacables, un nez délicat et dru, elle ressemble à un « tonnelet », et elle est froidement méchante — avec cela très solidement riche, comme Léa. Son fils,

Fred, le fameux Chéri, qu'elle a élevé franchement en « fils de grue », est avisé, intéressé, plein de vice, avec une conscience rudimentaire de l'honneur assez analogue à celle des apaches peints par M. Francis Carco. Par-dessus tout, il est beau, trop beau. Les petits trottins qui, en extase, le regardent passer, s'exclament : « Ah ! maman !... C'est pas possible, il est en toc !... On demande à toucher? » et il ne se retourne même pas.

Léa est la maîtresse de Chéri. Comment l'est-elle devenue? Il ne faut guère parler ni d'amour ni de passion, ni d'entraînement, ni de rien de pareil. Tout arrive naturellement. Léa et Chéri sont — comment dirai-je? — des gourmets qui se sont aperçus par hasard que leurs goûts se complétaient et s'accordaient. Ce qu'on prendrait chez eux pour de l'amour, ce n'est que le régulier et joyeux appétit de gens bien portants, et qui ne s'asseyent qu'à des tables bien servies ; ils laissent à d'autres la fringale, la gloutonnerie et les plats grossiers.

Dans cette « gastronomie », Léa conserve quelque chose de maternel, et de supérieur ; elle a, vis-à-vis de son trop jeune partenaire, un ton d'éducatrice ; elle le forme aux bonnes manières. Et cela fait, avec Mme Peloux, un trio vraiment curieux qu'il sera amusant de surprendre chez ladite dame Peloux, un dimanche après-midi.

Mme Peloux (elle avait une voix aiguë) trompettait fort et faux. Léa mit une main sur son oreille et Chéri déclara, sentencieux :

— Ça serait trop beau, un après-midi comme ça, s'il n'y avait pas la voix de ma mère.

Elle regarda son fils sans colère, habituée à son insolence,

s'assit dignement, les pieds ballants, au fond d'une bergère trop haute pour ses jambes courtes. Elle chauffait dans sa main un verre d'eau-de-vie. Léa, balancée dans un rocking, jetait de temps en temps les yeux sur Chéri, Chéri vautré sur le rotin frais, son gilet ouvert, une cigarette à demi éteinte à la lèvre, une mèche sur le sourcil — et elle le traitait flatteusement, tout bas, de belle crapule.

Ils demeuraient côte à côte, sans effort pour plaire ni parler, paisibles et en quelque sorte heureux. Une longue habitude l'un de l'autre les rendait au silence, ramenait Chéri à la veulerie et Léa à la sérénité.

A cause de la chaleur qui augmentait, Mme Peloux releva jusqu'aux genoux sa jupe étroite, montra ses petits mollets de matelot, et Chéri arracha rageusement sa cravate, geste que Léa blâma d'un : « Tt... Ttt... » de langue.

— Oh ! laisse-le, ce petit, protesta, comme du fond d'un songe, Mme Peloux. Il fait si chaud... Veux-tu un kimono, Léa ?

— Non, merci. Je suis très bien.

Ces abandons de l'après-midi l'écœuraient... « Cette mère Peloux et son fils, songeait-elle, mettez-les devant une table bien servie ou menez-les à la campagne, — crac : la mère ôte son corset et le fils son gilet. Des natures de bistrots en vacances. » Elle leva les yeux vindicativement sur le bistrot incriminé et vit qu'il dormait, les cils rabattus sur ses joues blanches, la bouche close. L'arc délicieux de la lèvre supérieure, éclairé par en dessous, retenait à ses sommets deux points de lumière argentée, et Léa s'avoua qu'il ressemblait beaucoup plus à un dieu qu'à un marchand de vins. Sans se lever, elle cueillit délicatement entre les doigts de Chéri une cigarette fumante et la jeta au cendrier. La main du dormeur se détendit et laissa tomber comme des fleurs lasses ses doigts fuselés, armés d'ongles cruels, main non point féminine, mais un peu plus belle qu'on ne l'eût voulu, main que Léa avait cent fois baisée sans servilité, baisée pour le plaisir, pour le parfum...

Elle regarda, par-dessus son journal, du côté de Mme Peloux. « Dort-elle aussi ? » Léa aimait que la sieste de la mère et du fils lui donnât, à elle éveillée, une heure de solitude morale parmi la chaleur, l'ombre et le soleil.

Mais Mme Peloux ne dormait point. Elle se tenait boudhique dans sa bergère, regardant droit devant elle et suçant sa fine-champagne avec une application de nourrisson alcoolique.

« Pourquoi ne dort-elle pas? » demanda Léa. C'est dimanche. Elle a bien déjeuné. Elle attend les vieilles frappes de son jour à cinq heures. Par conséquent, elle devrait dormir. Si elle ne dort pas, c'est qu'elle fait quelque chose de mal. »

Tout va donc très bien. Et cela durerait peut-être encore, si un jour, en s'éveillant, Chéri n'annonçait à Léa son prochain mariage, avec Edmée, fille d'une confrère, Marie-Louise, et fille jolie, riche, intelligente, quoique pas encore très au courant de la vie. Et Léa prend la chose très aisément : c'est la suite régulière de la vie. Elle se borne à songer : « Ce n'est pas humain... Donner une jeune fille à Chéri, pourquoi ne pas jeter une biche aux chiens? Les gens ne savent pas ce que c'est que Chéri. »

Enfin le mariage se fait. Léa est contente ; elle part pour les Pyrénées, pendant que les mariés vont en Italie : tout cela de bon accord.

Chéri et sa femme, le voyage fini, s'installent chez la mère Peloux. Edmée est charmante et fine, mais Chéri s'ennuie. Brusquement, un hasard dirige sa pensée sur Léa. Et aussitôt il éprouve une espèce d'impulsion inexplicable. Il court chez Léa qui est toujours absente, sans adresse. Alors, dans le cerveau de Chéri, un désarroi se produit ; toujours piaffant et insolent, le malheureux garçon, sans rien dire, abandonne la mère Peloux et Edmée, s'installe à l'hôtel Morris avec un parasite du grand monde, et mène une existence détraquée, jusqu'au soir où,

passant avenue Bugeaud, il voit la maison de Léa éclairée :

> Il appuya la main sur son cœur, et respira profondément : la nuit sentait les lilas entr'ouverts. Il jeta son chapeau, ouvrit son manteau, se laissa aller contre le dossier du banc, étendit les jambes, et ses mains ouvertes tombèrent mollement. Un poids écrasant et suave venait de descendre sur lui.
>
> — Ah ! dit-il tout bas, c'est le bonheur?... Je ne savais pas...
>
> Il eut le temps de se prendre en pitié et en mépris pour tout ce qu'il n'avait pas savouré pendant sa vie misérable de jeune homme riche au petit cœur...

Prenez garde, il ne va pas arriver ce que vous attendez ! Ayant recouvré son équilibre, Chéri rentre à l'hôtel Morris, passe une bonne nuit, le lendemain achète un bijou pour sa femme Edmée, réintègre le domicile conjugal où Edmée, qui est maintenant à la hauteur de toutes ces matrones, l'accueille avec un aimable empressement et un naturel parfait ; puis enfin tout mis en ordre, il se rend chez Léa.

Léa est comme lui, elle l'aimait, sans se douter de la profondeur de son amour. Et ces deux êtres si bien appareillés, passent la nuit, comme jadis, aux bras l'un de l'autre.

Le matin, Léa, qui est toujours avisée, constate qu'on ne peut vivre l'un sans l'autre ; elle offre à Chéri de partir avec elle ; et...

Et ces gens, qui viennent à peine de s'apercevoir qu'il y a en eux, non de la gastronomie, mais de la faim ; non de l'habitude, mais de la passion ; non du libertinage, mais de l'amour, ils nous révèlent soudain — et avec quelle mélancolie poignante ! — qu'ils ont un cœur et une âme.

Voici qu'en effet l'image de la jeunesse d'Edmée a surgi entre eux, et du même coup, l'ombre menaçante de la prochaine vieillesse de Léa. Leur union est impossible — impossible aussi leur amour même ! Et la pauvre femme se décide soudain au sacrifice :

Elle entoura de son bras les épaules de Chéri, sentit le raidissement, la défense de ce corps qui souffrait parce qu'elle était blessée.

— Viens donc, mon Chéri... De quoi as-tu peur? De m'avoir fait de la peine? Ne pleure pas, ma beauté... Comme je te remercie, au contraire...

Il fit un gémissement de protestation et se débattit sans force. Elle inclina sa joue sur les cheveux noirs emmêlés.

— J'étais donc si belle à tes yeux, dis? Si bonne? A l'âge où tant de femmes ont fini de vivre, j'étais pour toi la plus belle, la meilleure des femmes, et tu m'aimais? Comme je te remercie, mon chéri... La plus chic, tu as dit?... Pauvre petit...

Il s'abandonnait et elle le soutenait entre ses bras.

— Si j'avais été la plus chic, j'aurais fait de toi un homme au lieu de ne penser qu'au plaisir de ton corps et au mien. La plus chic, non, non, je ne l'étais pas, mon chéri, puisque je te gardais. Et c'est bien tard...

Il semblait dormir entre les bras de Léa, mais ses paupières obstinément jointes tressaillaient sans cesse, et il s'accrochait, d'une main immobile et fermée, au peignoir qui se déchirait lentement.

— C'est bien tard, c'est bien tard... Tout de même...

Elle se pencha sur lui.

— Mon chéri, écoute-moi. Éveille-toi, ma beauté. Écoute-moi, les yeux ouverts. N'aie pas peur de me voir. Je suis tout de même cette femme que tu as aimée, tu sais, la plus chic des femmes...

Il ouvrit les yeux et son premier regard mouillé était déjà plein d'un espoir égoïste et suppliant. Léa détourna la tête : « Ses yeux... Ah ! faisons vite... » Elle reposa sa joue sur le front de Chéri.

— C'était moi, petit, c'était bien moi cette femme qui t'a dit : « Ne fais pas de mal inutilement, épargne la biche... »

Je ne m'en souvenais plus. Heureusement tu y as pensé. Tu te détaches bien tard de moi, mon nourrisson méchant, je t'ai porté trop longtemps contre moi, et voilà que tu en as lourd à porter à ton tour : une jeune femme, peut-être un enfant... Je suis responsable de tout ce qui te manque... Oui, oui, ma beauté, te voilà, grâce à moi, à vingt-cinq ans, si léger, si gâté et si sombre à la fois... J'en ai beaucoup de souci. Tu vas souffrir, — tu vas faire souffrir. Toi qui m'as aimée...

La main qui déchirait lentement son peignoir se crispa ; et Léa sentit sur son sein les griffes du nourrisson méchant.

— Toi... qui m'as aimée, reprit-elle après une pause, pourras-tu... Je ne sais comment me faire comprendre...

Chéri comprendra un instant Léa, assez profondément du moins pour ne plus jamais l'oublier entièrement. Mais Léa saura-t-elle se comprendre réellement elle-même? En tout cas, l'effet pathétique est considérable. Ces êtres-là sont sortis de l'animalité pour s'élever jusqu'à la conscience et à la tendresse humaine. L'âme !



Mme Colette n'a jamais répondu à la lettre — imprévue — où un mourant lui parlait de Dieu. Un romancier tel que l'auteur de *Chéri* voit ses personnages et les peint comme il les voit, sans thèse métaphysique et sans thèse morale ; et le plus grand malheur qui arriverait à son talent, ce serait d'y mêler une thèse métaphysique ou morale.

Mais je peux bien exprimer mon vif regret que Mme Colette n'ait pas la curiosité d'observer et le désir de peindre d'autres personnages.

Par les grosses chaleurs de ce mois de juillet, je me suis souvent assis, le soir, en face du Louvre et des Tuileries, au bord de la Seine, à côté de la gare d'Orsay.

C'était l'heure où arrivaient de grands trains, et je regardais les taxis qui emportaient voyageurs et bagages. Ces braves gens de voyageurs avaient été attendus, au débarcadère, par une femme ou un mari, une mère, des enfants. Les uns, dans la voiture rapide, se donnaient des baisers à pleine bouche ; les autres se tenaient la main silencieusement d'un air pénétré ; d'autres promenaient leurs yeux de tous côtés avidement ; je les suivais par la pensée. Combien peu, parmi eux, de Léas, de Chéris et de Mmes Peloux? Et en aurais-je trouvé beaucoup plus, de ces Léas, Chéris et Peloux, dans ma petite ville endormie de ma lointaine province? Et dans les campagnes laborieuses? Et à Paris même?

Il faut prendre garde, surtout quand on est Mme Colette, un des premiers écrivains de ce temps et un écrivain pour les siècles peut-être, il faut prendre garde de ne pas trop choisir, comme types d'humanité, ces êtres d'exception dont le bonheur insolent vient de ce qu'ils n'ont pas d'âme et qui ne commencent à souffrir que quand ils s'aperçoivent qu'ils en ont une. Car la vérité de la vie est tout à fait différente. Et l'auteur de *la Vagabonde* nous doit la vérité.

X

ROMANS DE FEMMES

Avant la guerre, la littérature tombait en quenouille ; il n'y en avait que pour les femmes. Dans le roman, dans la poésie, dans la critique même, elles réduisaient pied à pied les hommes à reculer, à s'en aller ! Il ne nous restait que l'érudition, l'histoire, la philosophie ; là, il est vrai, ni M. Bergson, ni M. Boutroux ; ni M. Frédéric Masson, ni M. de la Gorce ; ni M. Lanson, ni M. Abel Lefranc n'avaient de rivales. Mais, pour le reste, je n'y pense point sans la sueur froide du dépossédé.

Le pis — ou le bon — c'est qu'après tout, ces brillantes envahisseuses méritaient leur victoire.

Il y avait d'abord les huit ou dix grands noms (je me garderai de les énumérer ; j'oublierais le dixième, qui ne me le pardonnerait pas !). Celles-là, partout où elles allaient, se révélaient des reines. Un jour je vis, dans *le Figaro* je crois, un article sur Ronsard ; il était signé Gérard d'Houville ; et je me demandais avec défiance ce que Mme Gérard d'Houville pourrait bien avoir à dire sur Ronsard, après tout ce qu'en avaient dit tant d'hommes considérables. Elle dit ce qu'aucun homme n'avait su dire, et avec tant de justesse et de noblesse que je suis resté convaincu — après cela — de la supériorité de ces roman-

cières ou poétesses, même dans la critique littéraire.

Au-dessous de ces reines venaient les femmes de talent, laborieuses, adroites, intelligentes, qui vous mettaient un livre sur pied, comme une tailleuse fait une robe, et une modiste un chapeau : avec chic, avec aisance, avec distinction. Elles étaient nombreuses ; elles vivaient dignement et fièrement ; elles honoraient la corporation des gens de lettres.

Enfin, au-dessous encore bruissait la jolie foule des jeunes femmes et des jeunes filles qui avaient su trouver une fiction gracieuse pour raconter leur rêve, réalisé ou déçu, de tendresse et de bonheur. Celles-là ne faisaient qu'un bon livre, le premier, mais il avait souvent, ce livre unique, un vrai charme de fraîcheur et de naïveté dans la réussite.

Pauvres hommes, ou plutôt heureux hommes ! D'auteurs il ne leur restait plus qu'à devenir lecteurs ; désormais on écrirait pour eux — comme, depuis toujours, on se coiffe et on s'habille pour eux.

Ainsi paraissait se dessiner l'avenir, quand la guerre a tout bouleversé.

Plus de livres de femmes, ou presque plus. Ces imaginations en éveil, ces cœurs en émoi, qui avaient besoin de mots et de phrases pour s'étourdir en s'exprimant, se tournèrent du côté de la vie active et de la douleur. Les « écrivaines » soignèrent les blessés, et ne songèrent plus à soigner leur style ; elles nourrirent les pauvres, consolèrent les affligés, portèrent le deuil — ou du moins ne pensèrent qu'à tout cela. Sans compter qu'à beaucoup d'entre elles, le talent n'était pas assez vigoureux, ni l'art assez étendu, pour ne point fléchir et se décourager devant les sujets nouveaux sur lesquels il fallait maintenant écrire. Enfin, peut-être,

s'est-il produit là, le phénomène que tous les professeurs ont constaté dans toutes les universités : avant la guerre, quand jeunes gens et jeunes filles travaillaient ensemble, les étudiantes tenaient tête aux étudiants, même dans les concours les plus difficiles ; mais quand il ne fut plus resté que les étudiantes, alors, peu à peu, universellement, le niveau des études baissa, baissa. Abandonnées à elles-mêmes, les jeunes filles n'eurent plus d'énergie — ou de coquetterie. Elles n'ont repris leurs progrès qu'au retour des étudiants.

Aujourd'hui, que la paix a sinon rendu la tranquillité, du moins fermé les ambulances, et clos les années d'angoisse, va-t-on voir refleurir tous les talents d'hier ; le bel été des uns, et le gracieux printemps des autres reprendront-ils, comme il y a cinq ans?

En tout cas, voici déjà deux romans signés de noms féminins, point négligeables !



Mlle Isabelle Sandy, qui nous donne aujourd'hui *la Descente de croix*, est certainement de l'Ariège ; elle connaît bien Toulouse ; et elle aime ses montagnes. Elle a fait des vers ; son roman de début, paru tout récemment, *Chantal Daunoy*, a été couronné par l'Académie française. C'est un livre très gentil, et même un peu inexpérimenté, ce qui le rend encore plus gentil et plus digne d'un prix académique ; mais il s'y devine une sensibilité frémissante et contenue qui le rend déjà intéressant. *La Descente de croix* est du bien meilleur ouvrage.

Il aurait pu être un chef-d'œuvre, si Mlle Sandy avait oublié qu'elle était auteur et qu'elle écrivait un

7

livre. Celui qui, avec une imagination heureuse, a su découvrir un joli sujet, s'il se contente de raconter pour amuser et n'a pas d'autre ambition que de faire un récit, celui-là (ou celle-là) a toutes les chances de réaliser une œuvre durable. Mlle Sandy a découvert un très joli sujet ; mais ne s'y est pas abandonnée — comme on va en juger.

Le héros (héros du livre et héros en soi), Marc Latil, est un mutilé de guerre ; il a une jambe de bois et des béquilles. C'est un ancien prix de Rome, mais de petite extraction, raidi par des débuts difficiles, aigri par sa souffrance et sa blessure ; orgueilleux, tourmenté, découragé. Sans parler d'une humiliation d'amour, jadis subie. Il passe sa convalescence dans les Pyrénées chez des parents avares, secs et sévères comme le sont des pharisiens de province. Il a avec lui un enfant, recueilli pendant la guerre par son régiment et qu'il n'a pas voulu abandonner, quand le régiment s'est dissous. Il s'ennuie. Il s'exaspère. Il n'en peut plus. Un beau jour, sur la route, il arrête une auto, au hasard, et se fait amener avec l'enfant dans une ville éloignée, la Ville des Eaux, Aix-les-Thermes, je suppose.

Là, il loue une chambre chez une vieille fille, qui a fait fi de l'amour, et le hait maintenant ; longue, osseuse, couperosée, malveillante : Mlle Domerc. Marc Latil et Mlle Domerc ne s'entendent pas, et Marc Latil serait renvoyé s'il n'avait loué pour six mois.

C'est qu'il y a dans la maison une autre femme, mariée, celle-là, et jeune, et belle, mais vivant seule avec sa petite fille, loin de son mari, un inconnu qui est on ne sait où : Mme Ardelys. Par une sorte de vengeance contre les femmes, ou par le jeu naturel des

sentiments et des coquetteries, Marc Latil sans aimer encore Mme Ardelys se met à lui faire la cour ; puis lui-même se laisse attraper à ses filets trop subtils ; réellement, violemment il aime la jeune femme ; à son tour celle-ci, d'abord fière et indifférente, sent fléchir sa résistance, son cœur s'amollit ; sa défaite est prochaine.

Ou plutôt elle serait prochaine, si Mlle Domerc ne veillait pas. La terrible vieille fille, d'accord avec les terribles parents de Latil, qui sont venus retrouver leur neveu, écrit à M. Ardelys. Ce mari, lointain, que Mme Ardelys a rencontré dans une ambulance, qu'elle a soigné, puis qu'elle a épousé, sans l'aimer et sans même le bien connaître, est un homme jaloux, qui ne badine pas avec l'honneur. Il arrive secrètement ; il épie les futurs coupables, et, un soir, contre sa femme qui écoutait sous l'ombre d'un magnolia les paroles fiévreuses de Latil, il tire deux coups de fusil.

La malheureuse est blessée à l'épaule ; elle ne saura jamais d'où viennent les balles qui auraient dû lui arracher la vie. Seul Latil soupçonne la vérité. Mais que faire? Ardelys soigne sa femme, et auprès de son lit, qu'il a pu croire, pendant quelques jours, un lit de mort, il s'aperçoit qu'il l'aime ardemment, et elle, de son côté, lui revient avec toute son âme. Le terrible drame les a jetés pour toujours aux bras l'un de l'autre. Ils partiront, heureux et tranquilles, laissant Latil à son désespoir et à sa fureur. Voilà à quoi servent les coups de fusil !

Latil apprend qui l'a trahi. Il voue à Mlle Domerc une haine exaspérée. Un jour qu'il la rencontre sur une colline escarpée, il se dispute avec elle, sa colère se déchaîne soudain ; c'est de la folie ; il pousse la

vieille fille dans le précipice, et si elle ne s'y tue pas, ce n'est pas sa faute à lui !

Ce crime l'a dégrisé. Désormais il traîne un remords qui remplace dans son cœur toutes ses passions, soit d'amour, soit de colère, soit de rancune. Cela est si pesant et si cruel, qu'il faut qu'il s'en débarrasse, il faut qu'il ait son pardon de sa victime même ; d'autant plus qu'elle ne l'a pas dénoncé, et que, cruellement généreuse, elle a dit qu'elle était tombée par accident. Il obtient, grâce à un brave saint homme de prêtre, vicaire ou curé, — je ne sais, — une entrevue avec sa victime. Mais celle-ci, implacable toujours, ne reçoit Latil que pour se venger plus durement ; et quand il est là, quand il l'a suppliée, avec plus de gaucherie d'ailleurs que de véritable douleur, elle défait le pansement qui enveloppe sa figure : « Je vous en supplie, insiste le prêtre, c'est trop tôt ! Cela ira mieux.. Il n'est pas au courant... Vous aviez promis d'attendre... »

— Monsieur, répliqua posément la blessée ; il ne verrait pas son œuvre, ce serait dommage.

On présume bien que, tout de même, Mlle Domerc finira par se laisser toucher. Mais ce ne serait pas assez, si Marc Latil n'avait, dans la paix de son pardon, l'idée touchante de laisser à l'infirme sans tendresses et sans caresses, le petit garçon qu'il a gardé avec lui, le petit vagabond de la guerre, qui révélera au cœur desséché de la vieille fille la douceur de l'amour maternel, et qui sera lui-même heureux d'être aimé. Ainsi tout s'arrange et le drame finit, comme une pièce classique, par l'apaisement des passions, et par la reprise de la vie harmonieuse.

C'est un scénario simple que j'ai eu plaisir à raconter.

Il me semblait le voir se dérouler sur l'écran, avec son cadre pittoresque, ses attitudes naturelles, ses péripéties violentes, sa conclusion optimiste. Seulement il faut bien avouer que le livre n'a pas la netteté d'une image ; que les personnages n'y possèdent point une personnalité solide et cohérente ; que l'auteur a trop l'air de se mettre en scène, quand il fait parler par exemple Marc Latil, lequel devrait bien penser par soi et selon son caractère. Les événements eux-mêmes ne sont pas très bien combinés. Mme Ardelys s'est mariée pendant la guerre, et pourtant sa fille est déjà grandelette. Ainsi mille détails. Que Mlle Sandy lise et relise donc Balzac et apprenne de lui comme on donne de la solidité et de la réalité à une œuvre d'imagination.

***

L'autre livre est d'une sorte toute différente. Il n'est point aimable, il n'est point agréable, il n'est point naturel, il n'est point optimiste. Barbusse qui l'a préfacé, — avec enthousiasme, comme il convient à un préfaceur, — écrit : « Voici une femme qui, dans des cris dont la sincérité s'impose magnifiquement, s'élève contre l'erreur de l'instinct maternel — la « voix du sang » — contre l'exclusivité de l'amour, qui sait et qui avoue que la mort ne tue que les morts, et non ceux qui restent, qui refait sous d'autres formes la loi et la croyance de la mêlée des couples, de la maternité et de la douleur ! Et cette expression nouvelle de la femme et par conséquent de la vie, cette saisissante prédication, jeune et forte, qui réduit les idées artificielles, étrangères, retentit, au moment où la femme entre enfin dans l'humanité, et s'apprête à

participer autrement que comme reproductrice et comme servante à la vie générale. »

Il ne faut pas en croire entièrement Barbusse. Il est orfèvre, comme dit Molière. En réalité, ce roman si formidable — et qui s'appelle *Femme* et qui a pour auteur Mme Magdeleine Marx, n'est point une thèse, c'est un témoignage. Certes l'héroïne se dégage ou se trouve naturellement débarrassée de l'instinct maternel, et de beaucoup d'autres choses du même genre. Mais elle ne prouve ni par ses raisonnements ni par ses exemples, qu'on doive l'imiter. Au contraire. Elle ressemble à une meule qui tourne en l'air. On baisse les épaules, on se dit : est-ce chez moi qu'elle va tomber pour m'écraser? On n'a pas envie de l'imiter, ni que tout l'espace soit plein d'êtres pareils.

Mais que ce soit une meule bien lancée, et d'un rude mouvement, je ne le nie point. *Femme*, écrit avec beaucoup de talent et d'intelligence, est une œuvre de volonté et d'orgueil. Est-ce assez, et n'y souhaiterait-on pas un peu d'humanité?

L'héroïne donc, la *femme*, n'a point de nom, ni de prénom ; elle s'appelle : *Je* ou *Moi*. Le monde est son théâtre ; elle y règne souverainement ; elle ne semble même pas soumise aux lois naturelles. Les hommes et les femmes sont ses moyens ; elle ne connaît point de devoirs vis-à-vis d'eux. Elle n'en a accepté que vis-à-vis d'elle-même : être toujours sincère, toujours indépendante, ne jamais se résister à soi-même. *Moi* s'est débarrassée, dès l'enfance, des deux craintes qui brident les petites filles, et les grandes filles ensuite, celle d'être laide et celle de ressentir des remords ; la laideur, la culpabilité sont des notions qu'elle chasse pour toujours de son esprit. Elle n'aime point son père

— homme brutal et grossier ; elle a pitié — un peu — de sa mère, femme faible et de médiocre volonté.

Une gronderie lui fait quitter la maison paternelle. Et c'est sans regret, ni émotion, qu'elle part. Elle travaille ; elle n'aime pas son travail ; mais elle est fière d'être indépendante et de gagner sa vie. Elle se marie, heureuse de la tendresse de son mari, heureuse, un instant, de faire à cet homme une vie agréable avec de très médiocres ressources (mais, là encore, il y a plus d'orgueil que de vraie bonté ; *Moi* se réjouit de son intelligence et de sa volonté qui lui font surmonter les obstacles quotidiens). Puis elle a un fils, puis elle a un amant — et elle le dit à son mari ; et on ne sait pas bien comment le pauvre homme réagit. Puis elle ne veut pas être uniquement à son amant. Puis la guerre éclate, sans quoi amant et mari la mettraient sans doute en mesure d'opter. Puis ils meurent, je crois, l'un et l'autre (le livre, toujours d'une belle tenue littéraire, a parfois des tours hermétiques où je m'embrouille). Puis elle vit avec sa mère et son fils. Puis... je ne sais plus. L'élan vital l'emportera-t-il à d'autres amours? Restera-t-elle avec sa douleur? Visiblement elle compte sur une revanche ; est-ce avant, est-ce après la mort? Le livre se termine en lyrisme, et on peut l'interpréter comme on veut.

En tout cas, il me semble qu'on doit y reconnaître une sorte de bergsonisme simplifié et brutal, exprimé avec une force singulière par une femme de valeur et qui sait écrire. Et ce serait prenant, ce serait « décisif », si c'était humain. Mais c'est inhumain. Ici est la grande lacune du talent de Mme Marx. Rien ne fait fléchir son parti pris. Son livre est factice, son livre est artificiel. Je regarde son héroïne comme une pièce

curieuse — une *Ève nouvelle*, un habile mécanisme, tout semblable à la vie, sauf qu'il n'y a point de vie.

J'en trouverais des preuves à tous les chapitres. *Moi* a une mère, une pauvre et humble et faible maman ; de quel ton elle en parle ! Il y a vers la fin une belle invention romanesque, pathétique, la seule invention romanesque du livre. *Moi* a appris la mort de son mari. Elle se désespère pendant des jours. Enfin elle se dit : « Tout de même, il reste encore un autre homme pour m'aimer. » Elle lui écrit, à ce survivant, une lettre d'amour ; elle s'est alors regardée devant la glace en mettant son chapeau, et elle est sortie pour porter la lettre à la poste. Or, dans la rue, soudain, elle croise, en deuil de veuve, noyée de larmes, la femme de celui à qui elle écrit, la veuve de son amant, qui, lui aussi, est mort. Mme Marx qui a imaginé ce coup de théâtre, le prépare et l'explique habilement ; mais il n'y a tout de même ni émotion, ni larmes : l'égoïsme, le retour sur soi, l'absence de tout sentiment spontané et naturel me gâtent la scène.

Mais ce qui, à ce point de vue, me gâte plus encore le livre, ce sont les pages où *Moi* raconte sa première nuit d'amour (cela peut d'ailleurs s'être passé le jour) avec son amant. Qu'on détaille avec liberté des scènes d'amour dans un livre, la morale se fâche : n'empêche que nos maîtres ont écrit avec liberté des pages pleines de volupté et de passion qui sont belles, et qui restent célèbres ; un livre n'est pas toujours gâté par de telles peintures ; elles obligent seulement à le mettre sous clef, pour éviter les indiscrétions des enfants. Je ne reprocherai donc pas trop fort à *Moi* l'audace de ses aveux, si je n'étais assuré qu'une telle

confidence n'est qu'une forme de l'inhumanité et un vice d'orgueil.

Ces pages nuisent donc au livre, parce que *Moi* achève de s'y poser en dehors de l'humanité. La froideur et l'apprêt — la rhétorique et la métaphysique — nous révèlent que *Moi* n'est point emportée par ses souvenirs, n'écrit point par nécessité intérieure ou par passion ou par plaisir, mais qu'elle veut montrer jusqu'au bout la femme « nue », qui a dépouillé, après tous les autres sentiments, la pudeur, toujours par système et par volonté.

Voilà pourquoi ce livre, puissant et digne d'admiration par beaucoup de rares qualités, ce livre qui n'est point « femelle », ne fera nulle part pénétrer sa leçon — au contraire de ce que prédit Barbusse. On ne l'aimera point. C'est trop dur. C'est trop faux. *Moi* est une construction de l'esprit ; c'est du Barbey d'Aurevilly sans flamme et sans mystère ; c'est une suite de propositions géométriques : une fois la définition posée, tout se déroule, implacablement. Je le regrette. Et je souhaite pour la littérature féminine, ou plutôt pour toute la littérature française, que *Moi* soit enfin réellement humiliée et brisée. Oui, je souhaite à l'héroïne « grâce de larmes », comme disait le bon roi saint Louis ; je souhaite que sa seconde vie soit aussi remplie de tendresse, de douleur et d'humaine faiblesse que sa première en a été dépourvue, — et par-dessus tout, que Mme Magdeleine Marx nous la raconte, cette seconde vie, avec le même talent, sincère et fort, qu'elle nous avait raconté l'autre, mais avec plus de cœur, de naturel et de facilité.

XI

FRANCIS CARCO
ET LA JEUNE GÉNÉRATION D'ÉCRIVAINS

La génération d'écrivains qui commençait à entrer dans la gloire, il y a cent ans, était élégiaque. On s'imaginait alors que le génie devait être dévoré de fièvres et de douleurs ; on le revêtait d'un corps long, maigre, et languissant, avec des cheveux en désordre ; bref, un roseau penchant !

Nos nouveaux talents d'aujourd'hui ont heureusement un tout autre aspect. Les Henry-Jacques, les Pierre Benoit, les Francis Carco, sont de jeunes hommes trapus et râblés, qui marchent carrément et semblent, à chaque pas, prendre possession du sol. Pourtant, ce n'est point par orgueil ou par ambition. Mais dans le monde réel, ils se sentent chez eux, ce qui enlève la gêne, la timidité, l'embarras, et aussi la vanité des rêveurs du romantisme. La rectitude de l'esprit, la sincérité du cœur, la netteté du vouloir sont les premières qualités que révèle leur regard, à quoi s'ajoutent le naturel et la promptitude d'émotion.

Avant la guerre, j'ai surtout connu des jeunes gens trop subtils qui s'appliquaient à penser avec mille tortillements ; on s'appliquait inutilement à leur montrer qu'il y a une façon directe d'écrire. Ce qui me frappe à cette heure dans les bons livres des jeunes,

c'est, au contraire, la faculté de simplification ; cela irait presque jusqu'à la brutalité s'il n'y avait le sentiment humain par lequel, sans cesse, nos écrivains actuels nous touchent jusque dans leurs pages les plus sèches et les plus rudes. Nos jeunes gens ont été entraînés dans une réalité plus prenante et plus forte que les images et les rêves, où s'engluaient leurs prédécesseurs. Leur esprit aime la vérité intelligible et la droite raison. Un romancier comme Pierre Benoit est, par là, un raisonnable, même quand il s'abandonne à la « folle du logis ». De même Henry-Jacques, malgré la forme libre de ses vers. Et enfin, Françis Carco l'est aussi, quoiqu'il descende dans le monde le plus singulier. Il est vrai qu'il est couvert par l'exemple de Mathurin Régnier et par le vénérable aphorisme de Boileau :

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

***

Francis Carco est le romancier (provisoirement) des apaches. Il ne les juge pas, ne les condamne pas, ne les approuve pas, et ne philosophe jamais sur leur cas ; il les met en scène. Et, sans chercher en eux la conscience et le remords, le bien et le mal, il les fait voir tels qu'ils sont. Ils ne lui fournissent pas un prétexte pour exposer des théories sociales comme à Eugène Sue les héros des *Mystères de Paris*, ou à Zola les personnages de *l'Assommoir*. Ils sont pour Francis Carco ce qu'est un paysage pour un peintre : un sujet de tableau.

Il y a longtemps que Francis Carco connaît ces

personnages, qu'on fuit d'habitude. D'une famille de hauts fonctionnaires, il est né à Nouméa. Tout enfant il a coudoyé ces forçats qui, là-bas, se sont créé à leur usage une morale et une loi. Chez lui, on les traitait avec la curiosité et la pitié méritées par tout être humain.

Il est venu ensuite faire ses études en France, et il les a très mal faites — ou très bien selon le point de vue ! — Il a été renvoyé du collège comme mauvais élève, mais c'était un mauvais élève d'une espèce particulière, puisque le principal, brave homme, le recevait chaque matin comme si ce n'était pas un élève renvoyé ; seulement l'enfant allait à la bibliothèque au lieu d'entrer en classe ; et, au lieu de se faire punir par un professeur détesté, il lisait, il lisait... Si Pierre Benoit est un puits de science, Francis Carco est un puits de lecture.

Après ces études, si j'ose m'exprimer ainsi, il vint à Paris faire de la littérature. Et il supporta la grande misère ; cette bohème de 1912-13 et 14 a vraiment souffert ; le poète Deubel en était, qui s'est tué ; et il en était, aussi, non à Montmartre comme Carco, mais au quartier latin, mon cher Olivier Bag, qui a fini par entrer au couvent d'où il est sorti lors de la mobilisation, pour mourir noblement à la guerre.

Carco a coudoyé là quelques hommes ou gamins semblables, non par la conscience, mais par l'inconscience, aux forçats de Nouméa. Et il n'en a été ni effrayé, ni dégoûté, encore moins séduit. Étant habitué dès l'enfance à considérer de tels êtres comme des voisins tout naturels, encore que peu recommandables, il a su alors les étudier avec sang-froid.

Puis il a commencé à « percer ». On n'imagine pas le mérite et le labeur qu'il fallait à un garçon de ce

temps-là, pour gagner, par une collaboration quotidienne, 50 francs par mois dans un journal. Mais Francis Carco ne déplore, j'en suis certain, ni sa douloureuse bohème, ni son laborieux journalisme. Il en est sorti à temps pour conserver toute la spontanéité et toute la franchise de son caractère : musclé et non épuisé ! D'ailleurs le métier qu'il allait faire désormais aurait suffi à dissiper toutes les adultérations superficielles, puisque ce métier était la guerre.

Libre, Carco a repris son travail ; il était jeune, il n'avait point peur ; il a une plume vigoureuse ; le monde spécial qu'il avait vu de très près lui a semblé quelque chose de neuf à étudier ; il en a fait son « modèle » pour quelques mois ; il a écrit coup sur coup vite, mais avec soin, quatre, cinq, et je crois jusqu'à sept romans ou contes d'apaches. Après quoi, il songeait, il songe encore à tout autre chose. Mais le succès de ces « apacheries » est tel que le voilà « classé ». On lui demande des apaches pour le roman, le théâtre, le cinéma. On ne lui demande que cela. C'est le danger du succès, même légitime ; on y est enchaîné. Aidons ces jeunes gens à briser de si douces chaînes — non pas en leur criant qu'ils ont mal fait quand ils ont bien fait (il manquerait deux belles œuvres à la littérature française, si on supprimait *l'Atlantide* et *l'Equipe*) — mais en leur montrant qu'ils ont en eux assez de ressources, assez d'ingéniosité et d'invention pour se renouveler plusieurs fois au cours de leur carrière d'écrivain.



Il est difficile de retrouver un progrès régulier dans les premiers romans d'apaches de Carco, mais *l'Equipe*,

le dernier paru, a brusquement dépassé tous les autres.

Certes ces « autres » ont déjà une grande netteté de style ; le dessin est d'un trait ferme et vigoureux, qui jamais ne s'empâte ; c'est, chez le jeune auteur, un don de naissance, une qualité de famille ; il a un parent proche qui, dans l'érudition, mérite exactement le même éloge ! Pourtant l'incertitude du débutant se révèle, et aussi le doute de soi, dans le choix des personnages et des incidents. Francis Carco n'y aborde pas de sujets simples et grands (autant du moins qu'en peut fournir le monde exceptionnel où il se cantonne) ; il présente des personnages trop « spéciaux » ou d'une perversité factice, en qui il est difficile de reconnaître le fond de l'humaine nature. Ce n'est pas bon !

L'Equipe, au contraire, est d'une étonnante vérité humaine, et les bas ornements inutiles en sont soigneusement exclus !

Le héros, à la première page, sort de prison. C'est Marcel Bouve qu'il s'appelle, et on l'a surnommé le Capitaine. Il retrouve sa femme, la Marie Bonheur, « une blonde, aux yeux purs et cernés, étroits et longs » ; « on pouvait la citer aux femmes, dont la conduite manquait d'exactitude ». Mais il ne retrouve pas sa bande, son « équipe », elle lui a été vilainement soufflée par un certain Bobèche. Bouve veut donc se venger : « J'aurai son rouge », déclare-t-il. Bouve a la haine « des gardiens de prison et des gens sans honneur » !

Peu à peu, à la longue, un, deux des anciens de l'équipe lui reviennent. Flippe le premier. Flippe monte un soir chez Bouve. La Marie Bonheur, qui est seule, lui ouvre la porte.

— Il n'est pas là, lui dit la fille.

— Je voudrais y causer, balbutia le mince voyou. Et il ajouta : Est-ce qu'il rentre?

La Marie Bonheur le dévisagea.

— M'ame Marie, reprenait-il, après une hésitation... C'est sérieux... Rapport à...

— Bien, répliqua la femme du Capitaine. Assieds-toi...

Flippe s'assit sans se le faire répéter.

— Je suis été, continua-t-il, chez Émile.

— Au tabac?

— Oui, pour le sercher ; j'l'ai pas rencontré.

— Il y va plus, assura la fille... Maintenant, où qu'il va, j'en sais rien...

— C'est Figure... expliqua-t-il.

— Ah !

Coiffé sur le milieu de la tête d'une raie bien droite, qui partageait avec soin des cheveux blonds et gras, Flippe pouvait, quand il y apportait quelque application, passer pour un jeune homme correct. Mais il était sans cesse en défiance, et il suffisait de le voir une ou deux fois pour le classer dans une catégorie d'individus où la correction n'est pas la vertu dominante. Il avait de beaux yeux, doux et lents, une bouche d'enfant, et des mains dont il tirait des avantages.

La fille l'observait, en surveillant sur un petit réchaud à braise sa cuisine, et ne lui parlait pas.

— V'là une paye, déclara-t-il en jouant avec sa casquette, qu'on s'a pas vu, M'ame Marie !

— Oui.

— Et l'capitaine?

Elle se tut.

— Je sais bien qu'c'est pas régulier, c'que j'ai fait, M'ame Marie, histoire à votre homme.

— Non ! C'est pas régulier, répéta-t-elle.

Il baissa la tête.

— Mais j'vas vous dire...

Elle l'arrêta.

— M'ame Marie !...

— Ça va bien.

Il leva les yeux vers elle avec une désarmante candeur.

— Vous m'jugez mal, es'pas? questionna-t-il.

— J't'juge pas, ripostait la fille. Moi d'abord, qu'est-ce que ça ferait?

Flippe se mit debout.

— C'est la faute aux copains, confia-t-il la main sur le cœur...

Là-dessus le Capitaine arrive. Et dans une scène, filée en perfection, les deux hommes s'expliquent avec les réticences et les hésitations de gens qui se comprennent, mais qui ont de l'astuce et « de l'honheur » ! Flippe décide le Capitaine à une entrevue avec Bobèche. Seulement Flippe le prévient de se défier de Bobèche. Tout cela est d'un art achevé. Le Capitaine se rencontre donc avec Bobèche, qui essaie de le tuer d'un coup de revolver. Flippe intervient adroitement. Le Capitaine est sauvé.

Le voilà plus excité encore à prendre sa revanche.

En effet, une nuit, accompagné de Flippe et de Figure (autre compagnon reconquis), il va surprendre Bobèche en train de cambrioler un coffre-fort ; il achève le cambriolage, devant Bobèche atterré, et les poches pleines, se fait suivre du misérable jusqu'aux berges de la Seine. Un duel s'engage entre les deux rivaux, et Bobèche, poignardé en loyal combat, est jeté à la Seine.

Tout cela n'a rien que de déjà vu, sauf la fermeté et la solidité du style, et l'admirable conduite du dialogue. Mais voici la nouveauté.

Le Capitaine est content, la Marie Bonheur aussi ; ce serait même pour eux une plénitude entière de contentement, n'était que l'homme finit par s'ennuyer, n'ayant plus rien à faire. Or, un soir (il se promenait avec la Marie), il est interpellé par une vieille femme qui depuis quelques minutes trottinait en boitant der-

8

rière lui. « C'était une petite vieille au visage usé et gris. Elle portait sur les épaules un châle de laine noire et sa jupe lui pendait disgracieusement sur les talons. » Elle interroge timidement le Capitaine. « C'est bien toi, Bouve? » Il s'étonne, il se sent gêné ; la Marie Bonheur se fâche. Mais la vieille s'obstine :

— Ça ne va pas... V'là tout un grand mois, Bouve... à cause que je l'ai su qu'c'est toi qu'tu t'as battu avec...

Ils se turent. Le Capitaine sentait sa gêne s'accroître et il frissonna malgré lui.

— Oh ! se plaignit la vieille. Bouve, j'l'sais qu'il était pas grand'chose de bien et j'veux pas t'causer d'ennuis ni t'faire des histoires... mais... moi, que j'suis sa viocque (sa mère), dis-moi où c'est qu'tu l'as mis?...

Et, comme tout à l'heure, la scène continue entre la mère de Bobèche et l'assassin de Bobèche, menée avec le même art prodigieux qui montre chaque interlocuteur s'avançant, se dérobant sans se découvrir jamais, sinon par éclairs.

Bouve quitte, en la menaçant, la vieille qui n'a rien pu lui arracher. Mais son repos est compromis.

Il arrivait maintenant à Bouve, quand il s'étirait au soleil dans l'herbe des fortifs, de penser quelquefois à la vieille, et entre ses cils croisés, il croyait la revoir. Il croyait également l'entendre l'appeler par son nom, et lui demander de dire où il avait mis le corps de Bobèche.

— Probable qu'il doit flotter ! monologuait-il... ou bien qu'il soye au fond de l'eau, comme un' saloperie qu'c'était ! Ah ! la carne !

Bouve ne regrettait rien de ce qu'il avait fait. Seulement — et ce n'était encore qu'à de rares intervalles — le souvenir de la vieille l'importunait, mais il se mettait à rire durement.

Il est donc assez tranquille ; même il prépare une nouvelle « combine » rue Botzaris : il s'agit d'étran-

gler chez elle, en plein midi, une riche vieille. Le voilà en route avec sa bande pour ce beau coup. Soudain il s'arrête.

— Acré ! fit tout à coup le Capitaine en sursautant : la viocque !

— Qu'est-c'que c'est? demanda Figure.

C'est la vieille à Bobèche qui est venue habiter dans le quartier ; et Bouve s'arrête, découragé.

L'angoisse, désormais, une angoisse sourde, indéfinissable, s'empare du Capitaine et le paralyse. C'est la « poisse », comme il dit. Enfin un soir, il monte chez la vieille, peut-être avec l'intention de la tuer. Mais voilà qu'après de longues paroles inutiles, au lieu de la tuer, il se met, avec une violence insensée, à raconter comment il a tué Bobèche :

— C'est moi que j'l'ai saigné, moi, Bouve, un soir, et puis...

— Arrête, supplia la vieille.

— Moi, cria Bouve, pisque je vous l'dis, vous pouvez faire venir les chiens et m'donner. Ça vaudrait mieux, allez... au lieu que j'traîne partout, à m'faire une vie qu'est pas la mienne... une vie à v'nir sous vot' fenêtre et à m'désoler comme si qu'j'étais pas même bon à t'butter, toi, vieillesse !

Bouve poursuit ainsi l'horrible confession, malgré la vieille qui se lamente et l'interrompt. Puis, quand il a tout dévidé à sa manière, et que la pauvre femme pleure :

— T'as fini? lui dit Bouve dont l'exaltation se manifestait encore par des gestes et un ricanement convulsif. J'te vas faire chialer pour quéqu'chose, si t'arrêtes pas. M'entends-tu?

— Va-t'en !

— Va-t'en?

— Oui, sanglota la vieille... ça vaudra mieux... Bouve ! je

n't'ai rien demandé et t'es venu exprès que pour me faire du mal... à moi. Je ne t'ai pas cherché.

— Ah !

— Va-t'en ! répéta-t-elle en s'essuyant les yeux.

Elle passa près de lui et, comme elle put, s'approcha de la chaise qui était à côté du lit et se laissa tomber dessus avec une plainte qu'elle s'efforçait en vain de retenir.

Bouve s'en va, en effet. Il est comme soulagé. « Rien ne le troublera plus du souvenir de Bobèche. » Pour toujours? Je ne sais. Mais la retraite militaire passe en cet instant, et, à cette annonce de la guerre bientôt prochaine, on devine que le Capitaine achèvera de tout oublier, dans un régiment d'Afrique.

Voilà des sentiments primitifs et simples qui appartiendraient aussi bien, si on les exprimait dans un autre langage, à la plus haute littérature. Bouve ressemble à quelque héros de l'*Iliade;* l'humanité se retrouve la même, dans les apaches de Francis Carco et dans les guerriers d'Homère. *L'Équipe* est un poème à sa manière ; et je crois que l'auteur y est arrivé au point où il ne pourrait que se répéter lui-même.

Il y est arrivé en effet à la maîtrise de son art. Son livre est composé avec une habileté extrême, par grandes masses qui s'équilibrent l'une l'autre, et qui sont liées par des transitions vraiment intéressantes. Le style s'accorde, sans s'abaisser, avec l'argot que l'auteur met, sans exagération d'ailleurs ni abus de couleur locale, dans la bouche des personnages. Enfin, toute cette psychologie va loin. Cette « purgation » par l'aveu, chez un être fruste et barbare, contenterait à la fois Aristote et les disciples des psycho-analystes de Zurich ! Rien ne nous fera oublier *le Crime et le Châtiment* de Dostoïevsky ; mais *l'Équipe* corrigera par sa netteté,

sa vigueur et son naturel, le mysticisme trop confus et par là dangereux, du romancier russe.

***

Mais, maintenant, il faut que Francis Carco, sacrifiant le succès immédiat, cherche une autre veine. Le talent doit se renouveler pour grandir. Qu'il regarde les maîtres ! Dans la génération de 1820, il n'y avait qu'un jeune homme qui ressemblât, par sa robustesse physique, à ceux d'aujourd'hui : c'était Victor Hugo. Jamais Victor Hugo ne s'est laissé emprisonner par un succès, toujours il a cherché « autre chose ». Je cite son nom à nos jeunes écrivains, non pour les écraser, mais pour leur montrer en quelle estime on les tient. Que Francis Carco cesse donc, pour un temps, de suivre une seule et même voie. S'il échoue ailleurs, il y reviendra, non pas diminué, — grandi. Mais il n'échouera pas, si j'en juge par un livre de lui qui n'a pas fait grand bruit, et qui est plein de talent aussi : *Scènes de la vie de Montmartre.*

C'est le tableau de la bohème à Montmartre ; il y a un poète, un demi-fou, un peintre, un théoricien de l'art, un « bistrot » qui est un père pour ces pauvres êtres, étant lui-même un peu toqué — enfin un personnage imaginaire, Balthazar, que le fou voit à côté de lui, et que les autres verront aussi, quand le fou se sera suicidé.

C'est une bohème au prix de laquelle Gérard de Nerval, Petrus Borel et Jehan du Seigneur paraissent des bourgeois : quant aux héros de Murger, mieux vaut n'en pas parler ici.

La bohème de Carco est à la bohème romantique ce

qu'est la guerre des tranchées à la guerre en dentelles.

Ce livre, malheureusement, n'a pas la grande simplicité forte de *l'Equipe*. Il contient du poétique à la manière du *Valbert* de Teodor de Wyzewa (quoique Francis Carco n'ait jamais lu *Valbert*) ; il contient du fantastique à la façon d'Hoffmann (quoique l'auteur n'ait assurément pas songé à Hoffmann), il y a l'observation aiguë d'un état mental, comme dans *la Force ennemie* de Nau (quoiqu'il n'y ait pas d'imitation même lointaine). Or, tous ces éléments, disparates par eux-mêmes, ne sont pas suffisamment fondus par la faute peut-être de la langue et du style, mieux appropriés au drame et à l'action qu'à la musique et au rêve. Il faudrait une atmosphère de rêve et de musique, enveloppant à la fois le réel et l'irréel, pour les accorder et les faire vivre ensemble.

Mais je ne l'en aime pas moins. Car je vois dans ce généreux effort (il faut de la générosité, en effet, pour ne pas s'enfermer dans le genre où l'on excelle) la preuve que Francis Carco est, comme Pierre Benoit, rempli de force vivante. Le développement de son talent n'est pas encore strictement déterminé. Qu'il garde donc cette liberté.

Le succès continu est comme l'éloquence continue : elle ennuie, et il endort. Ce que je souhaite à Francis Carco et à ses compagnons de succès et de talent, ce n'est pas la tranquille possession d'un domaine plein de vaches grasses : qu'ils laissent ce bonheur aux paisibles bourgeois de la littérature. C'est sans cesse la lutte et l'effort. C'est la bataille amenant victoire et conquête. Cela seul convient à leur nature, et à leur volonté. Cela seul contente et ennoblit.

XII

ROMANS D'INQUIÉTUDE ET D'ADOLESCENCE

Je ne me rappelle pas qu'un psychologue ou un médecin ait récemment consacré quelque important ouvrage à l'*inquiétude*. C'est peut-être un sujet trop vaste et trop vague pour nos méthodes précises. Car l'inquiétude est une des formes universelles et changeantes de la sensibilité humaine. Seul l'être qui ne pense point, s'il y en a ; seul le saint ou le sage parfait, s'il y en a, ne connaissent pas l'inquiétude. Partout ailleurs elle est présente. « Condition de l'homme, écrit Pascal, inconstance, ennui, inquiétude. »

Aussi, quoiqu'il n'y ait pas, à ma connaissance, une magistrale et complète définition de l'inquiétude, en revanche peu de moralistes ont échappé à la nécessité de lui consacrer quelques lignes ou quelques pages. Elle est le sujet des *Lettres à Lucilius*, de Sénèque, et elle constitue, en plus d'un chapitre, la substance de *l'Imitation*. Toute la philosophie des stoïciens a pour objet de la combattre. Montaigne a écrit ses *Essais*, en partie, pour s'en débarrasser. Les auteurs chrétiens se servent d'elle comme d'un remède contre elle-même : sans elle ils seraient désarmés devant la paresse humaine.

C'est un mal et un malaise, dont la source se trouve à la fois hors de nous et en nous, dans le vice que nous

avons de toujours vouloir nous jeter vers l'avenir, et dans l'incertitude où nous restons de cet avenir. Rien ne nous paraissant assuré, nous en souffrons dans notre instinctif besoin d'assurance. Selon les mystiques, l'inquiétude est la preuve que rien de fini ne peut nous contenter.

Les romanciers, naturellement, ont cherché plus d'une fois dans l'inquiétude le ressort de leurs inventions ; en voici deux aujourd'hui qui lui donnent la première place dans leur ouvrage : ce sont M. Louis Chadourne avec *l'Inquiète adolescence* et M. Jacques de Lacretelle avec *la Vie inquiète de Jean Hermelin.* Qu'en ont-ils fait et comment la représentent-ils?



Ils la peignent nullement métaphysique, nullement active, sans le moindre grain d'ardeur ou d'agitation. Leurs héros inquiets sont des adolescents qui souffrent d'être — à ce qu'ils croient — plus sensibles et délicats que les autres, qui souffrent aussi de leur puberté et d'avoir une imagination peu chaste avec un corps chaste. Et c'est tout ! — Je resterai donc un peu déçu — malgré le talent des auteurs qui ne me déçoit pas, lui, bien au contraire !

Écoutons de quoi se plaint Paul Demurs, le héros de M. Chadourne — plus viril pourtant que Jean Hermelin, le héros de M. de Lacretelle, — lorsqu'il rentre au collège après les vacances :

Devant moi s'ouvrait la série des jours identiques et moroses : se lever avant l'aube, se vêtir à la lumière ; la prière marmonnée dans l'engourdissement du sommeil ; les études sans feu ; les doigts bouffis d'engelures, l'hiver ; les promenades

trois par trois dans la boue, sous la pluie ; *les camarades imbéciles ou cruels;* le règlement ; la vie sans tendresse, sans fantaisie et surtout sans solitude. Ma gorge se serrait. Les larmes... Mais je les avalais bravement, comme un homme. Et n'ayant pas pleuré, je me mettais à haïr.

J'ai envie de lui répondre : « Tu te calomnies, mon petit, tu ne hais pas ; j'ai été collégien moi aussi, et pas brillant, non plus ; ton cas, je le connais bien, tu n'es qu'un capon, sensible par orgueil, et tes camarades ne sont ni imbéciles ni cruels. C'est toi qui es faible et fâcheux ! »

Ce qui est caractéristique de la méthode de M. Chadourne, c'est qu'il aurait pu, avec très peu de chose, corser son analyse de l'inquiétude par un combat de conscience. Son roman se passe, en effet, dans un collège religieux et le jeune écrivain nous démonte à merveille tous les rouages de ce milieu ; il sait bien nous dire les effets de telle ou telle cérémonie sur la sensibilité de son héros ; ou encore, dans un autre ordre, il décrit, d'une touche ferme et sobre, les combinaisons politiques de M. le Grand Vicaire, les sourdes rivalités des diverses puissances ecclésiastiques. Il aurait donc pu chercher dans tout cela les éléments d'un drame de conscience. Or, tout cela, chose curieuse,tout cela semble à peine contribuer à l'instabilité, à la nervosité et à la souffrance de Paul Demurs, n'y a qu'une part extrêmement réduite ; la vie religieuse n'existe presque plus pour cet adolescent, qui a déjà pris son parti et qui ne sera ému que superficiellement par les choses de la religion. M. Chadourne, passant à côté d'un sujet qu'il a trouvé trop banal, a voulu que l'inquiétude de son adolescent n'ait aucune autre cause qu'un tempérament faible, une âme vaniteuse, et la puberté.

Jean Hermelin est encore plus « animal », si je peux dire ; il n'y a rien, en lui, rien, rien. Si M. Jacques de Lacretelle a un style brillant et parfois émouvant, un style de grand écrivain, il n'est pas parvenu cependant à donner figure humaine à ce pauvre être, qui s'en va, le soir, dans les bas quartiers s'emplir d'images impures, pour en rêver chez lui, et qui mourra aussi misérablement à la guerre qu'il a vécu misérablement au collège.

Après la lecture de *l'Inquiète adolescence*, et de *la Vie inquiète de Jean Hermelin*, je serais dégoûté des adolescents et de l'inquiétude, si je ne savais que les deux romanciers n'ont pas prétendu peindre l'adolescence ou l'inquiétude, ils ont voulu écrire chacun son roman, et ils ont pris le sujet que le hasard, des souvenirs personnels, la mode peut-être leur mettaient sous la main.



Disons donc, très franchement, qu'ils se sont trompés dans leur choix.

M. Louis Chadourne a des qualités de vigueur et d'imagination que son cadre ou plutôt son héros semble combattre tout le temps. Il y a contradiction entre son sujet et lui. On sent qu'il est capable de créer des personnages forts et de combiner une intrigue balzacienne ; mais il s'est comme entravé. Par exemple il invente un Camors de collège, Lortal, qui revêt parfois une physionomie puissante. Mais justement, est-il possible que ce collégien, entrant en philosophie, ait déjà exercé depuis des années, sa domination — qui est extraordinaire — sur des femmes, sur des hommes et sur soi-même? Tout le drame, qu'on lira, — car il

faut lire ce livre, — de son amour avec sa cousine, est ainsi rendu invraisemblable par l'âge, le lieu, les circonstances.

L'erreur de M. Jacques de Lacretelle est plus dangereuse, parce qu'elle est moins visible. On a l'illusion, jusqu'au milieu de son livre, que ce sera un véritable chef-d'œuvre, quelque chose comme une réplique parisienne et plus animée du provincial *Elève Gilles*. Mais on s'aperçoit, au tournant de l'action, que l'auteur n'a pas su ni pu écrire tout un livre avec « peu de matière », comme dit Racine, et en se soutenant uniquement par les progrès des sentiments. Il a été obligé, pour faire un juste volume, de conduire son pauvre héros à la guerre, où le malheureux fait aussi triste figure qu'au collège. On ne bâtit pas un récit de deux cent quarante pages rien qu'avec des hésitations et des ratés. Une volonté qui ne cesse pas de faire long feu et qui se lamente chaque fois, nous lasse et nous paraît contre nature. Le pitoyable, à la longue, agace au lieu d'apitoyer.

Pour mieux m'en expliquer, qu'on me permette de citer l'exemple de *l'Elève Gilles*.

L'auteur, André Lafon, avait une âme extrêmement délicate ; il était né avec le don du style ; il était très laborieux et très docile aux jugements de ses amis. Il avait écrit, étant à Paris, loin du pays natal, une suite d'impressions d'enfance, dans une note un peu mélancolique ; et il avait créé, avec ces impressions, une touchante figure d'enfant qu'il appela l'élève Gilles. Il porta ce manuscrit à un ami qui devait à son tour le remettre à un éditeur. L'ami, naturellement, eut la curiosité de lire d'abord lui-même et de faire lire le manuscrit à un bon juge. Mais le bon juge, tout de

suite, fut frappé par la monotonie de ces impressions perpétuellement analogues ; et il conseilla au jeune écrivain d'inventer quelque chose qui serait au début comme une menace, une menace assez forte pour qu'on s'en souvînt à toutes les pages, et qui ne se réaliserait qu'à la fin. André Lafon écouta le conseil ; il refit son travail ; il y eut désormais une raison pour laquelle l'élève Gilles fut triste et pour laquelle aussi le livre se déroula. Et le grand succès d'André Lafon lui vint de là. Cette seule précaution de trouver un commencement et une fin d'ordre dramatique a mis en valeur tout son mérite.

M. de Lacretelle n'a pas pris cette précaution, quoiqu'il eût semblé au début vouloir la prendre, et, dès la page 124, nous avons envie de quitter son livre en nous disant : « A quoi bon? Ce sera encore la même chose ! » Et le fait est que l'histoire d'Adrienne c'est l'histoire de Lucienne, avec des variantes qui ne la sauvent pas de la monotonie.



Au fond, il est très difficile de faire le roman de l'inquiétude. Et il est très difficile de faire le roman de l'adolescence, surtout comme on l'entend aujourd'hui. Depuis dix ans bientôt, on ne nous peint que des enfants faibles, subtils et repliés sur eux, s'analysant avec complaisance, incapables de folies, vierges sans chasteté, jeunes sans bonté, ignorants sans fraîcheur, sensibles avec égoïsme... Un peu d'air pur, un peu de passion, un peu de violence et de l'huile de foie de morue : voilà ce que le sage finit par leur souhaiter.

« Levez-vous vite, orages désirés, disait René. » Ils me font regretter René.

Aussi ai-je lu avec un vif plaisir quelques souvenirs de M. Francis Carco, intitulés *Maman Petitdoigt*. L'enfant qui, devenu homme, se raconte, a été élevé à Cayenne ; il avait un forçat pour jardinier dans sa maison ; sa bonne, Maria, lui racontait de terribles histoires de guillotine. Et son père lui infligeait des claques bien méritées. C'est comme cela qu'il faudrait élever les jeunes auto-psycho-inquiets. Ils risqueront peut-être, après ces corrections, comme le héros de Francis Carco, de fréquenter plus qu'il ne convient les souteneurs, les filles et les bars du carrefour de Buci ; mais je préfère presque les grands vices simples et naturels, et dont on se corrige, à toute une petite corruption raffinée et inconsciente qui s'admire.

Elle est bien jolie, la fin de *Maman Petitdoigt*. Le jeune homme raconte combien il trouve de peine à se faire comprendre de son père et de sa mère (c'est qu'il y a de quoi !) mais que, cependant, il les aime, et qu'enfin il est toujours le petit garçon d'autrefois qui arrivait à table en retard et que son père grondait bien fort.

Cet heureux temps est passé, où mon père, quand j'étais en retard, me demandait : « D'où viens-tu ? » Que pourrais-je lui répondre aujourd'hui ? Mais de Montmartre, du Quartier, de la chambre d'un ami qui s'enivre d'éther, du bar où boivent debout toute espèce de ratés, de la rue qui m'a pris et qui me garde... de là-bas... est-ce que je sais ? Voici des années que vous ne m'avez posé cette question !... Je n'ai guère changé... Demain soir, vous pourrez encore, quand je pousserai derrière moi la porte, en tirant ma casquette, me dire de votre voix qui m'est restée dans l'oreille :

— D'où viens-tu ?

J'aurai l'air soumis que j'avais enfant. J'essaierai de trouver quelque chose à répondre, mais maman, grâce à Dieu, me coupera tous mes effets, en déclarant :

— Allons, mange ta soupe... et tais-toi.

Voilà ce qu'il faudrait dire à tous les adolescents de roman, fruits encore verts et déjà un peu blets, qui donnent tant d'importance à leur petite personne et à leur petite sensibilité : « Allons, mange ta soupe... et tais-toi ! »

XIII

« ANOMALIES » DE M. PAUL BOURGET

S'il est une alliance paradoxale de talents, c'est celle qui permet à un écrivain analyste d'écrire de longs romans avec une mise en train qui dure des pages et de composer aussi aisément de courtes nouvelles, sobres, pleines de sens, saisissantes. Et cette alliance est pourtant de règle. Stendhal, Balzac, — pour ne parler que des morts, — eux qui semblent avoir besoin de tant de pages et de tant de remarques pour mettre en train un roman, savent aussi faire tenir en un court espace le récit le plus prenant. On peut même dire de Stendhal que jamais il n'a été plus dramatique et meilleur artiste que dans ses nouvelles.

M. Paul Bourget possède, lui aussi, ce double don. Quand il compose une grande œuvre, on lui croit un tour d'esprit et une méthode incapables d'abréger. On se rappelle comment fut accueilli à *l'Illustration*, où ce roman a d'abord paru, le fameux *Démon de midi*. Ce livre qui est un des plus vigoureux et des plus beaux de M. Paul Bourget — un des plus grands par la profondeur humaine de la pensée — semblait ne devoir jamais se dépêtrer des longueurs de l'exposition. De semaine en semaine, cela traînait ; le lecteur ne se doutait pas de la prise silencieuse et insensible que l'auteur s'assurait ainsi sur lui ; il ne s'en

douta qu'à un brusque détour, où le drame se révéla noué avec une maëstria qu'auraient enviée nos plus adroits feuilletonistes. Et, avec cela, lorsqu'il le veut, M. Paul Bourget fait tenir en vingt ou trente pages une histoire tragique, pleine de signification, pleine aussi quelquefois de poésie. M. Paul Bourget est, à cette heure, le meilleur « novelliste » de langue française : le successeur de Stendhal et de Balzac.

Il appartient à l'école de Balzac, plus qu'à celle de Stendhal ; *la Messe de l'athée* et *Un épisode sous la Terreur*, sont des modèles qu'il a probablement suivis à son début, et dont il garde encore aujourd'hui la leçon et le reflet. Ce n'est point le bon mot, la grâce piquante ou attendrie, la nouveauté, l'esprit, qui rendent attrayantes ces courtes œuvres, mais plutôt la solidité, la logique, la richesse, la force, l'analyse. M. Paul Bourget ne diminue rien de la grandeur de sa pensée dans le cadre réduit de ce genre. Il y met toute sa personnalité et beaucoup de sa philosophie.



Le volume qu'il vient de publier est un recueil de nouvelles, les unes exceptionnellement courtes, les autres plus développées et plus détaillées. Les premières, à mon gré, sont mêmes trop courtes ; il faut, tout de même, plus d'espace que cela à M. Paul Bourget pour prendre l'élan. Par exemple *Ma Maison de Saint-Cloud* est simplement le cas d'un pauvre tailleur qui, peu à peu, finit par se croire propriétaire d'une jolie villa ; puis, quand il est réveillé de son rêve maladif, le tailleur tire un coup de revolver sur le médecin qui l'a guéri de sa folie et de son bonheur.

Montaigne, je crois, raconte en une ligne ou deux qu'à Athènes, un fou, de ce genre, guéri d'une imagination analogue, fit un procès à son médecin, ce qui valait mieux que de chercher à le tuer ! Tout cela est trop court ou trop uni, ou trop prévu dès le commencement pour émouvoir à fond. On attend sans cesse une complication qui n'arrive pas.

En revanche, *le Mythomane* est fort joli : c'est l'histoire d'un enfant menteur qu'un commissaire de police, insuffisant et suffisant, croit comme parole d'évangile, et qu'un modeste inspecteur finit par confondre. Ce ne serait rien si, presque jusqu'au bout, les événements n'avaient l'air de tourner en faveur de l'enfant et du commissaire. *Une Vengeance de femme* est intéressant par le drame, mais surtout par la leçon morale. *Jean-Louis Coste, mécanicien*, est tout à fait pathétique, parce qu'ici l'élément de surprise joue jusqu'au bout et aboutit à un effet pathétique ; un officier raconte qu'au début de la guerre, perdu avec un compagnon sur le front mouvant de la retraite, il a rencontré une auto en panne, avec deux officiers et un mécanicien, il a demandé son chemin aux officiers qui l'ont envoyé vers un certain village ; et voilà, que, tandis qu'il a dirigé le trot de son cheval vers le village, le mécanicien lui crie : « N'y allez pas, les Boches, y sont !... Et ceux-là sont des Boches ! » Le malheureux mécano n'a pas le temps d'en dire davantage, les deux soi-disant officiers, avec lesquels il réparait l'auto, le tuent à coups de revolver. C'étaient des espions allemands. Il y a bataille entre l'officier français qui revient alors sur ses pas et les Boches ; le champ reste au Français, qui découvre sur le cadavre du mécanicien héroïque auquel il doit la vie : *Jean-Louis Coste, mé-*

canicien, 25 ter, rue de l'Arbalète. On devine que l'officier ne manquera pas de rechercher la famille de ce Coste. Et c'est cette recherche avec ses péripéties et sa conclusion imprévue, qui forme la partie neuve, humaine (c'est un mot qu'il faut répéter souvent pour M. Paul Bourget) et philosophique de ce conte.

Mais où vraiment M. Paul Bourget est dans un plein courant de force, c'est avec les trois grands récits, *le Convive, Télépathie, l'Aveu menteur;* là l'auteur a le temps de camper sa thèse et ses personnages, de dérouler l'analyse des sentiments, de suspendre, à propos, des coups de théâtre qu'on attend avec impatience. On est intéressé par le drame, et touché par les âmes, et même par l'âme d'un chien ! Nous revenons, dans ces pages, au modèle balzacien.

Après le détail, regardons l'ensemble maintenant.



En général, un auteur qui publie un recueil de nouvelles dissemblables, est si embarrassé du titre qu'il nomme son livre du nom du premier conte. M. Paul Bourget, ici, s'est donné la coquetterie de choisir un vrai titre qui embrasse, en les définissant, tous les récits qu'il a réunis. *Anomalies*, dit-il. Et c'est une définition comme il convient à tout bon titre.

Certes, tout ce qu'un auteur de romans ou de pièces de théâtre écrit, est, en général, de l'anomalie. C'est une anomalie qu'une jeune fille, abandonnée par son fiancé, rencontre juste à point un ancien amoureux, encore tout épris d'elle, lui mette le couteau en main, lui ordonne de tuer l'autre et lui crie après : « Qui te l'a dit? » ce qui est le sujet d'*Andromaque*,

sans parler d'autres « anomalies » que contient la même *Andromaque*. Encore c'est une anomalie qu'un jeune homme tue le père de sa fiancée, pour venger l'honneur de son propre père avec tout ce qui s'ensuit ; et c'est *le Cid*. Il n'est point d'œuvre dramatique qui ne repose sur une donnée exceptionnelle, sur un fait « divers », sur une anomalie. Et l'art réaliste ou naturaliste, qui a essayé de rester dans l'ordinaire et l'habituel, nous a promptement ennuyés.

M. Paul Bourget est un de nos romanciers qui ont le plus usé de l'anomalie, prise dans ce sens. Chacun de ses romans suppose plus de rencontres, de coïncidences et de données entre-croisées, qu'il n'en faut, dans le monde naturel, pour créer des veaux à deux têtes et des moutons à cinq pattes. Son art, son génie, consistent, justement, d'abord à faire paraître cela logique et inévitable, au point que nous ne pouvons pas ne point y croire, malgré l'invraisemblance, et ensuite à y enclore une puissante expérience morale qui nous est utile et nous force à réfléchir.

Mais ici *anomalie* doit être pris dans un autre sens, tout médical.

On sait que M. Paul Bourget a toujours beaucoup aimé les études précises des médecins psychologues. Il s'est appliqué longtemps à la psychiâtrie ; il a suivi de près le développement de cette science relativement récente. Ce spiritualiste, ce chrétien, n'a pas craint d'aborder la personnalité humaine par l'angle où elle semble toute soumise à ses conditions organiques et réduite, en fait, aux fonctions plus ou moins régulières du cerveau. Mais c'est que, par là, on la voit mieux, on la connaît mieux ; on en constate la complexité ; et on apprend à ne plus la considérer comme une puis-

sance capricieuse. On se rend compte que certains états ne peuvent s'accorder qu'avec certains autres : par exemple, il serait absurde de prêter à un épileptique des remords sur un crime ignoré qu'il aurait commis en transe, car l'épileptique ne se souvient pas de ce qu'il a fait pendant ses crises. Je prends cet exemple à cause de son extrême simplicité. D'ordinaire les cas sont beaucoup plus compliqués, sans être moins précis. De telle sorte que lorsqu'un romancier a fait vraiment de la psychiâtrie, il ne risque pas d'attribuer à ses personnages un développement intérieur que l'observation exacte de la réalité démentirait aussitôt.

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir été à l'école des Dupré ou des Régis pour être un véritable connaisseur de l'homme. Je me souviens de l'admiration avec laquelle mon bon maître Régis parlait de Shakespeare, de Molière, ou de Balzac. Il affirmait que ces « créateurs d'âmes » avaient mieux vu que les médecins de leur temps l'enchaînement des états mentaux. M. Paul Bourget mérite lui aussi l'éloge d'avoir bien vu ; et s'il ne voit pas mieux que nos maîtres de la Faculté, c'est que ceux-ci voient mieux que leurs prédécesseurs.

Anomalies en fournit une preuve curieuse. Le brillant et savant chroniqueur du *Journal des Praticiens* (ne serait-ce pas le directeur lui-même, le docteur Charles Fiessinger?) a consacré une subtile causerie au livre de M. Paul Bourget. Il le juge, en fin lettré qu'il est, avec beaucoup de goût et de tact, mais surtout il en explique la portée et la signification avec sa grande compétence médicale.

Ce titre d'*Anomalies*, dans le dernier livre de Paul Bourget, écrit-il, désigne un certain nombre d'états mentaux en quelque sorte intermédiaires entre la folie complète et l'état normal.

Les sujets touchés de la sorte continuent leurs occupations. Ils vivent dans le monde, dérobent leur tare au public (délire d'avarice), ou, au contraire, la signalent à l'état d'habitude singulière, dont se désolent leurs proches (mythomanie). Autour de ces boiteries mentales, Paul Bourget a enroulé une série de récits curieux, simples, émouvants, concordant de tous points avec les données de la science, et pourtant exempts de sécheresse.

Voilà qui me paraît assez joliment jugé ! Mais voici où le témoignage d'un savant médecin comme le docteur Fiessinger devient significatif.

Au dix-septième siècle, Bossuet, au dix-neuvième, Balzac, plus d'une fois ont vu plus clair que les professionnels. Paul Bourget s'inscrit à la suite de la même lignée. Et cela est tout à fait curieux. Les grands psychologues ont parfois de ces intuitions. Moins entravés par le bagage de leurs connaissances, ils embrassent les conditions du fonctionnement mental d'une vision plus directe et saisissent la réalité d'un bras plus décidé.

Ce n'est point seulement, chez le grand psychologue, le bras qui se meut plus librement ; l'émotion s'en mêle quand il compose. Or, l'émotion crée la lucidité. Le médecin se berce de l'illusion que la froideur de l'observation est la condition de la justesse. Rien de moins exact. La froideur fait la sécheresse et non la ressemblance. L'absence d'étincelle ne permet de voir et d'enregistrer que ce que chacun savait déjà ou plutôt croyait savoir, car il se mêle bien du déchet dans le bagage de nos connaissances.

N'est-ce pas un bon conseil et une perspective flatteuse pour les gens de lettres? Aidant la profondeur et la vérité, l'émotion dans l'observation permettrait donc d'aller quelquefois plus loin que la science dans la connaissance de l'homme, et dans la divination des lois de la vie mentale !

Mais il faut, pour y atteindre, une intelligence puissante, une conscience, une patience, que rien ne dé-

courage, cette « étincelle » dont parlait le chroniqueur du *Journal des Praticiens;* bref, beaucoup de qualités qui approchent de ce que, en bon français, on appelle le génie.

Aussi tout le monde n'y réussira pas comme M. Paul Bourget.

XIV

M. PAUL BOURGET ET M. CHARLES GÉNIAUX : UNE TRAGÉDIE-ROMAN ET UN ROMAN-POÈME

La Connaissance a ouvert une enquête sur la critique ; j'y relève, entre autres réponses curieuses, celle de M. Azaïs. Il voudrait que tout critique fût pendu ou décapité ou même privé du droit d'écrire, s'il criait au chef-d'œuvre sans avoir de bonnes raisons. Il n'a pas tort. Mais cela ne m'empêchera pas de traiter de chef-d'œuvre le nouveau roman de M. Paul Bourget, car j'espère en avoir de bonnes raisons.

S'il est agréable de signaler la première réussite d'un talent encore inconnu, et si, par exemple, ce dut être une des joies de Lamartine d'avoir lui, vieux, célébré un matin Mistral et *Mireille* également inconnus, il est aussi agréable et plus réconfortant peut-être, quand on arrive soi-même à l'autre versant de la vie, de voir la jeunesse survivre aux années et de saluer la nouvelle réussite d'un maître depuis longtemps classé.

Les bibliographies m'apprennent que M. Paul Bourget a débuté en 1872, par un volume de vers ; son roman *le Disciple* est de 1890 ou 91. *Un Drame dans le monde* qui paraît aujourd'hui nous montre qu'après trente-neuf ans d'une production littéraire ininterrompue, et à trente ans de son plus frappant chef-

d'œuvre, M. Paul Bourget reste aussi capable que jamais de nous dominer par un art sévère et vivant à la fois, par une pensée sereine et désintéressée, par une émotion sincère et humaine. Je ne fais pas fi, loin de là, de ce qu'il a composé pendant la guerre. Mais *Un Drame dans le monde* me paraît supérieur. La thèse abstraite n'y alourdit pas le récit ; le style en est souple, varié, dégagé ; enfin cela est conçu et construit sur le modèle des meilleures tragédies classiques.

Cette nouvelle œuvre de M. Paul Bourget l'emporte donc sur les quatre ou cinq précédentes comme une tragédie de Racine sur le plus émouvant mélodrame.



M. Paul Bourget n'écrit certes pas comme Racine ; sa prose est presque entièrement dépourvue de cette grâce musicale qui fait glisser en l'oreille chaque vers de l'auteur de *Phèdre*. Mais il compose comme lui, invente comme lui, *analyse* comme lui. L'analyse est la grande qualité d'*Un Drame dans le monde*.

Le point de départ du drame est très simple ! Une femme du monde que son mari veut amener à la campagne pour refaire une fortune très diminuée, veille au chevet d'une vieille tante à héritage, en réfléchissant, d'une façon à la fois vague et cruelle, au chagrin de quitter Paris, ses habitudes de luxe et son amant. La vieille tante râle péniblement ; le médecin a déclaré qu'elle pourrait reprendre connaissance, se remettre et continuer à vivre, à moins qu'elle ne meure d'un instant à l'autre.

La jeune femme, Odette de Malhyver, n'a rien d'une criminelle. Elle est belle, ardente au plaisir, élégante,

un peu inquiète, un peu jalouse. Elle a un amant, de son monde, Larzac.

Son mari, Gérard de Malhyver, qu'elle n'aime guère, mais qu'elle ne déteste pas, est un charmant homme, singulier. Il représentait avant la guerre « une variété de notre aristocratie d'aujourd'hui, le noble intellectuel ». « Ce garçon, remarquablement appliqué et sérieux, se trouvait, à trente-cinq ans, avoir mené la vie d'un oisif et d'un inutile : l'adaptation à une activité ordonnée lui avait été rendue deux fois difficile par sa naissance d'abord, et plus par son dilettantisme entre son monde, les laboratoires et les cénacles. » La guerre, après l'avoir gardé cinq ans, l'a transformé. Il prend maintenant la vie au sérieux ; il veut élever bien son fils unique, et il n'entend pas rester enfermé à rêver dans une bibliothèque. Aussi n'aura-t-il aucune peine, lui, à s'établir en Auvergne, dans ses terres, du moment que ses revenus ne lui suffisent plus pour l'existence mondaine de Paris.

Pendant qu'Odette veille cette tante agonisante, il vient un instant embrasser sa femme, au sortir d'un dîner où il a vu Larzac. Et il raconte étourdiment que Larzac avait pour voisine une très jolie personne : Cécile Machault. Il tombe bien ! Cette dernière est justement le *flirt* de Larzac, et c'est elle qui excite la naissante jalousie d'Odette.

Gérard parti, Odette, de plus en plus enfiévrée, la fatigue aidant, ne songe qu'à l'héritage qui lui fournirait les moyens de rester à Paris et de lutter contre une rivale détestée. Qui sait où est le testament de la tante, et s'il est bien fait? La tentation naît, l'idée se fixe. Impérieusement poussée, Odette fouille, découvre le précieux papier. Or, sur le papier, Odette

est déshéritée. Nouveau trouble, nouvelle tempête; une seconde fois la volonté, avant d'être gouvernée par la conscience, cède à l'instinct. Odette brûle le testament.

Mais à quoi bon? Si la tante qui, justement, se met à gémir et à se plaindre, se réveille tout à fait, elle s'apercevra que le testament a disparu. Alors? De tempête en tempête, voici qu'Odette va sombrer. Il ne faut pas que la tante revienne à la vie! Un verre est là sur la table, il contient un peu d'eau où l'on mêlera tout à l'heure les deux ou trois gouttes de digitale pour la malade. Folle, Odette verse une dose invisible et mortelle du remède dans cette eau, qu'elle laisse sur la table. Elle se gardera bien de faire boire le poison. Elle se contentera d'éveiller la religieuse qui doit donner la potion à la mourante.

Une heure après, la tante est morte, empoisonnée, et Odette hérite. Voilà le premier acte.



Qu'on me pardonne de parler tout à fait en professeur. Lorsque les analystes, et M. Paul Bourget tout le premier dans ses romans de début, disséquaient les sentiments, ils ne le faisaient qu'après que l'action eut été achevée et, pour ainsi dire, après la mort. Leur analyse expliquait la décision déjà prise, ou, plus souvent encore, aboutissait à reconnaître après coup, que cette décision contenait un élément inexplicable et dépassait leur investigation.

Mais un Racine fait au contraire l'analyse de ce qui se prépare et de ce qui est en train de se décider ou de se réaliser. Son analyse est active et vivante; elle n'est

pas un procédé de science ; elle crée en même temps qu'elle révèle.

Phèdre, par exemple, vient sur la scène, pour confier ses enfants à Hippolyte et le fuir définitivement ; mais chaque parole, chaque effort d'analyse tenté par elle crée en elle un sentiment nouveau, ou du moins, une nuance imprévue. A chaque seconde, ce qu'elle attendait, et à quoi elle s'était prémunie, cesse d'être tel que l'instant d'auparavant elle l'avait cru ; à chaque seconde elle est désarmée et emportée par les poussées de son cœur.

L'analyse, qui accompagne pas à pas, battement par battement, cette tragique création d'états d'âmes, nous passionne et nous émeut, sans nous laisser le loisir de nous reprendre et de respirer. Et c'est vraiment par la même méthode puissante que M. Paul Bourget évoque Odette de Malhyver, et nous émeut de sa chute effroyable.

***

Mais cela apparaît mieux encore à la partie suivante, comme le génie de Racine se développe dans la suite de *Phèdre*, lorsque la malheureuse, voulant sauver Hippolyte et l'innocenter aux yeux de Thésée, s'arrête, prise de peur et de frénésie, parce qu'elle apprend qu'Hippolyte aimait Aricie.

Odette de Malhyver a donc commis un assassinat pour rester auprès de ce Larzac qui est en train de l'abandonner et pour se le garder. Elle l'aime d'autant plus tragiquement, d'autant plus jalousement que la pensée de l'amant et la pensée du crime se confondent. Aussi elle ne peut s'empêcher de douter de Larzac, de l'observer, de l'espionner. Elle le surprend enfin,

chez lui ; Cécile Machault, sa rivale, en sort à peine. Le lit est encore défait et chaud ! On devine la scène :

Malheureux ! mais tu ne sais pas combien je t'ai aimé, où cela m'a menée !... Je t'ai aimé jusqu'au crime...

L'aveu échappe malgré elle :

Il y eut un silence entre eux. Elle s'était tapie dans un coin sombre du salon, contre les rideaux, dégrisée de sa fureur par son aveu, écrasée d'épouvante. Lui, allait et venait dans la pièce sans la regarder, le front traversé comme d'une barre, à cause du froncement de ses sourcils. Que pensait-il ? Qu'éprouvait-il pour elle après cette sinistre confession ? A une minute, ce silence lui fut si cruel, qu'humblement, timidement, elle implora :

— Xavier ?

Il s'arrêta devant elle, et avec une révolte si dure dans la voix :

— Allez-vous-en. Vous me faites horreur !

Elle baissa la tête et elle sortit sans trouver la force de répondre un mot.

Ici, pour Racine, la pièce s'arrêterait dans quelque catastrophe sanglante, parce que la tragédie classique, pressée par le temps, doit rapidement conclure. Le roman supporte de plus amples développements, et peut donc mieux remplir les conditions générales et universelles de l'art : d'abord il ne nous laissera incertain sur le sort d'aucun des personnages ; ensuite il nous enveloppera dans une atmosphère de sérénité, où toute chose apparaîtra avec sa juste proportion et en sa place définitivement.

C'est de cette manière que se termine *Un Drame dans le monde*.

La malheureuse femme criminelle va rejoindre son

mari et son fils à la campagne ; — elle est poursuivie par sa honte, ses regrets, son remords. Elle finit par avouer qu'elle a tué sa tante ; mais non pas pourquoi elle l'a tuée, ni qu'elle avait un amant. Et voici que Larzac, hanté par l'image de celle qui a été criminelle pour lui, et pris d'un étrange revenez-y, invente un prétexte et rejoint les Malhyver en Auvergne. Pour lui échapper Odette est forcée d'appeler son mari : « Sauve-moi de lui, Gérard, sauve-moi de lui, je ne veux pas retomber, je ne veux pas... » Et hagarde, épouvantée de ce qu'elle vient de dire, elle s'enfuit à travers la campagne, sous la pluie et l'orage.

Gérard, qui devine tout, la retrouvera, la ramènera, la guérira, autant du moins qu'on peut guérir ces maux, Dieu aidant. Larzac cherchera à s'étourdir, et n'y parviendra point. Et la vie reprendra son cours, non pas heureux et riant, mais approfondi, régulier et utile comme celui d'un beau fleuve.

Une seule critique — ou du moins une susceptibilité de ma part — j'aime les ensembles harmonieux et liés. Et je ne vois pas ce que gagne le roman à être brusquement coupé à deux reprises par les citations du journal de Gérard. L'art du roman comporte toujours un élément d'invraisemblance ; il ne faut pas le compliquer et redoubler cet élément. D'autant plus qu'ici le journal de Gérard est écrit du même style que le reste du récit. Faible reproche, dans un magistral chef-d'œuvre.

***

Ce reproche est bien plus mérité par l'étrange roman de M. Charles Géniaux : *Les cœurs gravitent*. Le romancier a recours, pour consolider son récit, non seulement

aux mémoires de son héros, mais encore à un jardinier et à un notaire, qui successivement deviennent l'un après l'autre ses informateurs en beaucoup de choses qu'ils n'ont pu, d'ailleurs, ni avoir observées, ni avoir apprises.

Mais c'est que M. Charles Géniaux ne vise nullement au vraisemblable. Il peint avec fougue l'exaltation mortelle de l'amour, que jadis George Sand avait célébrée et dont elle avait enivré ses personnages romanesques. C'est une sorte de *Lélia* qu'il nous a donnée. Mais une *Lélia* dépouillée de tout ce qui ne serait pas cette exaltation d'amour.

Rien de plus dramatique et de plus prenant que le début de *Les cœurs gravitent*. Un château abandonné et fermé, où l'on entrevoit, encore pendues dans le vestibule, des écharpes, des robes délicates, des étoffes charmantes, — autour de ce château, un vaste parc abandonné, — sous le parc, une grotte qui est une tombe, — au bas du parc, un torrent, la Rivière Dolente, — une femme grande et belle vêtue de noir, qui passe silencieusement, — un notaire et deux vieilles propriétaires, — un testament singulier : voilà qui nous transporte dans le même mystère et la même angoisse que le début de *Lélia*. Et quoique le sujet soit très différent, c'est comme dans *Lélia* l'infini et l'amour qui rapprochent à la fois et séparent deux cœurs épris.

Car ce château de l'amour au bois dormant a abrité un jeune homme éperdument amoureux et sa jeune femme aussi éprise de lui que lui d'elle. Mais ils sentent bientôt que les cœurs sont comme les étoiles doubles ; l'amour, semblable à la gravitation, les rapproche l'un de l'autre et les empêche cependant de s'unir

entièrement l'un à l'autre. Alors ils finissent par se désespérer. Un ou deux printemps suffisent pour leur ouvrir les yeux ; elle meurt la première dans un accident qui est peut-être un suicide. Il meurt ensuite de la même manière, après avoir en vain essayé de se consoler par les souvenirs et les images de son aimée.

Étrange livre, anachronique. Je voudrais bien savoir l'accueil que lui fera le public actuel. L'exaltation de l'amour suffira-t-elle avec l'impression du mystère à provoquer un vif intérêt? Dans *Lélia* George Sand avait cru devoir recourir à d'autres ressources : son livre avait une signification religieuse et politique, outre la passion ; il avait aussi une qualité poétique de style, une douceur et une perfection aisée du langage que M. Charles Géniaux n'a pas poursuivies avec la même volonté. Mais, pour ma part, j'estime tout à fait digne de notre sympathie cet effort d'un écrivain de grand talent vers l'idéalisation douloureuse et pathétique de l'amour. Loin de nous (si j'ose dire) les amants satisfaits dans leur choix et béats dans leur âme. Ils n'ont jamais aimé.

Mais, tout de même les amants de M. Géniaux vont un peu loin ! Vous connaissez ce joli passage de *Psyché* de La Fontaine. Le poète vient de raconter qu'après la plus douloureuse des séparations, l'Amour et Psyché se retrouvent dans une caverne ténébreuse. Ils se prennent les mains, ils se taisent, et ils se mettent à pleurer.

Et considérez, je vous prie, continue La Fontaine, ce que c'est que d'aimer : le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employait l'occasion

à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n y a que vous qui connaissiez le plaisir !

Employer l'occasion à pleurer, cela va bien, c'est le vrai plaisir d'amour. Mais l'employer à mourir, c'est vraiment dépasser de beaucoup la mesure de l'exaltation permise.

XV

« LA JOURNÉE BRÈVE » D'ABEL HERMANT

M. Abel Hermant vient de publier un livre qu'il appelle *la Journée brève.* Le titre étonne, d'abord parce que cette journée brève dure au moins dix-huit ans, et ensuite parce que cette durée, au lieu d'être pleine d'événements entassés, ce qui aurait pu la faire paraître brève, est à peu près vide.

A la première page, le héros, Philippe Lefèvre, devient père d'un fils, lequel, au dernier chapitre, sera en âge d'affronter l'examen d'admission pour Saint-Cyr. Au second chapitre, le même Philippe Lefèvre rencontre une petite Polonaise de treize ans ; à la dernière page seulement, la petite Polonaise, devenue grande, tombe dans ses bras — ou il tombe dans les siens, comme on voudra.

On pensera naturellement que l'intervalle du premier chapitre au dernier a dû être rempli par le drame intérieur de la tendresse paternelle en conflit avec la passion, ou par l'analyse d'une amitié qui se transforme en passion à mesure que grandit la fillette qui en est l'objet. Erreur ! Ce serait un vieux sujet de roman. M. Hermant ne l'a sans doute jugé ni assez neuf pour lui, ni assez philosophique. Comme il n'aime pas ce qui est banal, commun, convenu, il a évité avec un soin vigilant toutes les « analyses à faire »

et toutes les « scènes à faire ». Et il a représenté, au lieu du héros tourmenté qu'on attendrait, un homme qui se laisse aller au fil du temps, sans jamais rien prévoir, ni rien décider, ni rien combiner. Son absence de volonté opère ce que les autres héros de roman exécutent à travers force péripéties et incidents dramatiques, par passion ou par dessein prémédité.

Or, ce qu'il y a de surprenant et de déconcertant dans son cas, c'est que ce personnage est un « grand bourgeois », intelligent, jeune, actif, connaissant le monde, et chef de famille. Élève d'Oxford, formé par la plus haute culture et la plus personnelle, il est entré dans la célébrité ; écrivain original, il est aimé de son éditeur et déjà respecté de ses confrères. Mais lui, sa femme, son fils et même la jeune étrangère impulsive, qui devraient conduire à eux quatre le roman, seront incapables de conduire quoi que ce soit. Ballottés et passifs, ils semblent avoir réalisé en eux le vœu de Lafforgue :

Inconscient, descends en nous par réflexes.

Je propose à M. Hermant deux épigraphes pour son livre : l'homme s'agite et l'inconscient le promène ; ou encore : bâtons flottant sur l'onde.

***

Cela devrait donc produire — et je suis prêt à le prouver par raison démonstrative — une impression de vide et de longueur.

Et voilà le paradoxe : jamais cette impression, cette impression « inévitable », ne se produit. Au contraire.

La curiosité, l'intérêt, l'amusement ne languissent pas un instant.

C'est certainement le triomphe du talent; un écrivain très habile dans son art, et un psychologue très informé pouvaient seuls y réussir. Mais, plus encore que l'adresse de l'auteur, ce qui sauve ce livre, et le met au premier rang, c'est qu'on le lit moins comme un roman que comme une *chronique*. La *Journée brève* est une chronique. Et ce caractère explique et justifie jusqu'à ce titre qui nous avait étonnés d'abord, jusqu'à la veulerie des personnes, jusqu'à l'insuffisance de l'action : au lieu d'être des défauts, ce sont les nécessités du genre.

Dans cette chronique donc, toute une époque défile devant nos yeux avec les portraits et les scènes les plus capables de nous intéresser.

Ainsi, Edmond Goncourt nous apparaît chez lui, à Auteuil, un dimanche. C'est là que Philippe Lefèvre va rencontrer l'inquiétante petite fille dont il s'éprendra sourdement. Goncourt est peint avec une pieuse exactitude : « Il avait une calotte noire sur ses beaux cheveux épais, soyeux, et d'une radieuse blancheur, un bon veston de molleton noir, et, autour du cou, un foulard blanc négligemment noué... Il avait l'air imposant et timide... » Il parle « avec une autorité un peu timide, néanmoins sans réplique ». On voit « son geste familier de collectionneur, manieur de bibelots fragiles, qui devenait, en l'occurrence, comme un geste propitiatoire ». A côté de lui viennent Daudet, Zola, d'autres qui ne sont pas si clairement désignés par leur nom, mais qu'on ne peut pas méconnaître : tel ce poète qui « causait comme Saint-Simon écrit, mais s'abaissait à tenir compte de la syntaxe et, pour

bien montrer qu'il achevait ses phrases, appuyait sur la dernière syllabe du premier mot. Tout en lui sentait le grand siècle, jusqu'à sa politesse et à son impertinence... » et le reste, qui est d'une frappante ressemblance.

Au chapitre suivant, nous serons transportés du grenier d'Auteuil au salon de la princesse Mathilde. Et la princesse elle-même revivra dans son décor accoutumé ; une anecdote curieuse — évidemment un fait réel — nous la montre dans sa bonté à la fois impériale et démocratique. Je la cite à cause d'un imperceptible attendrissement, si rare sous la plume de l'auteur. Les musiciens qui ont joué pendant la réception vont partir :

On vit alors la princesse Mathilde s'avancer toute seule et très lentement à travers le salon vide. Elle ne jugeait pas suffisante la gratification qu'elle avait fait remettre aux Napolitains et voulait y ajouter un remerciement. Elle vint jusqu'au pied des marches, et dit à ces braves gens confus deux ou trois phrases en italien, que Philippe n'entendit pas. Puis, comme si cela ne suffisait pas encore, elle leur fit coup sur coup plusieurs courtes révérences, avant de s'en retourner, du même pas lent et majestueux, vers ses invités.

Cette curieuse scène frappa singulièrement Philippe ; et plus tard, n'ayant revu depuis lors la princesse que peu de fois, quand il songeait à elle, il ne pouvait l'imaginer qu'au bas de cette estrade, saluant, elle, la nièce du grand Empereur, avec sa dignité souveraine, de pauvres musiciens qui n'étaient guère plus que des artistes de la rue.

A côté de ces scènes d'histoire, j'en aime d'autres qui, sans être entièrement inventées, sont de la vérité arrangée et qui acquièrent, par leur mensonge même, une portée plus générale.

Par exemple, l'accaparement boche du poète Ashley

Bell, lequel a été jadis le maître, le culte, l'admiration de Philippe Lefèvre, et se trouve maintenant conquis et annexé par l'Allemagne, est une amusante image de ce qui s'est passé pour Gobineau — et même pour Shakespeare. Tout cela est raconté avec le tact que M. Abel Hermant possède au suprême degré. De même aussi est très finement analysé l'état d'âme de Philippe Lefèvre, invité, avec mille flatteries, à faire sa part dans cet essai de conquête allemande. La grossièreté de la tentative et de l'invitation commencent par dégoûter le Français, puis il se laisse entamer, par vanité, par naïveté, par veulerie. Il se reprend et se révolte à la fin. Aventure non dénuée de réalité et qui est arrivée plus d'une fois, avant 1914.

Mais ce qui m'intéresse bien davantage, c'est la jeune soi-disant Polonaise, dont le charme étrange se substitue dans le cœur de Philippe Lefèvre à toute autre pensée ou plutôt s'y mêle pour devenir, après des années, dominant et triomphant.

Suivant sa méthode habituelle, — habituelle non seulement dans ce livre, mais dans tous les autres ouvrages de M. Abel Hermant, — c'est sur un personnage réel, soigneusement étudié, que le dessin du personnage romanesque a d'abord été pris, et il s'agit bien d'une pauvre fille, qui a passé comme une apparition poétique et fiévreuse. Puisque l'auteur ne l'a pas désignée plus clairement, il serait indiscret de dire ici son nom. Oui, c'est elle, avec une ressemblance frappante, qui entre en scène, au début, dans le grenier d'Auteuil. Mais peu à peu l'invention ajoute des traits au portrait ; le roman et les sentiments romanesques agitent un cœur qui n'est plus le cœur réel

de l'être vivant. La fiction remplace la réalité. L'auteur crée, véritablement, et cesse de copier.

Applaudissons-le bien fort, de sortir ainsi de l'anecdote et du particulier. D'autant mieux que le cadre où il fait vivre désormais son étrange héroïne aura par lui-même un intérêt actuel, puisque c'est la Pologne.

Cependant, M. Abel Hermant n'échappe pas entièrement au grand danger de cette méthode qui confond le fictif avec le réel : je veux dire à la contradiction de données venues les unes de l'imagination et les autres de l'expérience. Il fait une Polonaise et une Slave de sa petite héroïne, destinée à devenir grande héroïne, et elle était, en réalité, une Asiatique. Jamais une Polonaise ne se jetterait, comme une affamée, sur la gloire pour prolonger sa vie mortelle par la survie du nom ; c'est une conception désespérée tout à fait étrangère à un peuple actif et religieux. Il aurait dû lui laisser sa nationalité et sa race. Tout se serait accordé : esprit, tempérament et destinée.

En tout cas, il a eu raison de lui prêter une fantaisie, non de sentiment, mais d'esprit, qui, quoique toujours un peu sèche, jette dans le roman un rayon de poésie.



En somme, et à tout prendre, les défauts, ou du moins ce qui serait défauts chez un autre, se tourne en qualités et en mérites chez M. Abel Hermant. Cette vie qui s'écoule sans que jamais celui qui est en train de la vivre ait la pensée de la diriger, ce flottement indéfini des choses et des gens, cet effacement des figures, tout cela, qui est voulu, sans être systématique, le lecteur ne le supporterait pas sous une autre plume,

et l'accepte avec plaisir sous la sienne. C'est du *Candide*, moins âpre, moins caustique et moins vif. Il n'y manque, à mon avis, qu'une chose : c'est, je n'ose pas dire le cœur, je n'accuserai pas M. Hermant de manquer de cœur ; non, ce livre n'est pas dépourvu de cœur, il est même un des plus humains que l'auteur ait écrits. Qu'y manque-t-il donc? Que l'on se rappelle la jolie scène que j'ai citée plus haut : la princesse Mathilde venant saluer, avec sa dignité souveraine, de pauvres musiciens qui n'étaient guère plus que des artistes de la rue. Je voudrais que M. Abel Hermant fût venu, de même, saluer plus souvent, lui, prince des lettres, les pauvres personnages qu'il a créés et représentés. Il les traite d'ordinaire, comme si les sentiments qu'il leur avait attribués n'étaient que ficelles à pantin, ou comme s'ils n'étaient eux-mêmes que des pantins.

Or, je voudrais qu'il me laissât à croire que ce ne sont pas des pantins. Pour être franc, je voudrais qu'il le crût lui-même, et qu'il fût, le premier, attendri et ému de ce qui leur arrive, — au lieu de rester devant eux comme un curieux qui s'en amuse.

XVI

PIERRE BENOIT
A PROPOS DE « DON CARLOS »

Plus je lis de livres récents, et plus je m'aperçois combien peu on s'y préoccupe de n'être pas ennuyeux. Sur une douzaine de volumes, il n'y en a pas deux — même en y comprenant les humoristes — qui ne finissent par provoquer un bâillement mal étouffé. Sainte-Beuve excusait Laprade en disant qu'avec lui l'ennui, au moins, tombait de haut : la pluie aussi tombe de haut ! Haute ou basse, l'esthétique actuelle ne fait plus cas des risques d'ennui ; elle semble les accepter comme l'inévitable rançon du vrai ou du beau. On ennuie copieusement et consciencieusement les étudiants dans les Facultés, les lecteurs dans les bibliothèques, et les auditeurs dans les conférences. Vive donc Pierre Benoit qui ne nous ennuie pas, qui nous amuse, nous distrait et nous attache, et cela sans grimaces, gambades, ni bassesses, par un talent renouvelé de Dumas père et de Paul Féval, de l'Arioste et du vieil Homère !

***

Pierre Benoit est sûrement né poète. Ce n'est pas à cause des vers qu'il a publiés, que je le juge ainsi. Ses vers — un volume intitulé *Diadumène*, et des poèmes

parus dans *le Double bouquet*, dans *les Ecrits nouveaux*, plus récemment dans *la Minerve française* et autres bonnes revues, — ses vers sont de beaux vers ; mais la poésie y est plus artificielle que naturelle. Il a pris des modèles qui l'ont écarté de sa vraie nature : par exemple Jules Tellier, que j'ai jadis bien connu et que j'ai tant regretté ; écrivain vigoureux, fait pour penser, non pour chanter, et qu'une sorte d'imagination mélancolique et musicale avait seule tourné vers la poésie baudelairienne. M. Pierre Benoit est d'une autre famille. Il lui faut inventer, raconter, chanter comme celui qui chanta la folie de Roland et non comme un Vigny, un Lamartine et un Heredia.

J'ai entendu dire qu'en passant du *Diadumène* à *Kœnigsmark* et à *l'Atlantide*, il avait, en quelque façon, abdiqué la poésie. C'est tout le contraire qui est vrai. Avec ces romans fameux, avec le second surtout, il est rentré de la versification dans la poésie. Et par bien des qualités, en bien des pages, son nouveau roman, *Pour Don Carlos*, me confirme dans mon opinion.



Nous sommes au temps de l'Assemblée nationale, sous le septennat du maréchal de Mac-Mahon. M. Buffet est ministre de l'Intérieur.

Après une séance de l'Assemblée, à Versailles, ledit M. Buffet rentre place Beauvau. Il est pressé, il a du travail, il doit dîner en ville. Mais l'huissier lui annonce un visiteur qui a une lettre d'audience, avec une recommandation de M. René Goblet. Il faut recevoir le visiteur. C'est un homme jeune, et du meilleur

monde, — un nom de vieille illustration — le duc Olivier de Préneste. Olivier est simple, naturel, il a grand air, mais, plus encore, il a l'air détaché de toutes choses. Il est ruiné. Fiancé à une jeune fille très riche, Mlle de Mercœur, il ne veut l'épouser que quand il aura obtenu une situation indépendante. Il la demande à M. Buffet qui n'a rien à lui offrir. « — Pas même un poste de sous-préfet? demande Olivier. — Un Préneste, sous-préfet ! objecte le ministre. — Et pourquoi non? Préneste insiste. — Il n'y a pas de sous-préfecture libre. » Là-dessus, Préneste se dirigerait, découragé, vers la porte si M. Durangel, directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'Intérieur, conseiller d'État en service extraordinaire, n'entrait à cet instant dans le cabinet du ministre, une dépêche à la main, et n'y faisait entrer avec lui le Destin.

M. Durangel annonce en effet que le sous-préfet d'Oloron — pardon ! de Villeléon — a commis une faute lourde ; il faut le révoquer à l'instant, et lui donner à l'instant un successeur. Ce successeur, tout naturellement, ne peut être que M. de Préneste. Quant à la faute lourde du prédécesseur révoqué, M. de Préneste doit savoir seulement, qu'elle vaudra au ministre de l'Intérieur une interpellation de la gauche, et au ministre des Affaires étrangères une protestation de l'ambassadeur d'Espagne ! On voit qu'il ne s'agit pas d'une vétille.

Préneste rentre tranquille à sa pension, il dîne et il lit en même temps les journaux. Il y apprend qu'une grande bataille a eu lieu autour de Pampelune, entre les soldats du roi d'Espagne et les partisans de Don Carlos. Sur un atlas il constate que Pampelune n'est pas loin de

Villeléon. Et il comprend vaguement pourquoi le ministre l'envoie à Villeléon.

Ému, malgré lui, par tant de choses diverses et précipitées, il se décide, le dîner fini, à rendre visite à sa fiancée ; elle est sortie ; il l'attendra ; certain portrait de famille qu'il voit au mur — et qu'il regarde pour la première fois avec attention — un portrait étrange, et sans doute chargé d'une signification mystique — évoque devant lui la fiancée absente, la lourde hérédité féodale des Mercœur et, par contraste, le grand-père maternel de ladite fiancée qui était un bandit profiteur de guerre, profiteur de la guerre du Mexique. Que lui promet son mariage? Une angoisse mystérieuse le saisit. Il n'attend pas plus longtemps, ouvre sans bruit la porte de l'appartement, et s'enfuit.

Pour rentrer chez lui? Non ; il a la fièvre, il se promène ; et passant devant un cercle de vieilles gens d'extrême droite qui jouent aux dominos, aux jonchets, aux échecs, ou au solitaire, il monte ; il se met lui-même à jouer au solitaire ; et une seconde fois la destinée entre dans sa vie, sous la forme d'un vieux gentilhomme, le comte de Magnoac, un ami de son grand-père, qui soudain l'interpelle. Dans son énervement, Olivier avoue sa fièvre à ce falot personnage. Le comte l'écoute « avec un sourire indéfinissable », l'approuve, et même l'invite à s'arrêter en passant, dans sa terre de Saint-Pandelon qui est sur le chemin de Villeléon.

Trois jours après, le nouveau sous-préfet quitte Paris pour sa résidence lointaine ; il porte sous son bras les instructions secrètes et cachetées que le gouvernement destine à l'officier français chargé de garder la frontière. Il s'arrête à Bordeaux, où il a

rendez-vous avec M. de Magnoac ; M. de Magnoac ne vient pas, et s'excuse en promettant de se trouver à Dax ; et déjà Préneste sent du mystère autour de lui. Second arrêt à Dax, où M. de Magnoac fait une seconde fois faux bond. Enfin, en diligence, un soir, Préneste entre dans sa bonne ville. La sous-préfecture est singulière ; Préneste y est accueilli par un serviteur silencieux, qui le mène devant une table bien servie où brille le vin de Jurançon. M. le sous-préfet a la tête lourde du voyage, des viandes et du vin ; tout étourdi, il se laisse conduire à sa chambre par le serviteur muet. Soudain il entend dans la cour des officiers du 49e qui ont dû dîner, chose étrange, à la sous-préfecture, sans qu'il le sache ou qu'on le lui ait dit, et qui s'éloignent à cheval. Et tout d'un coup, la pensée lui revient du pli qu'il doit remettre au commandant du détachement. Où est-il ce pli? Dans la salle à manger. Préneste court à la porte pour aller chercher le pli. La porte est verrouillée au dehors ; la fenêtre a de lourds barreaux de fer. Appels et cris n'y font rien. M. le sous-préfet est prisonnier dans sa sous-préfecture. Il écoute, et il perçoit une vibration lointaine, saccadée, sourde... le canon?

Et puis?

Et puis on lira la suite.

***

Ce début est excellent, d'abord parce qu'il donne envie de lire la suite, et aussi parce qu'il offre tous les genres d'agréments et de promesses, j'entends les agréments et promesses d'un livre d'aventures.

Cela commence par une description vraie et piquante

à force d'exactitude. Le principal personnage prend, tout de suite, les allures d'un héros de roman ; les personnages secondaires : M. de Magnoac, Mlle de Mercœur, l'entourent comme des originaux inoubliables. Une atmosphère d'inquiétude. Un événement prodigieux et imprévu : le sous-préfet prisonnier dans sa sous-préfecture et les papiers volés, et le canon ! Le moyen de résister à cette préparation?

Mais la suite ne vaut pas le début. *Pour Don Carlos* a le même sort que *l'Atlantide* : l'auteur n'y soutient pas le très bel effort de son début ; il reste, assurément, toujours très intéressant ; par malheur il se contente d'être intéressant. Je suppose qu'il s'impatiente, s'énerve, se hâte, et, vers la page 90 ou 100, se met à travailler trop vite. Comme son héros, M. de Préneste, il perd son sang-froid et multiplie les brassées avec trop de hâte.

Cette précipitation se révèle même par une certaine confusion. A la page 48 M. de Magnoac est comte. Il est baron, page 176 ; il redeviendra comte page 259 (1).

Ainsi, dans *Vingt ans après*, le père Dumas nous raconte qu'Athos vient de se faire raser le crâne pour ressembler aux « têtes rondes », et voici que tout aussitôt on repêchera le même Athos dans la Manche par sa longue chevelure blonde ! Ce sont distractions de grands conteurs qui écrivent trop vite.

Autre signe de hâte : des incorrections de langue et de style. Le français de M. Benoit n'est pas toujours très sûr. Qui peut se vanter d'écrire un français impeccable? Personne? Si, cependant ! Celui qui, ayant

(1) A moins que l'auteur n'ait fait volontairement cette confusion pour se moquer des critiques trop minutieux.

pour ami un écrivain difficile et attentif, se confie entièrement à cet ami. Celui-ci a des chances de parler français. Puisque M. Pierre Benoit admire Jules Tellier, qu'il me permette de lui dire combien Tellier était attentif et sévère, pour soi et pour les autres ! Je sais un écrivain, aujourd'hui justement illustre, dont il épluchait phrase à phrase, et mot à mot, le style, pour le rendre impeccable. Et cet écrivain acceptait avec une vive reconnaissance ces corrections minutieuses et implacables. M. Benoit a besoin d'un tel ami.

Enfin, dernier et plus grave reproche, il est encore tout envoûté par son *Atlantide;* il n'a pas eu la force de n'y pas retomber. Son héroïne est, cette fois encore, une jeune fille (!) d'un pouvoir extraordinaire par la volonté et la beauté. Dans le lit de cette Judith passent tous les hommes, ou à peu près, de Don Carlos, puisque c'est par ce moyen qu'elle recrute les soldats de son roi, et qu'elle sauve ou perd qui elle veut ! Le héros du livre, M. de Préneste, aime cette étrange personne, exactement comme le héros de *l'Atlantide* a aimé la toute pareille fille du Polonais décavé, reine des Atlantes ! Le cadre est différent, — moins exact et moins étudié d'ailleurs, — différents aussi les fantoches, et différentes les péripéties ; mais M. Benoit n'a pas su trouver un nouveau ressort d'action, ni des cœurs nouveaux. Il se contente de se répéter ou de s'imiter soi-même. Et c'est trop tôt. Que fera-t-il à cinquante ans?

***

Mont-de-Marsan est une ville bien curieuse, je ne dis pas bien jolie ; et il en est peu que j'aime autant, puisque c'est là que j'ai passé mon enfance et une partie

de ma jeunesse. Elle est entourée de bois de pins, pauvres et de nulle valeur, au temps où j'allais m'y promener, mais, pour mes rêveries d'alors, pleins de grandeur et de poésie. Ses deux rivières, sa fontaine sous terre, où l'on descendait par des marches de pierre, ses vieux murs, sa grande rue, la montée vers la gare, les avenues avec les plus beaux platanes d'Europe, et au delà de la gare, le vallonnement de la riche Chalosse, je les ai toujours devant les yeux. Puis je me rappelle la route chaude et poudreuse qui conduit à Tartas et de Tartas à Dax. Je me rappelle aussi la plaine marécageuse et triste autour de Dax, et Dax même, la ville enveloppée par la buée des eaux thermales. Je voudrais les revoir avec M. Benoit, ces lieux étranges et uniques au monde, où lui aussi, né au loin, est venu grandir et vivre. Et là je suis assuré qu'il me mènerait à une maison qu'il connaît bien, couverte de glycines, où vivait son ami.

Son ami était un vrai et pur poète, qui ne songeait qu'à son métier de sous-préfet, à la poésie et à l'amitié. Ils s'étaient donné rendez-vous, il y a des années :

> Te voilà riche, ami, de l'odeur du pin noir,
> De l'ombre du pin vert, de l'éclat du pin rouge.
> . . . .
> Nous nous retrouverons, n'est-ce pas, quelque part,
> Devant la mer, après ces mois de grande absence?

Tel était l'appel que Despax envoyait de la maison aux glycines, à Pierre Benoit. Appel sans réponse. Despax est mort, à la guerre, en 1915. Mais Pierre Benoit n'a pas pu l'oublier.

Michel de Montaigne, l'auteur des *Essais*, ayant perdu La Boétie, qu'il aimait et admirait de tout son

cœur, n'a pas cessé d'être illuminé par le souvenir de son ami, sans cesse présent à son âme inquiète et passionnée. C'est un grand bienfait qu'une telle présence invisible. C'est un grand secours. C'est un grand remède, même contre le succès rapide, facile, enivrant. Si M. Pierre Benoit n'avait une retraite en soi-même dans une amitié de cette sorte, nous pourrions être inquiets de son avenir. La maison aux glycines doit nous rassurer. Il y oubliera ce qu'il a écrit, il y oubliera son éditeur et le nombre de ses éditions. Et il en reviendra avec un talent renouvelé par la poésie, avec une conscience raffermie par la solitude, avec une âme agrandie par l'amitié. Cela nous promet de belles œuvres (1).

(1) Je ne sais si M. Pierre Benoit a écouté ou non ce conseil, mais *le Lac salé*, publié depuis cet article, est d'un genre tout à fait différent, — et d'un talent renouvelé.

XVII

L'EXEMPLE D'HENRI LAVEDAN

Les « jeunes » d'aujourd'hui se figurent trop facilement, parfois, n'avoir rien à apprendre des « jeunes » d'hier ; ils les appellent les « vieux » ; ils les traitent avec une apparence de respect qui est flatteuse, mais ils les laissent de côté.

Sans doute, les « vieux » n'ont point passé par les épreuves qu'ont subies les « jeunes » ; mais ils ont eu les leurs pendant la guerre. Et avant celles de la guerre, ils en avaient essuyé d'autres, qui étaient pleines d'enseignements. Ils savent bien des choses, qu'on ne devine pas, même dans les tranchées, et qu'il faut avoir apprises. Enfin ils ont leur grandeur, eux aussi, et plus d'un d'entre eux doit être proposé en exemple.

Au temps de la Ligue, Montaigne était un « vieux » ; et ce qu'il a écrit alors est plus pénétrant et plus fort que tous les pamphlets, discours, dissertations et traités composés par les « jeunes » acteurs des événements.

J'ignore si M. Lavedan est de ces « vieux », qui ont cessé d'être camarades, consultés et aimés ; et si son dernier roman, *Irène Olette*, est étudié avec le soin qu'il mérite par les Francis Carco, les Desvignes, les Henry-Jacques, les Vildrac, les Muselli, et toutes nos espérances littéraires. Mais si on oubliait, n'y trouvant plus le piquant du nouveau ou de l'étrange, l'œuvre et

son auteur, on y perdrait beaucoup, sans parler de l'injustice d'avoir méconnu un beau livre et un noble effort.



S'il y a un conseil qu'il faut répéter à nos jeunes écrivains, c'est de se renouveler sans cesse. Entendons-nous ! Il ne s'agit pas de battre les chemins au hasard, ni de courir après les papillons. Un débutant doit au contraire s'obstiner dans le chemin qu'il a une première fois choisi. Il y persévérera jusqu'à ce qu'il soit passé maître dans ce genre, et qu'il ait réellement réussi : pierre qui roule n'amasse pas mousse, dit justement le proverbe. Mais une fois le succès acquis, une fois le talent formé par un patient effort, il est alors essentiel de reprendre son élan, et de se créer, vis-à-vis de soi-même, une seconde originalité. Pierre qui demeure, dit un autre proverbe, pierre qui demeure, moisit.

Et pourtant après un grand succès, et quand on possède la maîtrise d'un genre où l'on n'aura plus à douter de soi, comme il est difficile de s'arracher à de puissantes et flatteuses habitudes !

Il est si simple de se répéter soi-même, de refaire des *Caractères*, quand on est La Bruyère, des *Lettres persanes*, quand on est Montesquieu, des *Atlantides* ou des *Equipes*, quand on est Benoit ou Carco. Mais combien cela est plus facile encore à un écrivain depuis longtemps arrivé, et dont le nom même a déjà une signification précise ! On ne peut s'imaginer Marivaux faisant effort pour ne plus marivauder. N'aurait-il pas risqué, au prix d'un labeur peut-être douloureux, sa réputation, ses triomphes de théâtre et ses fructueux droits d'auteur?

M. Lavedan a eu cette force de renoncer à ses habitudes et de chercher du nouveau. Son nom était attaché à un genre, et en tout cas, représentait une forme infiniment agréable de l'esprit français. Il était maître de son public. Il n'avait qu'à recommencer des *Vieux Marcheurs* et des *Marquis de Priola*. Or, il vient de rompre avec tout ce passé. Il n'est plus ni *Vie parisienne,* ni *Comédie-Française*. Il essaye, il tâtonne. C'est un écrivain courageux, c'est un exemple d'énergie.

Son ancien succès n'était pourtant pas épuisé, et les lecteurs actuels n'étaient pas près de se lasser, s'il avait continué son œuvre d'avant 1914. Au contraire même, jamais l'humour, le pittoresque, la gaieté, l'émotion avec une petite pointe de libertinage, jamais la grâce parisienne, mélange de vérités, de fantaisies, d'ironie et de sensibilité, n'ont été plus à la mode. Et il y excellait ! Il en était le type le plus chéri à la fois et le plus connu. Il a donc fait un véritable sacrifice en y renonçant.

Encore, s'il avait eu en vue, comme on le lui a reproché, les pensionnats, les ouvroirs ou les salons, le monde « du monde » et celui des sacristies. Mais non ! La route qu'il a essayée ne le mènera nulle part, si elle ne le mène au grand public — celui qui se conquiert par les chefs-d'œuvre simples et humains. Il hasarde une entreprise qui sera manquée, si elle n'est pas largement et universellement réussie. Voilà de l'audace, à un âge où, commençant à regarder l'autre penchant de la vie, on a d'ordinaire un instinctif désir de s'arrêter et de s'enfermer pour n'en plus sortir, dans

Sa maison, son champ et ses amours.

N'est-ce pas un exemple à étudier avec respect?

***

Irène Olette, donc, l'œuvre nouvelle d'un Henri Lavedan renouvelé, commence de la façon la plus émouvante, et ceux qui liront d'abord jusqu'à la page 70 auront la sensation du chef-d'œuvre ; je me hâte de dire que le reste ne détruira pas cette impression, mais elle est tout à fait prenante dès les premiers chapitres.

Nous voici dans une rue de Montmartre, ou d'au delà de Montmartre, — longue, large, triste, déserte. Un bâtiment semble imposer son caractère à cette rue : c'est l'asile de nuit. Hommes, femmes, en deux groupes, attendent que les portes s'ouvrent. Peinture sobre et vigoureuse, dont je vais dire tout à l'heure le genre et le modèle. Bientôt, au groupe des femmes, une femme s'agrège, différente des autres, moins sale, moins pauvre, moins cynique, mieux habillée, et d'un certain âge. Et puis, presque en même temps qu'elle, une jeune fille en grand deuil, pas misérable non plus, et qui semble ne rien voir, s'arrête aussi. Ces deux nouvelles venues, d'une classe sociale plus relevée, ont peine à se mêler aux autres. Involontairement (au moins pour la jeune), elles se rapprochent l'une de l'autre. Elles entendent confusément les grossières confidences et les bas propos de toutes ces pauvresses qui, entre autres choses, se mettent à dire ce qu'elles feraient si elles devenaient riches.

Tout cela est pris sur le vif. Je me souviens d'avoir un jour voyagé à Bordeaux, dans le bruyant autobus qui va de la place d'Aquitaine à la rue Gambetta, avec un mendiant aveugle, un vrai mendiant profes-

sionnel, vraiment aveugle. Assis sur les bancs de la voiture, ne voyant personne, n'entendant pas les conversations étouffées par les cahots de la guimbarde, il se mit à parler et à rêver tout haut : il rêvait qu'il gagnait le gros lot (ce mendiant devait avoir, comme ses confrères, des obligations de la Ville de Paris), et il déclarait, lui aussi, ce qu'il ferait : « J'entrerai comme d'habitude, disait-il, et je crierai : Madame Thomas, donnez-moi ce soir deux portions de soupe ! » Les femmes de l'asile de nuit, peint par Lavedan, sont moins innocentes, mais elles n'ont pas un horizon plus large.

Enfin, les portes de l'asile de nuit se sont ouvertes et le misérable troupeau est entré. Les deux « aristocrates » cependant, — l'une, la jeune, a donné comme nom Irène Olette ; l'autre, la vieille, Valérie Lesoir, — étroitement unies et se prêtant un mutuel appui, obtiennent la faveur de ne pas subir le même traitement que les autres ; elles ne se déchausseront pas ; elles n'iront pas à la douche ; leurs vêtements ne seront pas désinfectés. Et ce régime de faveur soulève contre elles la jalousie féroce de l'assemblée. Le repas est ensuite servi, les femmes mangent, gloutonnement. Seule, Irène Olette refuse sa part, et Valérie Lesoir l'imite. Le repas fini, c'est la prière :

Aussitôt tout le monde se lève et toutes les mains ensemble allèrent avertir le front, la poitrine et les épaules qui sont les quatre points cardinaux du signe de la croix. La prière, toujours la même, se composait d'un *Notre Père* et d'un *Je vous salue, Marie*, récités à haute voix et suivis de trois invocations : une à saint Joseph, une à saint Labre, une à saint Vincent de Paul, les trois grands saints de la pauvreté perpétuelle et de l'absolu renoncement.

A chacun de ces noms bienheureux, les femmes répondaient

avec ferveur : « Priez pour nous !... » La gonfleuse aux abattoirs, de ses lèvres déformées qui embouchaient la cornemuse des vessies toutes chaudes, avait l'air de souffler les oraisons. La harpie confessait humblement : « C'est ma faute. » Florina, les joues pleines, mais s'interrompant de mâcher par respect, avait ses deux grosses mains ramenées l'une sur l'autre sous son menton, comme pour aller à la Sainte Table ; et le Christ aux grands bras qui ne sont jamais fatigués d'être toujours ouverts semblait pencher la tête exprès, pour écouter et tenir compte...

Enfin le mot « Ainsi-soit-il ! » s'envola, comme un dernier soupir, et Mme Farine dit : « Au dortoir ! »

A ce moment Irène Olette s'approcha d'elle, et, d'un ton résolu : « Je veux m'en aller. »

La surveillante fit : « Déjà ! »

— Oui ! Je le peux? demanda la jeune fille. Je ne suis pas prisonnière?

— Nullement. Mais si vous n'avez pas de domicile, où allez-vous coucher?

— Je ne sais pas. Je veux partir.

— Demain.

— Tout de suite.

— Vous n'avez même pas mangé.

— Tant mieux. Je ne dois rien.

— Si jeune dehors ! A cette heure ! Avec cette jolie figure !

— J'ai mon voile.

— Dans ce grand Paris !

— Je le connais.

— En pleine nuit !

— C'est moins dangereux qu'en plein jour.

— Et toute seule ! Y pensez-vous?

— Toute seule.

Et la jeune fille avança d'un pas.

Mais quelqu'un se détacha du groupe des assistants et dit :

— Non. Pas toute seule. Je l'accompagne.

C'était la femme au chapeau, Valérie Lesoir.

Elles partiront, les deux femmes ; elles iront droit devant elles, à Paris, la nuit, l'estomac vide. Mais ne

vous inquiétez pas. Une volonté veille sur elles ; ou plutôt une volonté veille en elles.

***

Un trait frappe tout de suite dans ce début, c'est la fermeté dramatique et un peu à effet de l'art et du style : des formules brèves, des antithèses, des titres pittoresques comme : « En attendant la demie », ou « Les coudes sur la table », ou encore « Où vont-elles? », des raccourcis, de brusques et violentes échappées, tout cela nous ramène à un maître d'autrefois. Invinciblement, malgré soi, on pense aux *Misérables* de Victor Hugo.

Que M. Lavedan y ait pensé lui-même, je ne le crois pas ; je n'imagine pas un écrivain de sa valeur et de son expérience se remettant à l'école et imitant Hugo, comme, dans ma jeunesse, les concurrents du Concours général imitaient Flaubert. Mais la vérité c'est que, pour produire les mêmes effets, il faut les mêmes causes. Ayant conçu un dessein analogue à celui de Victor Hugo, M. Lavedan retombe forcément dans les mêmes méthodes, dans la même esthétique, dans les mêmes procédés. Cette ressemblance suffit donc à classer l'œuvre de M. Lavedan, au moins par l'intention de l'auteur, dans le même rang que la grande épopée de Hugo : si elle n'est pas une vaste et puissante composition, il aura, je le répète, « raté » son affaire.

Cet effort vers le grand est encore révélé par une autre ressemblance.

On comprend bien que je ne veux pas analyser ici le livre tout entier ; laissons à la curiosité du lecteur le plaisir des surprises. Je peux cependant indiquer

que Valérie Lesoir est une fausse pauvresse et qu'elle ramènera Irène Olette dans une maison tranquille et singulière, où habitent avec elle-même, qui est formidablement riche, de riches et charitables personnages. Or, malgré les différences profondes, essentielles, qui prouvent qu'il n'y a ni imitation ni même lointain souvenir, voici que cette vieille maison, qui est à la fois un cloître et un centre de charité, évoque invinciblement à mes yeux la maison de Mme de la Chanterie, dans *l'Envers de l'histoire contemporaine*, de Balzac. Et comme je suis assuré que M. Lavedan n'a pas pris pour modèle Balzac, puisque Valérie Lesoir et ses amis ont été copiés sur la réalité même, et non sur des héros de romans, ici encore la ressemblance extérieure révèle l'identité d'intention et d'ambition ; M. Lavedan se rencontre avec Balzac, parce qu'il s'élève à l'énergie de Balzac, et considère comme lui que le roman doit être une immense création.

Et j'oserai donc conclure qu'en ce temps de monographies, de livres courts et de tableaux dans des cadres, M. Lavedan a eu le courage de revenir à la fresque, et d'oser un ensemble colossal. Réussira-t-il? Je l'espère. Son premier volume, du moins, est bon et fait de main d'ouvrier !



Car on conçoit bien qu'il ne s'agit que d'un début et qu'*Irène Olette* est seulement le vestibule de l'édifice. Tout s'y prépare, mais rien n'y commence véritablement. C'est l'exposition de la tragédie, l'acte premier où l'on a dit :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille.

Je reprocherai même à ce premier acte d'être trop uniquement un premier acte, et de ne pas assez fortement indiquer le drame qu'on prévoit. Ainsi la première partie des *Misérables* s'achève sans angoisse ni énigme. Les deux volumes suivants, déjà annoncés, seront nécessaires pour pleinement comprendre celui qui vient de paraître. Ils l'emporteront dans leur succès qui sera formidable, si le drame devient aussi poignant que l'exposition en a été artiste et habile.

Mais telle quelle, *Irène Olette* a déjà de quoi nous plaire et nous retenir. On a beau dépouiller le vieil homme, on en garde toujours quelque chose. Henri Lavedan redevient, à bien des pages, le chroniqueur alerte et le fin dessinateur qu'il était ; le Parisien reparaît sous l'homme, et le sourire malicieux du « boulevardier » revient égayer l'épopée. Planteau, un garçon de café, qui aura à jouer un des premiers rôles, voit entrer, le soir de l'asile de nuit, Irène et Valérie Lesoir dans son restaurant à la *Sortie des Bains*; Valérie lui a dit qu'elles ont vingt sous à elles deux, pour dîner. De quel ton la patronne, Mme L'Honneur, accueille cet aveu :

Un franc, et vous espérez dîner? Avec ça? A une pareille heure? Et ici? Prenez-vous donc la *Sortie des Bains* pour une soupe populaire?...

Mais Planteau, Isidore Planteau, est romanesque ; Irène est jolie ; c'est le coup au cœur. Et le garçon, qui était arrivé « grognant comme un chien », repart, joyeux, chercher deux dîners pour vingt sous !

Danseur envolé sur ses escarpins, parmi la poussière du sable jaune, il n'était déjà plus là. Chassée d'une main décisive, la porte du fond battait comme un métronome en folie

On entendait, derrière, un remue-ménage terrible, un bruit de vaisselle, des éclats de voix de dispute, la voix de madame : « Ah çà? Plaisantez-vous, Zidore? Êtes-vous malade? » et Zidore, en coup de vent, le tablier serré du haut sur des reins andalous et claquant du bas ainsi qu'un linge sec qui flotte au soleil dans un jardin, réapparaissait à la suite d'un plateau chargé d'assiettes pleines jusques au bord, et balancé à la pointe de son bras tendu. On eût dit que ce plateau se sauvait et que le jeune homme courait après pour le rattraper. Ce plateau enchanté (il devait avoir des ailes) descendit et se posa sur la table où les femmes furent obligées de se reculer pour lui faire de la place, tandis que Zidore avec tranquillité, semblant récapituler une commande, annonçait au fur et à mesure : « Deux couverts. Ici on ne les paye pas. Une seule croûte au pot, mais il y en a pour deux : vingt-cinq centimes, idem un ragoût de mouton pour deux : quarante. Un gruyère : quinze. Un verre de Barsac à dix, à boire dans le même. Et deux sous de pain. Font un franc. Rond comme une pomme. »

Les deux femmes n'en revenaient pas.

Brave Planteau ! Car c'est lui, vous le comprenez, qui paie, sans le dire, le prix véritable du festin qu'il a servi. Mais n'allez pas à la *Sortie des Bains* pour y dîner, servi par Planteau ; il ne doit plus y être ; l'amour et la politique le ravagent, et lui font faire des bêtises, en attendant qu'à la fin, au dernier volume, il devienne, comme je l'espère, et comme M. Lavedan nous le doit, un héros sauveur, qui donnera peut-être sa vie, comme il vient de donner son dîner : « Font un franc, rond comme une pomme ! »

Mais, pas d'anticipations ! Et ne dictons pas au romancier son dénouement. Admirons seulement la jeunesse et la grâce de son esprit et de sa plume.

***

D'ailleurs, c'est cette incertitude de la suite qui m'empêche de discuter, dès à présent, les caractères et les personnages. Que dire, par exemple, de Valérie Lesoir, passionnée de charité, défiante de ceux à qui elle la fait, capable d'ardente sympathie spontanée, et avec cela froidement volontaire et désabusée? La vie ajoutera peut-être d'autres traits à ce mélange vrai mais un peu contradictoire et déroutant (1).

Mais ce qu'il faut dès à présent louer sans restriction, c'est le généreux effort pour renouer l'ancienne tradition du grand roman qui soulève un monde, la tradition des *Misérables* et de la *Comédie humaine*. Et ce qu'il faut constater aussi, c'est le charme d'un livre plein de variété, d'émotion et d'esprit, qui nous offre une des meilleures lectures, une des plus prenantes, des plus agréables et (dans le vrai sens du mot) des plus « recommandables » de la littérature contemporaine.

(1) Au moment où ce livre est sous presse, la suite d'*Irène Olette* vient de paraître sous le nom de *Gaudias* et réalise largement tout ce que nous espérions du premier volume.

XVIII

LES LITANIES DE SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS

En écrivant *la Belle Histoire de Geneviève,* M. Henri Lavedan a tenté encore une route nouvelle. Mais, pour cette fois, il n'a pas eu si grand mérite que lorsqu'il s'est hasardé avec *Irène Olette* parce qu'il ne lui a pas fallu un aussi grand effort. Il a cédé simplement à ce besoin de rêve, à ce désir de création libre et poétique, dont l'âme d'un véritable artiste est toujours tourmentée.

Toujours l'artiste, — celui du moins qui est tel par sa nature et dans le fond de sa personnalité, — subit avec peine la contrainte de la réalité et de son art même. Aussi, à certaines heures, il lui semble que ce serait un grand bonheur pour lui d'être enfin tout à fait maître, ou tout à fait serviteur de quelque rêve, gracieux et consolant, dont il fera ce qu'il voudra. C'est un repos, c'est un épanchement, c'est un joli nuage au ciel, c'est une source qui court et chante ; c'est un page d'autrefois qui passe en dansant sur la route.

Ce fut une sainte qui passa sur le chemin de M. Lavedan.

Et quelle sainte, charmante et respectable : Geneviève, patronne de Paris !

Voici, avant qu'elle soit venue au monde, le ciel où l'ange, qui sera chargé de la garder, attend avec une impatience angélique (mais vive), sa mission de guide et d'ami. Voici la chambre où naît l'enfant. Voici son père, Severus, un saint, et sa mère, Gerontia, la robuste Gallo-Romaine, — toute pareille à ma voisine, l'aubergiste de Cervières, — brune, bavarde, un peu vulgaire, avisée, et qui a de la volonté et à qui on n'en fait pas accroire.

Naturellement, l'enfant grandit comme un être surnaturel. Son père la suit des yeux avec une tendre admiration. Mais Mme Gerontia n'est pas de si bonne composition. Gare à vous, Madame Gerontia ! Si vous vous moquez des évêques, et des aveugles, et de votre fille qui les protège ; si vous empêchez par la force la docile enfant d'aller à l'église, vous aurez des nouvelles de la Justice divine !

Tout cela est vif, frais, pittoresque, avec de l'esprit sans amertume, de la plaisanterie sans vulgarité, et de la sainteté sans ennui.

Mais Geneviève est devenue grande, elle a perdu son père et sa mère, sa mère enfin digne d'avoir mis au monde une telle sainte. Geneviève a des extases et des visions, une dernière si longue que l'inspecteur des morts veut la faire enterrer ; mais c'est lui qui sera enterré, lui, le fonctionnaire suffisant et infaillible ! Car, en sortant de la maison où Geneviève ne tardera pas à reprendre ses sens, il est écrasé par une auto... non ! non ! par un char à bœufs.

Or, dans sa léthargie, Geneviève a entrevu de terribles maux, lesquels fondent tout de suite sur Lutèce. Invasion d'Attila. Le gouvernement évacue Lutèce ; la population, surtout la population mâle, évacuerait

aussi Lutèce, si Geneviève, n'y maintenait les femmes par la persuasion. D'ailleurs, Attila se retire. Geneviève lui en a intimé l'ordre, et il s'en va perdre la bataille de la Marne — pardon ! de Châlons-sur-Marne, contre le maréchal Joffre — pardon encore ! contre le général Aétius.

Maintenant, Geneviève est très vieille. Elle a dépassé les quatre-vingts ans. Elle vit chez Clovis et Clotilde. Et Clovis lui raconte comment fut détruite la cathédrale de Reims, pardon encore ! comment fut brisé à Soissons ce vase de cristal qui avait servi jadis à mettre les parfums de grand prix que Magdelaine versa sur les pieds de Jésus. Et Geneviève lui rend intact le vaisseau miraculeux. Et c'est le symbole de la France croyante et immortelle.

Et Geneviève, à quatre-vingt-onze ans, meurt enfin, dans sa pauvre petite cellule, le 3 janvier 512, avec l'assistance de Rémi, évêque de Reims, de deux religieuses et de toute la foule des pauvres gens — y compris ses moutons — qu'elle a gardés et protégés comme une bonne bergère.

Je n'ai pas besoin de dire que tout cela a été rêvé et écrit pendant la guerre. Heureusement, l'œuvre n'est pas « de circonstance ». A peine deux ou trois allusions très précises, comme une date sur une porte. Davantage, c'eût été trop.

Que reprocherai-je à cette gracieuse « histoire » qui m'enchante? Qu'elle n'est pas écrite en vers, et qu'on n'y sent pas, sous la prose, la trame cachée d'une versification (1). On s'aperçoit que M. Lavedan est surtout

(1) Peut-être suis-je ici trop affirmatif; de bons juges m'ont montré plus d'un vers harmonieux dans cette prose. Je donne mon impression, telle quelle.

l'homme de la prose. Il n'y a pas assez souvent (à mon gré) chez lui, ces involontaires alexandrins, ces strophes soudaines qui reposent l'oreille du lecteur, par la rencontre d'un rythme connu.

Peut-être est-ce une faiblesse de mon goût. Je m'éloigne de plus en plus de la poésie en prose ou en périodes libres. Ce n'est pas que je devienne ennemi de la liberté. Mais chaque jour davantage, je deviens plus ami de l'ordre et de la loi, et de l'harmonie. Je regrette les rimes dans la belle histoire de Geneviève.

J'aurais voulu au moins une petite litanie — ça rime, les litanies, et richement :

Par vos moutons, sainte Geneviève, priez pour nous.

Par votre mère Gerontia, si désagréable, sainte Geneviève, priez pour nous.

Par Lutèce délivrée, sainte Geneviève, priez pour nous.

Par tout ce que votre nom chéri nous offre de pieux et de consolant, sainte Geneviève, priez pour nous !

Mais à quoi bon vouloir inventer des litanies? J'en retrouverai assurément d'anciennes, et les copierai à la suite de la *Belle Histoire*, parce que l'extrême naïveté s'accorde à merveille avec l'extrême raffinement.

XIX

M. CHARLES MAURRAS CRITIQUE LITTÉRAIRE

Dans les derniers articles que M. Charles Maurras vient de consacrer au romantisme, quelques mots nous ont ramené à des temps « très anciens ». Ce sont ceux où M. Charles Maurras se défend contre cette allégation que des « causes politiques » dominent « le développement de ses vues sur les lettres humaines ». Répondant à M. de La Tailhède, il proteste là contre, avec dignité, avec vivacité aussi :

S'il [M. de La Tailhède] recueillait ses souvenirs ou consultait des écrits dont les textes et les dates demeurent... il serait le premier à nous apporter une toute contraire et plus véridique attestation. Pressé par la vérité, M. de La Tailhède dirait, comme l'ont fait d'autres compagnons de jeunesse, que l'étude des lois de la poésie et de l'art fut la voie lumineuse qui ouvrit à beaucoup d'entre nous la connaissance des lois de la Cité. Mais ce fait, vérifiable en lui-même, n'a besoin de personne, et il se suffit.

Je pense que M. de La Tailhède ne prétendait pas contester que M. Charles Maurras eût été critique littéraire avant d'être écrivain politique. Nul ne le sait mieux que l'auteur de *la Métamorphose des fontaines*, puisque le plus magnifique éloge, et le plus complet encore aujourd'hui de son talent poétique, c'est M. Charles Maurras qui l'a donné, dans *la Revue ency-*

clopédique, dès le 15 février 1895. Il voulait plutôt dire qu'à cette heure M. Charles Maurras ne peut rien écrire sans penser d'abord aux lois de la Cité, même en critique littéraire. Et la preuve en est dans cette étude brillante et profonde sur Dante que M. Charles Maurras avait écrite, avant la guerre, comme préface pour la belle traduction de *l'Enfer*, par Mme Espinasse-Mongenet, mais qu'il vient de publier à part, sous ce titre : *le Conseil de Dante.*

Dès le début, M. Charles Maurras s'exprime ainsi :

> Quand, grâce à elle [la traduction de Mme Espinasse-Mongenet], nous saurons lire Dante dans son langage et l'interpréter selon notre esprit, l'œuvre d'art du poète et celle du traducteur donneront ensemble un enseignement qui ne peut s'arrêter à la poésie.

Et la « péroraison » débute par cette phrase :

> A l'utile leçon de vérité antiromantique, ce Florentin en deuil de son bel *San Giovanni*, cet énergique *Cittadin della citta partita* ajoutera une sérieuse leçon de civisme.

L'on peut bien affirmer, sans aucune injurieuse intention, que lorsque M. Charles Maurras condamne le romantisme ou admire Dante, ce n'est pas seulement pour des raisons d'art. Où commencerait l'injure? Ce serait si nous ajoutions qu'il a sacrifié, volontairement ou non, la sincérité de son sens critique à la passion politique.

Mais cela, nous ne l'ajouterons pas, tout au contraire. Et puisque M. Charles Maurras nous rappelait, avec une fière et tranquille confiance, à ses premiers écrits, j'y suis allé.

Et le témoignage que j'en rapporte — puisqu'il n'en veut pas d'autre — c'est que sa pensée « littéraire »

est restée toujours fidèle à elle-même, malgré les inévitables modifications que la vie amène avec elle.

***

L'on a du plaisir à se replonger dans l'ancienne *Revue encyclopédique*. Elle est inégale au delà de toute mesure ; on dirait qu'une activité jeune, avisée, infatigable, s'y dévouait avec succès, et que, de temps en temps, une intervention maladroite coupait le fil de ce succès. Explique qui voudra, par exemple, comment M. Charles Maurras, critique littéraire en titre, s'étant absenté un mois, fut remplacé par un *interim* qui le contredit violemment et copieusement ! Au retour, M. Charles Maurras se contenta d'en sourire.

Du reste, il avait pour modèle, en ce temps-là, le maître de la grâce, celui qui était le plus aimable et le plus musical des écrivains, M. Anatole France. Quel bon maître ! Nous nous souvenons encore de ces chroniques du *Temps;* elles n'avaient point de passion, ni d'exclusion, ni de dissonance ; avec un goût exquis M. Anatole France discernait les meilleurs livres, et les meilleurs hommes ; et il en parlait si sympathiquement qu'il leur faisait un succès réel. Sa sympathie était communicative. Il suffisait qu'il louât d'une certaine manière un ouvrage, pour que cet ouvrage, s'il dormait chez le libraire, s'éveillât et courût le monde. Il y a bien longtemps que les critiques littéraires ont perdu ce pouvoir, — peut-être parce qu'il est attaché au talent divin de poésie.

M. Charles Maurras avait donc pour chef de file, ou plutôt pour chef de style, non un Brunetière, ni un

Voguë (ses bêtes noires), non un Jules Lemaître (son futur ami), mais l'auteur du *Jardin d'Epicure*. Seulement, au lieu d'être l'ange de la sympathie et de l'ironie douce, il était le gardien à l'épée flamboyante, qui effraye les intrus. A son maître il avait pris le style lumineux, les formules de marbre ; à lui-même, à sa jeunesse, il devait avoir emprunté l'intransigeance et la force.

Il jugeait sévèrement les hommes, et il les jugeait bien : ils ont eu presque tous la fortune qu'il leur prédisait. Il avait des amitiés et des admirations qui ne se sont pas démenties ; des haines qui se sont encore moins démenties.

Il était déjà le fils de la civilisation gréco-latine, il détestait le mysticisme septentrional ou oriental ; il avait des accents nietzschéens, avant Nietzsche. On connaît cette exclamation de Lamartine devant le Parthénon :

> J'erre tout le jour, muet dans ces ruines, et je rentre l'œil ébloui de formes et de couleurs ; le cœur plein de mémoire et d'admiration ! Le gothique est beau ; mais l'ordre et la lumière y manquent. Ordre et lumière, ces deux principes de toute créature éternelle ! Adieu pour jamais au gothique.

M. Charles Maurras disait la même chose. Mais il ne se résignait pas à errer dans les ruines des Parthénons ; il voulait ressusciter « l'ordre et la lumière ».

Sa pensée n'allait pas au hasard ; il avait un principe. Mais pour en comprendre le sens, il faut replacer toute chose à sa date.

A la date donc où M. Charles Maurras débutait, le réalisme jusque-là dominant révélait sa faiblesse ; c'était un vêtement usé qui montrait la corde. Le romantisme reparaissait çà et là, mais pauvrement. Et

à sa place, à la place du réalisme aussi, ce qui surgissait, pour s'élancer vers l'avenir et en prendre possession avec une confiance juvénile, c'était le symbolisme, qui avait comme instrument le vers libre, comme principe philosophique l'idéalisme, comme prophète Wagner. Entre le réalisme et le symbolisme, le sentiment de l'art, la passion de la beauté et la curiosité du nouveau avaient créé une région moyenne où l'on voisinait : Huysmans, Verlaine, Barrès tout jeune encore et d'autres futurs illustres s'y coudoyaient fraternellement.

M. Charles Maurras ne fut spécialement d'aucun de ces groupes, pas même de celui qui n'était pas un groupe. Il eut des amitiés, point de compagnonnage. Les symbolistes excitaient sa défiance parce qu'ils se croyaient au-dessus de la raison, les réalistes parce qu'ils ne s'élevaient pas jusqu'à la raison ; et tous les autres, parce qu'ils n'avaient point de philosophie. Il chercha son principe et le trouva : le voici :

Les objets, quels qu'ils soient, ont un axe et un nœud ; un principe d'essence ; un centre de définition... Je ne sais pas si les figures de ce monde possèdent, comme on nous l'enseignait autrefois, une substantialité ; il se peut qu'elles soient flottantes et errantes sur quelque fond de rêverie, plus légères en soi que la plume de cygne ou l'atome d'éther. Mais pour nous, dans le temps, et sur le point du monde où nous sommes placés, elles s'offrent avec un air de fixité ; elles montrent des caractères essentiels et dominateurs, que les têtes bien faites saisissent dès l'abord et auxquels sont subordonnés les autres caractères essentiels et accidentels.

En imposant à l'art et à la poésie, cette sorte de « soumission aux objets », comme il dit, M. Charles Maurras se séparait à la fois des réalistes qui ne peignent que les accidents des objets, et des symbolistes

qui mettent la liberté créatrice, la fantaisie, le sentiment spontané et irréfléchi à la place de la « soumission aux objets ». Et il restituait à la « raison » le contrôle de l'activité « poétique ».

Voilà, très insuffisamment expliqués, quelques-uns des traits de sa doctrine et de sa personne, quand il débutait — ou presque — dans les lettres.



En tout cas, on discerne dès maintenant l'invariable et constante unité de sa pensée.

Dans l'article que nous avons cité, il écrit ces lignes que tout bon esprit approuvera sans réserve :

> Avec le génie sensible et sérieux de Lamartine, on prend moins volontiers son parti des incohérences ; acquises ou natives, nées de la « demi-barbarie » de l'esprit public ou d'une formation défectueuse, celles-là déchirent et désespèrent... Dans quelques beaux traits de la brillante et magnanime *Réponse à Némésis*, il y a des nuances qui mettent mal à l'aise parce que l'on se demande ce qu'y devient la pensée ou même l'intention du poète ; un malaise pareil est tout à fait insupportable dans le plus riche et le plus retentissant peut-être de ses poèmes, celui que, pour ma part, j'inclinerais à aimer le plus, sa *Marseillaise de la Paix*. Il y a plusieurs strophes où l'idée de cercle carré, la contradiction dans les termes, brutale, violente, offensante, ralentit le mouvement, corrompt la douceur du rêve et va troubler la splendeur du rythme. Notre volupté est blessée à vif par ce désaccord.

Que veut-il dire par là ? Sinon que la volupté dépend aussi de la raison, qu'elle s'envole quand la raison est blessée, et que celle-ci est toujours blessée quand le poète oublie « la soumission à l'objet ».

De même encore, il note presque au début de son étude sur Dante :

— *C'est le roi des poètes,* disait un jour un de nos maîtres, et comme je restais muet en pensant à Homère et à ses homérides, il insista : ...*du moins des poètes modernes.*

Mais il dut voir que je pensai alors à Racine et à ses pareils.

C'est que, malgré son admiration, il trouve encore un peu de « gothique » dans *la Divine Comédie*, et il préfère l'*Odyssée* ou *Andromaque* (bien que Racine et le vieil Homère n'aient pas, toutes proportions gardées, une maîtrise intellectuelle comparable à celle de Dante), parce qu'ils sont excellemment l'ordre et la lumière.

Son goût, ses préférences, sa doctrine n'ont donc pas changé. Tout cela s'est durci plutôt ! Un quart de siècle peut glisser sur le front d'un homme jeune sans y laisser de rides, mais laisse des traces sur la réflexion et le style. M. Charles Maurras est tel aujourd'hui que je le vis un soir, à Montauban, il y a vingt-cinq ans. Mais il a perdu, quand il écrit, cet enjouement, cette fantaisie, cette facilité, ce sourire amusé qui parfois souriaient dans ses plus rudes discussions. Par contre il a gagné en précision, en fermeté, en force ; il abonde en formules pleines et pittoresques ; sa volonté est plus catégorique et plus brutale : sa phrase est presque trop « signifiante ». Il ne parle plus comme Anatole France, qui lui-même... Enfin, le chef de parti, l'homme qui pense et qui veut qu'on le suive, le cerveau politique orientent toujours la critique littéraire vers le « conseil ».

Est-ce amoindrissement ou ennoblissement? Sans le moindre doute, en regrettant la grâce de jeunesse, il faut admirer la force de maturité.



Mais me voilà bien loin de cette comparaison que je voulais faire entre son étude sur Dante et ses premiers articles de critique littéraire.

Prenons donc en lui-même, sans y mêler le passé, ce *Conseil de Dante*. La thèse de M. Charles Maurras est que Dante nous apprend à incruster comme une pierre de mosaïque le fait historique particulier, la nuance fugitive de l'espace et de l'heure, dans la construction éternelle de la pensée philosophique ; à soumettre l'amour réel, positif, charnel, à l'amour idéal, théologique et divin, ou plutôt à passer, avec le même élan passionné, de la vie à la béatitude ; enfin à dompter (non à détruire), à civiliser (non à cacher) les mouvements violents, la sensibilité la plus exaltée sous la triple règle du rythme fixe, de la loi civique et de la raison.

Dante, dit-il, peut guérir plusieurs des défauts de ce jeune siècle et en stimuler les vertus. De ce maître suave et très irritable et puissant, les âpretés s'imposeront par un charme fait de raison et d'éloquence, de musique et d'amour. Debout et resserré dans sa longue cape sans pli, tel que l'évoque une iconographie assez véridique, il ne fera point grâce à la mollesse, à la dispersion, au vain rêve, à la fausse sensiblerie : mais le sentiment fort, l'idée vraie, l'image ferme et cohérente, les passions ardemment tenues et menées ou utilisées, toutes les vertus, tous les biens qui le firent frissonner des pieds à la tête, sans faire osciller sa raison, ni dépiter son cœur, contribueront à faire entendre qu'il y a des façons de sentir sans faiblir, et que l'excès, l'abus sont de simples états de dégénérescence morale qui ramènent une âme fort au-dessous de son point de vigueur réelle et d'intensité véritable.

Quand les jeunes lecteurs auront vu ce poète de la volonté

et de la raison fondre en larmes comme un enfant, pâmer comme une femme, retomber sur la terre comme un corps mort, ou rire de bonheur au rayon des belles étoiles, il leur aura peut-être donné une juste idée des mystères du sentiment, sur lequel ils auront moins de chances d'être abusés par les charlatans de toute origine.

Je ne sais si ce portrait est ressemblant, du moins il est beau. Toutefois, pour en revenir à mon idée, je suis persuadé que l'intention de donner un conseil a un peu nui à la grâce et à la richesse de cette étude sur Dante, qui eût été parfaitement agréable autant que forte, si M. Charles Maurras s'était laissé aller davantage à son plaisir.

XX

LA RENAISSANCE DU ROMAN RÉALISTE

Le réalisme, je me suis réjoui longtemps qu'il ne fût point de mode. A cette heure j'ai un peu changé d'opinion, je l'avoue.

Il suffit de regarder l'ensemble de la production littéraire contemporaine pour s'apercevoir que certaines qualités essentielles à toute beauté et à toute forme d'art, sont en train de disparaître de nos livres, et que ces qualités sont justement celles que le réalisme exigeait, recherchait et atteignait. Je crains donc que l'entier oubli, le dédain que témoignent en fait à l'égard de l'école de Flaubert et de Maupassant, même ceux qui aujourd'hui se réclament du réel, ne soient les causes de cette — tranchons le mot — de cette décadence. Et sans désirer que le réalisme domine, je souhaite très ardemment qu'une saute de vent le ramène sous notre horizon.

Voilà pourquoi j'attribue de l'importance aux œuvres qui peuvent le représenter sous les traits les plus engageants. Telle *Valentine Pacquault* de M. Gaston Chérau.

Combien nos prophètes grandiloquents, nos poètes aux poèmes « sans fil » et jusqu'à nos plus délicats rêveurs gagneraient à regarder les choses et à s'y « soumettre » — comme le conseillait M. Charles Maurras, et comme M. Gaston Chérau vient de l'essayer.



M. Gaston Chérau, qui a beaucoup observé et beaucoup voyagé, a aussi beaucoup travaillé; il est un de nos plus soigneux écrivains. On m'a raconté que cette *Valentine Pacquault* avait d'abord été imaginée ou rêvée par lui, il y a des années, comme un canevas, sans précision. Puis il avait amassé des notes et des faits. Or, à ce moment, il rencontra, par une récompense que la vie offre quelquefois aux chercheurs, quelques-uns des types qu'il avait inventés. Alors, assuré d'être dans le réel, il avait commencé à écrire. Et il avait écrit, réécrit, corrigé, indéfiniment.

Les deux volumes de *Valentine Pacquault* seraient donc, si tout cela est vrai, comme j'ai lieu de le penser, et comme le pensera tout lecteur attentif, un bel exemple de conscience professionnelle :

> Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage ;
> Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Comme les préceptes classiques et ultra-classiques s'appliquent bien au réalisme !

A ce prix on a, comme va le montrer cette brève analyse, un récit qui se tiendra d'un bout à l'autre :

Depuis un temps — comment dire? — immémorial, les trois demoiselles Carignan tiennent une pension de jeunes filles à Argenton, la meilleure du pays; et leur meilleur élève a été leur neveu François Pacquault. Orphelin très jeune, François a trouvé une mère dans chacune de ses tantes ; toutes les trois en ont fait un garçon modèle, une vraie demoiselle, sage, discret, affectueux, timide, sans mauvaise fréquentation,

sans camarade. Elles l'ont même préparé au baccalauréat. Et elles avaient placé pour lui, chez M. Fenestraud, notaire, leurs économies qui faisaient un joli petit tas.

Elles songeaient, dès ses vingt ans, à le marier, avec quelque ancienne élève de la pension Carignan, celle qui aurait eu les meilleures notes : un ménage, prix d'excellence !

Mais M. Fenestraud fait soudain faillite ; la dot de François est perdue ; ces demoiselles n'ont plus rien, sauf ce qu'elles cachaient, dans leurs paillasses ! Et cela ne va pas loin.

Il est donc urgent de marier au mieux François, pour assurer son avenir, d'autant qu'il va partir au régiment et que les trois vieilles filles ne l'imaginent pas capable de vivre sans, autour de lui, la providence d'une femme dévouée.

Et elles jettent leur dévolu, après divers échecs, sur une orpheline de père et de mère, Valentine Duperrier.

Mlle Célina, qui consultait son registre de notes après chaque expédition, avait trouvé à la page *Valentine Duperrier :*

Conduite, 2 ; *application*, 3 ; *histoire*, 2 ; *français*, 4 ; *mathématiques*, 1 ; *caractère indiscipliné; intelligence moyenne; deux graves observations ayant nécessité un rapport à la famille* (Madame Bovary, Namouna). *A échoué deux fois au brevet.*

Elle avait pincé les lèvres.

Valentine Duperrier !... Elle se la rappelait ! Une fillette brune, élancée, jolie ; une très mauvaise élève. *Conduite*, 2 ; *mathématiques*, 1. Est indisciplinée...

Elle aurait préféré Élise Sauvageot, qui avait 10 en conduite et en application, 9 pour tout le reste ; qui avait eu son brevet avec mention *bien* et ne connaissait pas *Madame Bovary* et *Namouna !*

Valentine Duperrier... C'était d'elle qu'une sous-maîtresse

avait dit : « Elle a des yeux de pervenche. » Une autre sous-maîtresse avait rectifié : « De scabieuse. » De pervenche ou de scabieuse, Mlle Célina n'en avait cure ! Le registre des vraies valeurs était là.

Elle ne put se retenir d'avouer à Amélie :

— Ah ! mon Dieu ! ses notes ne sont pas fameuses !

Hélas ! si les notes sont médiocres, Valentine (orpheline de père et de mère) a deux cent mille francs bien à elle. Et puis François a vu ses beaux yeux de pervenche ou de scabieuse ; et du premier coup, son cœur s'est gonflé !

Il aurait souhaité s'abîmer humblement aux pieds de cette jeune fille ou la dominer orgueilleusement ; il aurait souhaité souffrir pour elle, ou accomplir sur l'heure une action héroïque.

Bref, il est amoureux de toute son âme ; et puisque Valentine ne le refuse pas, il va l'épouser, avant même le régiment, pour l'emmener avec lui dans sa pauvre petite ville de garnison.

Valentine, quoiqu'elle ait lu *Madame Bovary*, ne songe pas un instant à cet illustre modèle. La littérature n'est pas son fait. Mais elle a le caractère d'une petite bourgeoise à la fois dépensière et rangée, vaniteuse surtout et qui veut recevoir le beau monde. Son jeune mari ne sait pas s'imposer à elle. Il est toujours petit garçon ; il l'est au régiment, dans la rue, à la maison. Alors elle se débrouille, fait des visites et bientôt voit venir chez elle messieurs les officiers.

Sa bonne étoile met sur son chemin un capitaine vieux garçon, le capitaine de Milliaud, qui a une âme singulièrement droite et élevée, et qui s'attache à ce jeune couple, autant à François qu'à Valentine, en prévoyant de loin les dangers où l'inexpérience de la femme et la faiblesse du mari ne manqueront pas

de les jeter. Il les surveille de son mieux, les guide, un peu inexpérimenté et un peu faible lui-même, et risque de s'égarer avec eux.

Cependant la position de Valentine Pacquault se raffermit, au moins en apparence, tandis que le pauvre François, avec son impressionnabilité et sa timidité, est ballotté en tous sens par les contre-coups de sa vie de régiment et de sa vie de ménage.

Tout cela est décrit avec une admirable sûreté de main. Voilà où triomphent le don d'observation exacte, la minutie et le soin d'écrire de M. Gaston Chérau. On y est au courant des moindres choses ; le lecteur voit se dérouler la vie sans que rien soit à désirer dans cette peinture.

Or, parmi la garnison est un lieutenant d'Argenton même, le fils Tassart, dont les parents tiennent un magasin ; il est sec, brutal, orgueilleux, sans cœur. Un soir, chez Valentine, qui s'amuse à piquer ce redoutable adversaire, il se dispute avec elle et l'imprudente finit par garder le dernier mot. Il s'en va plein de dépit. Mais comme il y a, cette nuit même, une grande marche et que François doit retourner à la caserne, Tassart profite de cette absence, s'introduit chez Valentine, reprend la dispute et la conduit comme on présume. Valentine, malgré elle, est à lui. C'est la colère, non l'amour qui crée cette liaison.

Désemparée, Valentine se jette avec une violence farouche tantôt dans les bras de son mari stupéfait d'une telle bonne fortune, tantôt dans ceux de son amant, qui a toujours un peu l'attitude d'un adversaire. Enfin, Tassart l'emporte ; et Valentine s'abandonne à lui sans réflexion, précaution, ni prudence.

Et l'irréparable catastrophe, qu'on sentait venir, se produit.

François est tombé malade ; il est à l'hôpital, il a une fièvre qui l'hallucine ; sa jalousie s'est éveillée ; il échappe à ses gardes ; il sort chercher sa femme. Elle n'est pas chez elle. Il va chez Tassart ; elle n'y est pas non plus, car elle est partie avec le lieutenant pour la grande ville voisine ; mais elle y a oublié son ombrelle. Et cela suffit pour que François revoie tout, sache tout. Il court, le malheureux, il court, avec sa fièvre brûlante, chez le capitaine de Milliaud. Le capitaine le ramène paternellement à l'hôpital. Et l'enfant — c'est toujours un enfant — est couché dans un bon lit ; la sœur lui caresse doucement le front. Il s'apaise, jusqu'à ce que, soudain, le délire le reprenne. Il va à la fenêtre, l'ouvre, se jette dans le vide.

Arrivé à ce point, je sais quelle sera la première pensée de mes lecteurs : « Et les trois demoiselles Carignan? » Elles disparaîtront, s'évanouiront, s'effaceront, pauvres, tendres et charmantes vieilles images ! Elles n'eurent qu'un tort, celui de ne pas s'être fiées aux notes : *Conduite* : 2 ; *application* : 3. Elles en meurent après leur neveu.

Mais ce n'est pas elles, ni François, qui sont les figures principales du roman. Valentine occupera désormais la première place toute seule. Elle va se débattre, sans remords, sans franchise et sans noblesse. Elle tombera chaque jour plus bas, sans amour, naturellement, jusqu'à une certaine nuit d'orgie destinée à célébrer le départ de Tassart pour les colonies, et où, folle et ivre, la jeune femme se fait tatouer sur le bras un cœur percé d'une flèche avec les initiales de son amant.

Elle ne roulera pas pourtant jusqu'à l'infamie de la boue, elle ne sera pas une « enlisée ». Le capitaine de Milliaud, qui veut prendre sa retraite au pays natal, la retrouve à l'heure décisive, quand elle est dégoûtée de Tassart, d'elle-même et de tout. Il a le courage de l'aimer et de le lui dire. Il l'amène chez lui, et il la présente sous son nom à lui, comme sa femme. Elle doit devenir véritablement sa femme — à lui qui l'a sauvée.

Pas encore ! Une nuit, sur le bras tatoué, Milliaud découvre le cœur, la flèche, les initiales de Tassart : « Va-t'en ! » crie-t-il.

« Va-t'en !... » Elle ne voulait pas partir. Elle n'avait donc plus qu'à mourir ! Dans ce cas, il fallait que ce fût tout de suite !

Elle toucha des objets, prit des limes à ongles, des ciseaux.

Et voilà qu'elle eut un grand tressaillement : elle avait aperçu un coffret ; c'était le semainier de Milliaud.

Elle l'ouvrit, prit un rasoir : ses doigts ne tremblaient plus. Mais, au moment de porter l'acier à son cou, elle eut une défaillance.

Elle abaissa son arme, serrant les dents, se traitant de lâche...

Or, ses regards se posèrent sur son bras où étaient gravés les stigmates de son infamie...

Un cri !... qui parcourut la demeure entière !

De la petite pièce où il s'était retiré, de Milliaud l'entendit et, sous les combles où ils logeaient, les domestiques, aussi, le perçurent comme un choc bref que les murailles transmettent sans l'assourdir.

En entrant dans le cabinet de toilette, on trouva Valentine adossée à la cloison, les joues décolorées et la bouche étirée par un rictus. A ses pieds, s'étalait une mare de sang qui coulait de son bras mutilé.

De Milliaud l'appelait, l'étreignait, s'écartait, l'appelait encore, essayant de faire descendre sur lui ce regard de bienheureuse qui montait si haut, fixé sur des choses lointaines,

dans un éther inaccessible. Et il promettait de mourir à son côté, et, en soulevant le bras sanglant, il clamait :

— Au secours !... Sauvez-la... Au secours !

Espérons qu'il la sauvera.



Drame bien agencé, vigoureux, vigoureusement écrit, *Valentine Pacquault* a encore cette qualité des bons romans réalistes que l'on croit avoir sous les yeux toute la vie, au complet, des personnages. Dans les romans ordinaires, nous ne voyons les personnages que par une fente de rideau ; et nous sentons bien qu'ils font en même temps beaucoup d'autres choses vulgaires ou nobles, intéressantes ou indifférentes, que nous ne saurons jamais, parce qu'elles se passent hors de notre rayon visuel. Ici nous avons l'illusion de les connaître réellement, et de les suivre dans tous les recoins de leur existence. Leur cuisine, leur santé, leur sommeil, leur réveil, leur argent, leurs économies, nous sommes, vis-à-vis d'eux, comme si nous étions informés de tout. Ils sont de notre familiarité et de notre intimité. Nous ne les rencontrons pas en visite ; nous vivons avec eux ; c'est du grand art.

Et c'est aussi de l'art le plus humain et le plus adroit, que d'avoir renoncé à la dureté continue de *Champi-Tortu* et d'avoir mêlé aux figures dramatiques de François, de Valentine, de Tassart, de Milliaud, les silhouettes à la Dickens de braves gens un peu falots comme les trois institutrices, ou des ombres glissantes et fraîches, comme la religieuse.

Enfin, le style, sans avoir beaucoup de richesse ou d'imprévu, est cependant plein de vie et de solidité ;

c'est une notation alerte, émue, exacte des choses.

Valentine Pacquault serait-ce donc l'œuvre sans défaut, l'œuvre impatiemment attendue, le vrai chef-d'œuvre?

Pas encore ! J'y relève un défaut qui n'en gâte aucunement les qualités, mais qui empêche ces qualités mêmes d'avoir toute la profondeur du génie.

Peintre exact et complet des personnages, comme je l'ai dit, ce qui manque à M. Gaston Chérau, c'est d'avoir pénétré leur secret. Nous n'avons pas l'impression d'une solide unité d'âme.

Et cela est sensible surtout pour Valentine.

Valentine, oui ! tout ce qui lui arrive est vrai, détail par détail, mais cela ne paraît pas entièrement logique et vrai dans l'ensemble. Si l'on suppose que chacun de ses actes découle de l'acte précédent, sa conduite est contradictoire, nous déconcerte ; il n'y a jamais dans ce qu'elle fait, la ressource qui produira l'acte rédempteur de la fin. Si l'on admet, au contraire, que toutes ses folies successives venaient d'une source intérieure, capable de se renouveler d'une façon imprévue, on regrettera que M. Gaston Chérau ne nous ait pas conduit au bord de cette profondeur où se cache la véritable individualité.

C'est la qualité des grands psychologues, c'est le génie d'un Flaubert (que je ne me lasse pas de citer ici) de nous mettre toujours en présence de personnalités où nous sentons un principe d'unité vivante.

Maître de son art, M. Gaston Chérau n'est pas encore maître des âmes et de la vie entièrement. Il est encore trop féru de l'observation de détail. Qu'il ne l'abandonne jamais. Seulement, qu'il la dépasse et la subordonne à l'intuition.

XXI

DEUX CRITIQUES : M. THIBAUDET ET M. VANDEREM

M. Albert Thibaudet est un critique à la fois grammairien et philosophe ; il aime à réfléchir avant d'écrire ; et, pendant qu'il écrit, il réfléchit encore ; il a les souvenirs les plus précis à propos de toute chose ; mais il complique tout ce qu'il dit par un certain manque de simplicité, par un certain abus de l'idéologie et de la phraséologie à la mode, qui rendent parfois fatigants même ses moindres écrits (si l'on peut dire qu'il se soit jamais amusé à faire des écrits « moindres »). Bref, il s'expose à lasser le lecteur, qui ne s'ennuie certes pas en sa compagnie, parce qu'il y a trop à gagner, mais qui s'énerve à la longue... Et pourtant, il faut le lire. Et on le lit en effet. Ah ! s'il pouvait, tout d'un coup, par un miracle à la Polyeucte, renoncer à ses méthodes et à son goût !

Je vois, je sais, je crois, et je me fais comprendre.

Mais peut-être qu'il y perdrait de son sérieux, de sa subtilité, de sa profondeur, de sa conscience ! Que j'en ai connu de penseurs devenant vaudevillistes, parce qu'ils avaient voulu parler comme le vulgaire et qu'ils ne savaient plus penser, une fois dépouillés de leur armature de mots abstraits. Acceptons donc

les défauts de M. Thibaudet, en nous disant qu'après tout le plus grave défaut est celui de mal penser, et que M. Thibaudet, qui pense fortement et sincèrement, n'a pas celui-là. Et puis il vient de traiter un si beau sujet, et si actuel : *les Idées de Charles Maurras!*



Ce livre, paru aux éditions de *la Nouvelle Revue française*, est le premier d'une série de quatre volumes où seront expliqués : « Trente ans de vie française. » Les trois autres volumes seront : *la Vie de Maurice Barrès* (1), *le Bergsonisme*, *Une Génération*. Les *Idées* de Maurras, la *Vie* de Barrès, c'est, déjà, trop dépourvu de simplicité ; et, sous une apparence de profondeur, ces titres constituent des indications inexactes. Pour Barrès, ce qu'il nous importe de savoir, ce n'est pas sa vie, à lui, qui n'appartient qu'à lui et à ses plus chers amis, mais les images de la vie qu'il a successivement proposées à ses lecteurs, et qui appartiennent au public. Et tout à l'heure je vais dire que la « nature » de Maurras et son action dans la vie ne sont pas moins intéressantes que ses « idées ». Mais, après tout, les auteurs sont les maîtres de leurs titres ! Sans plus ergoter, va pour la *Vie* de Barrès et pour les *Idées* de Maurras !



Les *Idées de Charles Maurras* constituent un très fort volume : l'équivalent d'un in-8° d'autrefois. En ce temps de livre cher, cela est à considérer ! Et

(1) Elle vient de paraître.

comme il n'y a point de bavardage, que les citations de Maurras sont nombreuses et belles, que les réflexions de Thibaudet ont besoin d'être lentement méditées, le lecteur en a, comme on dit, pour son argent, pour son pauvre argent ! Ce serait un danger pour les éditeurs et les romanciers de refaire de ces livres courts (et légers de substance) comme on les aimait avant la guerre ; cela met à trop haut prix le plaisir qu'on y trouve. Mais un ouvrage solide et de longue haleine tente le plus économe. On ne se reproche point de l'avoir acheté. « Un style grave, sérieux, scrupuleux, va fort loin », disait La Bruyère qui vivait à une époque où le livre était un luxe coûteux comme aujourd'hui. C'est une des raisons du succès — déjà acquis — du livre grave, sérieux, et scrupuleux, où la pensée de Thibaudet s'associe avec les idées de Maurras.

A la vérité, les idées de Maurras ne s'y dégagent pas avec toute la netteté souhaitable. Elles s'y trouvent bien, une à une, analysées avec une vive pénétration ; elles y sont discutées avec une impartialité et une subtilité toutes philosophiques, mais elles sont mal classées à mon sens.

Visiblement, M. Thibaudet a voulu éviter d'en bâtir un système ; il réserve sans doute cette méthode au bergsonisme. Il n'y a pas non plus cherché la vie et le développement d'une pensée : il garde la méthode historique pour Barrès. Il s'est donc réfugié dans ce qu'on appelle communément l'idéologie. Il a déterminé des « centres » artificiels, autour desquels il fait rayonner un groupe d'idées, et cela jusqu'à ce qu'il ait épuisé toute la suite des idées. Mais ces centres qui participent à la fois de la sensibilité et de l'intelligence, ces centres qui sont des mots et des images, des symboles plutôt,

combien je les trouve obscurs et arbitraires ! Choisis selon la mode, non pas selon « la nature des choses », je crains que demain ils ne soient entièrement inintelligibles ! Quand la mode aura passé, quand le dernier livre sur Athènes, Athéna, ou Athéné aura été écrit, la classification de M. Thibaudet paraîtra ce qu'elle n'est point, une invention faite pour étonner, et on s'étonnera qu'un bon esprit s'y soit arrêté.

Qu'on en juge en effet : le livre I s'appelle : Lumière de Grèce ; le livre II : Air de Provence ; le livre III : Pierre de Rome, et le quatrième et dernier : Terre de France. Comme ce parallélisme et cette gradation sentent la scolastique ! « Lumière », « air », « pierre », « terre » ! J'ai envie de jurer (qu'on se rassure, je ne dépasserai pas le Morbleu !) et de réclamer la plus folle liberté : « Vous vous rappelez, disait le Balzac du dix-septième siècle, à son ami le chevalier Méré, vous vous rappelez le temps où nous nous roulions sur l'herbe et où nous faisions des solécismes ! » Moi aussi, je voudrais entendre des solécismes.

Mais, quant à prendre Athènes, la Provence, Rome et la terre de France comme les principes classificateurs des idées de M. Maurras, j'y résiste de toutes mes forces. C'est ingénieux, mais hors du vrai. Les classifications les meilleures ou plutôt les seules qu'on doive accepter, sont les classifications naturelles. Tout ce symbolisme est flatteur pour un instant, mais il est faible pour toujours.



J'imagine que, nourri de livres plutôt qu'instruit par les choses, et de formation universitaire (du temps où l'Université n'était plus ou pas encore huma-

niste), M. Thibaudet n'a pas su assez fortement résister à l'idéologie des quinze dernières années. Il est plein des souvenirs des maîtres contemporains, comme nous étions débordants en citations de romantiques et de parnassiens ; mais il n'a pas eu l'amitié profonde et directe de la grande pensée classique. Son style s'en ressent partout, et cela frappe d'autant plus que les citations de Maurras — très bien choisies — ont toujours une netteté et une force admirables.

Voici par exemple comment M. Thibaudet définit le style de Maurras : « Dans ce style *en pensée et en belle chair méditerranéenne, comme les bras nus d'une fille de Saint-Remy,* vous ne trouverez certes pas la transparence, les nuances fluides, *la nervosité à fleur de visage* qui séduisent dans celui de M. Barrès. *Trop robuste pour être visiblement limé, il demeure insoucieux,* ainsi que l'étaient *un Malebranche ou un Bossuet,* de ces petites loupes qui troublaient l'irritable féminité d'un Flaubert. » Comme on regrette, en lisant, tout à côté, plusieurs pages fermes et d'une heureuse venue, que M. Thibaudet n'ait pas

> ...quelque ami qui pût sur ces matières,
> D'un charitable avis lui prêter les lumières !

A la rigueur, quand on exprime sa propre pensée on est excusable d'être obscur, compliqué, et parfois un peu barbare ; mais quand on explique celle d'autrui, la première qualité est la lucidité ; et la seconde, la simplicité. Une explication qui a besoin d'explication manque son but.



Enfin, le livre de M. Thibaudet me paraît être involontairement injuste pour Charles Maurras. On ne peut pas être plus soucieux de l'exactitude, plus impartial, ou même dans une certaine mesure, plus partial en faveur d'une pensée différente de la sienne, que M. Thibaudet l'a été pour M. Maurras. Et pourtant il est resté injuste. Sa méthode, son plan, la délimitation de son sujet l'y condamnaient.

Les idées de Charles Maurras, c'est beaucoup ; mais leur efficacité aurait été nulle sans la personne même de Charles Maurras. Il y a des idées chez Blanc de Saint-Bonnet ; il y en a chez Veuillot, et chez ce dernier, avec un style que n'ont ni Thibaudet, ni Maurras lui-même. Et combien Blanc de Saint-Bonnet a-t-il de disciples aujourd'hui? Combien Veuillot? Mais Maurras a commencé par créer son système, par « organiser » sa pensée, en travaillant avec une admirable ténacité, à comprendre tout son temps, à accepter et à refuser, après jugement réfléchi, les idées contemporaines, et enfin à disposer en ordre, autour de principes simples et accordés entre eux, tout ce qu'il avait reconnu vrai. Ce n'a pas été une distraction, mais la seule occupation de sa vie enfermée et têtue. Recueilli dans ce labeur, comme jadis Montesquieu, dans la recherche de l'esprit des lois, il a fini par plier tous les faits, toutes les « choses », à ce système, sans les altérer. En même temps, car il est un « animal politique », il a essayé d'appliquer sa doctrine au jugement de la vie politique française ; ce fut un moment un peu âpre de son activité ; il était prompt alors à

déclarer « infâme » quiconque ne lui apportait pas tout le concours qu'il désirait ; et quelques-uns de ses disciples qui partageaient ses passions plus que son intelligence, ne laissaient voir que le côté négatif de sa pensée. Mais, quand la guerre fut venue et que l'amour eut remplacé la haine, Maurras s'est astreint à suivre au jour le jour l'action des gouvernements et des partis, au lieu de la combattre révolutionnairement. Et là il s'est révélé l'un des premiers cerveaux politiques du siècle.

J'entends bien que, peut-être, s'il était ministre, s'il avait à agir, il serait aussi maladroit que les plus maladroits : cet accident s'est vu maintes fois. Mais personne à coup sûr ne contestera qu'il sache, avec un petit nombre de principes constants, interpréter, juger, annoncer les événements, indiquer les dangers et les remèdes ; et jamais il n'est déconcerté par ce qui arrive, ni en contradiction avec soi-même, ni aux prises avec de l'imprévu. Devant sa vigoureuse dialectique tout le réel et tout le changeant de la politique se déroule dans l'ordre idéal prescrit par sa pensée.

Il serait tout à fait ridicule et déraisonnable de ne pas rendre justice à une telle pensée, surtout quand on sait que derrière elle il y a un travail de seize heures par jour, le désintéressement absolu d'un moine dans sa cellule, une énergie que rien n'a lassée ni détournée. Voilà ce que M. Thibaudet devrait ajouter, je crois, parce que c'est essentiel à dire pour faire comprendre les idées de Maurras et les distinguer de ces Nuées interchangeables que tout métaphysicien ingénieux peut créer en un jour de rêverie.



M. Vanderem, autre critique, mais qui est d'une autre méthode et d'un autre esprit, vient de publier, chez Flammarion, un volume agréable et plein de choses : *le Miroir des lettres;* je lui adresserai beaucoup moins de reproches qu'à M. Thibaudet. Mais cela ne signifiera point que je veuille sacrifier l'un à l'autre. Il est plus facile (sans être très facile) de refléter agréablement dans un « miroir » la vie qui passe, que de faire, sans broncher, l'exégèse de M. Maurras !

Ce sont les femmes qui ont le plus excellé dans le genre de critique pratiqué par M. Vanderem. En bien des pages, la correspondance de Mme de Sévigné est déjà un miroir des lettres, bien supérieur à n'importe quel ouvrage de littérature écrit par un homme en ce temps-là. Et, pendant la monarchie de Juillet, Mme de Girardin, sous le pseudonyme du vicomte de Launay, a tracé une image noble et charmante de cette époque si mêlée. Les femmes ont une grâce de style, une facilité et une rapidité d'émotion, un tact littéraire qui manquent aux hommes. De quoi ils se rattrapent par la vigueur de l'esprit et la solidité des jugements. C'est le cas pour M. Vanderem. Il a de fortes qualités intellectuelles. Il en a presque trop pour les agréments d'un « miroir ».

Cependant il ne néglige pas le détail piquant, émouvant ou pittoresque et il vit dans l'actualité. C'est l'année 1918 qu'il ressuscite à nos yeux, et il ne s'arrête qu'à janvier 1919 avec *l'Atlantide* dont il parle pour la (ou le) louer comme il faut. Il confronte le présent avec le passé, ce qui est souvent un plaisir pour le cœur et une sûreté pour l'esprit ; cela donne une échelle pour juger les hommes d'aujourd'hui.

XXII

ROMANS DE PROVINCE : LOUIS CODET, M. CHARLES LE GOFFIC ET M. MAURICE BRILLANT

Un grand danger m'est venu menacer : un huissier m'a apporté naguère mon congé.

Je sais qu'il y a des commissions arbitrales à Paris et que mon droit est hors de conteste. Mais il faut tout prévoir : mes adversaires seront malins, et le juge le plus équitable dort quelquefois, ou se trompe.

> Le divin Mahomet enfourchait tour à tour
> Son mulet Daïdol et son âne Yarfour,
> Car le sage lui-même a, selon l'occurrence,
> Son jour d'entêtement et son jour d'ignorance,

enseignait Victor Hugo.

Si mon juge faisait comme Mahomet !

J'ai donc envisagé les pires éventualités ; je me suis demandé ce que je deviendrais en cas d'expulsion.

La Sorbonne inscrit sur son fronton, dans la cour d'honneur, qu'elle est la maison des professeurs pauvres, *pauperum magistrorum;* mais elle ne loge pas le moindre professeur. On ne trouve nulle part d'appartement dans Paris ; la banlieue est aussi encombrée. Il ne reste que la province. Et j'ai donc pensé à la province.

Pendant toute une nuit, je me suis vu, en songe, citoyen d'une riante petite ville, ami des fonctionnaires et surtout du chef de gare, prenant chaque jeudi le train de 6 h. 35 pour Paris et revenant le lendemain pour celui de minuit 45. J'avais un jardin, des fleurs, des fruits, des légumes, des poules...

A mon réveil, j'ai couru aux renseignements pour réaliser ce rêve, et, sachant l'inanité des géographies, je me suis fourni de romans provinciaux. Là, au moins, je pouvais avoir une image vraie des choses.

Cette image vraie m'a confondu. J'ai constaté que difficilement je saurais m'accommoder à la province. Vous rappelez-vous le joli passage de La Bruyère : « J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte : une rivière baigne ses murs et court ensuite dans une jolie prairie... Je me récrie, et je dis : Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir. » Les romanciers de la vie provinciale m'ont amené, malgré moi, malgré mes souvenirs, à la même conclusion. Et puisque je ne peux pas aller dans les vieilles chères villes qui auraient, au moins, pour moi, la poésie de mon enfance, — elles sont tout de même trop éloignées de la Sorbonne, — j'aime mieux coucher sous les ponts — mais à Paris !

En attendant, j'ai retenu de ma brassée de romans provinciaux, trois volumes qui m'ont consolé de ma déconvenue : c'est toujours cela de gagné ! De ces trois livres, l'un, dont l'auteur est mort à la guerre, mérite le nom de chef-d'œuvre ; les deux autres, — tout charmants et dont les auteurs sont heureusement

vivants, — le mériteront aussi un jour, quand ils auront subi l'épreuve du temps. C'est *la Fortune de Bécot*, par Louis Codet, *l'Abbesse de Guérande*, par M. Charles Le Goffic, et *les Années d'apprentissage de Sylvain Briollet*, par M. Maurice Brillant.



C'est il y a un an que M. Pierre Camo, que je n'avais pas encore l'honneur de connaître, m'apporta son *Livre des regrets*, dont j'ai dit ici l'admiration qu'il m'inspire. A l'ouverture des pages, je fus saisi tout de suite par la beauté du second poème, sur lequel j'étais tombé. Le poète y pleurait un ami, tué à la guerre, j'en ai d'ailleurs cité déjà une première partie :

La fortune changeante aura beau me sourire,
Et du fond de l'exil me ramener un jour :
Je ne te verrai plus, à l'avant du navire,
Saluer mon retour.

Ce Roussillon qui fut ta province natale,
N'offrira même pas à mon pieux espoir
Le cyprès funéraire et la pierre tombale
Où je voudrais m'asseoir...

Le nom que portait cette ode magnifique ne me disait rien : Louis Codet. Qui donc était Louis Codet? Je le demandai à M. Camo. Il me répondit : « Un homme de génie. » J'avoue que j'ai été étonné. Un homme de génie? Cela se saurait.

Or, il y a quelques semaines, a paru un ouvrage posthume de Louis Codet. Et si frais, si jeune, si délicieux, si simple, que, n'osant pas répéter : « un homme de génie, » ce qui est bien gros, j'ose du moins affirmer que

Louis Codet avait le génie de la grâce, de la gaieté, de la vie, et qu'il nous a laissé une œuvre à mettre à côté du *Décameron* et de *Candide* : c'est *la Fortune de Bécot.*

Cela se passe en Roussillon.

Bécot, de son vrai nom Gilles Tixador, fils de la bonne et majestueuse Mme Tixador, a vingt ans ; et on ne peut voir ce joli garçon, si spontané, sans éprouver un penchant pour lui, surtout les vieilles gens, sa marraine la riche Mme Bouillon-Lamothe, le très vieil et très riche ami de sa marraine, M. de Cahuzac, qui a un château en Gascogne, et enfin M. Yvon, professeur à la Sorbonne, qui n'a pas d'âge et dont la vue et la conversation inspirent « cette sérénité et ce bien-être qu'on goûte sur le sommet des montagnes » (pour un coup, vive la Sorbonne !).

Quant à sa mère, n'en parlons pas, ni de son cousin, le lieutenant Hubert, ni de la Prairie, chanteuse étoile du Capitole de Toulouse, qui est venue faire la saison à Vernet-les-Bains, ni de tous les autres gens qui approchent Bécot ; ils l'adorent, et comme ils ont raison !

Et, lui, il est amoureux d'une jeune veuve, Mme Georgette, qui se moque un peu de lui...

... Et le monde bigarré de la province, complété par les figures originales des baigneurs de Vernet, s'agite autour du délicieux Bécot, jusqu'au jour où il hérite du marquis de Cahuzac, où il s'engage dans les chasseurs d'Afrique et où (mais ce jour est devenu une nuit) Mme Georgette fait un peu moins de façons avec lui, sans cesser toutefois d'en faire encore quelques-unes.

Et cette histoire est pleine de traits d'une prodigieuse vérité, qui se glissent, tout naturellement, dans le cours limpide du récit, un récit écrit avec un art si par-

fait que ce n'est plus du style ; c'est une eau transparente.

Pour qu'on ne me croie pas sur parole, donnons deux exemples, je les intitulerai : « Les leçons de Bécot ».

Voici la première : Bécot a appris que son ami Hubert, envoyé pour plaider sa cause auprès de Georgette, a trop bien plaidé, mais non pas la cause de Bécot. L'amoureux trompé devrait se fâcher avec Hubert, ou croit qu'il le devrait, mais, en réalité, il ne le peut, et il craint que sa facilité ne le déshonore. Alors il va demander conseil à M. de Cahuzac, qui est quasi centenaire.

— Voilà, reprit Bécot, voilà quel est le point critique, et ce qui me chiffonne : c'est que je n'en veux pas à Hubert. Vous comprenez bien, monsieur ?... Je devrais le haïr. Nous aurions dû nous battre... Et, au contraire, moi je l'ai pris pour compagnon. Nous allons tous les deux séjourner à Collioure et demeurer ensemble. Il est vrai qu'il m'a témoigné un certain remords. Enfin, monsieur, je voudrais savoir...

Et Bécot, avec embarras, fixa ses regards sur un gros pigeon pattu qui marchait dans l'allée et se rengorgeait.

— Je voudrais savoir si je me conduis mal. Vous sentez... je suis jeune, je ne suis pas fixé. Je fais souvent, sans m'en douter, des choses qui semblent monstrueuses. Est-ce que j'agis contrairement à la morale, quand je traite toujours Hubert comme un ami ? Est-ce qu'à vos yeux, monsieur, je suis... comment dirais-je ?... est-ce que je vous parais un homme sans dignité... quoi ! un ignoble personnage ?

M. de Cahuzac s'arrêta une seconde fois et ferma les paupières. Le jeune homme crut qu'il allait dormir ; mais il n'en fut rien :

— Tu es un brave et digne cœur, fit lentement et solennellement le vieux Gascon. Suis toujours tes penchants, tu ne te tromperas point ! La morale, mon fils, c'est bon pour la prêtraille... Nous autres, nous avons l'amour.. et nous avons l'honneur !

— Ah ! je vous remercie ! dit Bécot. Me voilà plus léger !

Il saisit, quelques instants, la main parcheminée ; M. de Cahuzac s'était tout redressé et ses yeux papillotants perdaient deux vieilles larmes. Puis, à petits pas, ils poursuivirent leur marche, le long de ces lauriers clairs et qui sentaient le miel.

— Ah ! cher monsieur, reprit Bécot, quelle horrible chose que les maux de l'amour ! Cette femme, vous savez, je ne m'en consolerai pas ! Je l'aime éperdument... ou plutôt je l'aimais... et je ne l'ai pas eue ! On ne peut oublier, n'est-ce pas, en pareil cas? On n'oublie jamais?

M. de Cahuzac regarda de nouveau, fort solennellement, la figure brune de Bécot où s'ouvraient tout grands ses yeux noirs, et il lui posa la main sur l'épaule :

— Difficilement ! prononça-t-il de sa voix chevrotante. On oublie difficilement, tu as raison, cher ami. L'on oublie tout au monde, la mort de ses parents, la perte de ses biens, la forfaiture de son épouse... On oublie ses maîtresses, même les plus charmantes. Mais un désir, mon fils, qu'on n'a point assouvi... un grand désir !... cela reste toujours dans le fond de notre cœur, tu as raison, quand on est fait comme nous autres... Vivrait-on cent ans !

D'un geste extrêmement vif, tout en disant ces mots, il leva sa canne, perpendiculairement, à hauteur de ses yeux, et il la piqua brusquement sur le sable de l'allée.

— Vivrait-on cent ans ! cria-t-il encore.

— Je le pensais bien ! murmura Bécot en baissant la tête. Mon malheur ne finira donc jamais... qu'avec mes jours !

La seconde leçon est plus docte. Bécot croit donc avoir renoncé à Georgette ; il ne peut s'empêcher d'en parler avec M. Yvon, un soir, et l'interroge sur ce qu'est l'amour.

— L'amour ! L'amour ! fit rêveusement M. Yvon, en regardant les cimes noires des montagnes et les feux des étoiles.

— Qu'est-ce que l'amour, à votre idée? interrogea Bécot.

— Voilà une question, dit M. Yvon.

— La moindre fille des rues en sait bien davantage que le

plus grand savant, déclara le jeune homme de sa mine la plus sombre.

— Vous parlez comme Platon, fit à ce coup le vieil homme.

Cependant Bécot se taisait, ayant vidé son sac. Alors, M. Yvon, d'une voix encore jeune et caressante, commença de lui répondre et de disserter sur les choses de l'amour ; il partit de Platon et de sa courtisane. Il raconta donc sur les hétaïres de la Grèce deux ou trois anecdotes piquantes ; ensuite, il traita des Français. Il parlait bonnement et familièrement des gens les plus illustres, des poètes et des personnages historiques, les cardinaux, les ducs, les grandes dames des siècles passés ; on ne trouvait personne, parmi tous ces gens-là, qui n'eût dit sur l'amour un mot original et très amusant. Chacun s'était dépeint selon sa nature : les uns se montraient gaillards et les autres tendres, d'autres ironiques ou bien furieux. M. Yvon parlait : on croyait vraiment les entendre et les voir. Bécot se prit à penser, pour la première fois, que tous ces gens célèbres avaient été vivants, avaient existé en chair et en os ; mais il se demandait comment M. Yvon avait pu pénétrer si avant dans leur intimité.

Bécot n'avait qu'une peur : qu'à la fin de son discours M. Yvon ne lui dît de répéter un peu...

Il n'en fut rien ; c'était une crainte bien vaine. M. Yvon se leva et fit avec un léger soupir :

— Allons ! je vous ennuie, excusez-moi ! Il est l'heure de rentrer le dada à l'écurie. Eh bien ! mon jeune ami, gardons tous deux de cette nuit un souvenir aimable : rien ne peut honorer un homme de mon âge autant que la confiance d'un homme de vingt ans. Quand vous voyagerez dans le Nord, venez me voir à Paris, n'est-ce pas? Puis, en attendant, — cela vaut mieux que tous les parchemins, — conservez bien votre jolie nature, comme a dit cette jeune femme que vous avez aimée... Et aimez-en une autre !...

— Monsieur, lui dit Bécot, je vous suis reconnaissant de vos bontés pour moi. Je demeure sous le charme de votre beau discours. Vous me voyez assez étonné, mais enfin, bien aise, que tous ces gens illustres que vous m'avez dépeints, qui nous semblent si froids lorsque nous lisons leurs livres, aient dit à propos de l'amour précisément ce que j'ai senti moi-même, quand j'étais amoureux.

Que pensez-vous de la qualité fine, du naturel, de l'aisance, —et de la poésie de ces pages?

Hélas! Pourquoi Collioure, Perpignan, Vernet-les-Bains, le château de M. de Cahuzac, et Mme Tixador et les bons gâteaux qu'on appelle là-bas les *néluskos* (j'en ai mangé, moi qui vous parle), pourquoi est-ce si loin, si loin de Paris? J'y aurais recherché les propos de M. Yvon et j'y aurais bien volontiers conjuré la crise du logement!



Que M. Maurice Brillant me pardonne d'avoir un peu trop longuement parlé de Louis Codet. *Bécot*, c'est tout ce qui restera de Codet. M. Brillant a la vie devant lui. Mais si je dois maintenant me borner, ce n'est pas que j'en estime moins son œuvre à lui, et que j'en trouve la lecture moins attachante.

Il sait que, maître de son manuscrit par une indiscrétion, je l'avais « couru d'un fil », comme dit Montaigne, passionnément. J'ai repris l'œuvre à tête reposée, dans la jolie édition que je viens de recevoir, et mon impression, qui s'est précisée, n'a pas changé.

Les Années d'apprentissage de Sylvain Briollet auront le plus vif succès et le plus mérité. Et ce début dans le roman n'étonnera personne.

M. Maurice Brillant est, en effet, parmi nos jeunes écrivains, un des meilleurs. Partout où il s'est essayé il a apporté de l'agrément, du charme, une étonnante flexibilité de ton et sous une forme volontairement nonchalante, un grand souci de bien écrire et de bien penser. Ses chroniques du *Correspondant* sont égales aux meilleures qui se publient aujourd'hui. Ses vers ont une haute valeur musicale, *Les Années d'appren-*

tissage de Sylvain Briollet montrent les mêmes qualités. C'est une chronique écrite par un poète, avec ses réflexions rapides et pénétrantes, mais il y a, de plus, l'intérêt, le mouvement et sinon une intrigue serrée, au moins une suite bien liée de journées vives et amusantes.

Sylvain Triollet sort du grand séminaire, sans crise d'âmes, ni fracas ; il se contente de dire au vieux médecin qu'il a « une étrange fatigue cérébrale ». Le médecin ordonne le repos, et M. l'économe qui assiste à la consultation, acquiesce, sans pénétrer le vrai dessein de Sylvain : « Il ne pouvait soupçonner tant de duplicité chez un jeune homme qui n'était pas dévot. » Muni de son *exeat*, Sylvain s'en va chez son parrain, oncle et maître, l'abbé Boisard, curé de Guinoiseau. Et il y reste quelques mois jusqu'à son départ pour Paris ; c'est son apprentissage. Il y est amoureux, mais de la même manière qu'il a été séminariste, sans fièvre, et sans crise. Il n'a point de vice, ni de vertu extrême ; il est fin, malicieux sans méchanceté, et de bonne foi. Écoutons-le parler de la jeune fille qu'il aime :

Je la trouvai près du bassin des cygnes... Dès que je l'aperçus au loin, forme encore indistincte, j'eus la subite révélation de sa miraculeuse beauté... C'était à la vérité une assez jolie fille.

Bravo, Sylvain ! Tu lui as dit « : Je t'aime, » et elle a fini par épouser le fils du plombier (tout de même, je n'en suis pas sûr !).

Vraiment, c'est une des lectures les plus agréables qu'on puisse faire.

Devant le presbytère habité par Briollet, et par le curé Boisard, ancien élève de l'école des Hautes-

Études, épigraphiste, helléniste, artiste, homme du monde et le plus dévoué des curés de campagne, les gens défileront, évêques, généraux, propriétaires grands ou petits, filles jolies ou presque, idées amusantes ou profondes, impressions délicates. Je serais étonné si, dès à présent, les années d'apprentissage de ce Wilhelm Meister à la française, — j'allais dire à l'Anatole France, quoique M. Maurice Brillant n'imite pas l'auteur de la *Rôtisserie de la reine Pédauque* et reste entièrement original, — n'avaient pas le plus vif et le plus justifié des succès.

Par malheur pour moi, je ne sais où cela se passe. En Anjou, à coup sûr, si j'en juge par le vin qu'on y boit. Je relève un nom de ville : Montreuil-sur-*Oudon* ; faut-il lire *Où donc?* Où donc que j'y coure?



Si, à défaut de Perpignan, je pouvais me loger à Guérande??? L'été, il n'y a rien de plus frais et de plus accueillant que Guérande, — ni de plus noble, — quandon y arrive par la côte, le long des marais salants. Et le roman de M. Charles Le Goffic, qui m'y ramena, m'a causé un plaisir infini.

J'ai peine à écrire *Monsieur*, quand je parle de Le Goffic. Un si ancien camarade et si parfait ! Mais ce n'est pas de l'ami qu'il s'agit ici ; c'est de l'écrivain ; et celui-là, il ne faut pas le traiter avec trop de familiarité. Il mérite le respect. Son œuvre, son labeur, sa conscience, son talent, en font un vrai *Monsieur*, — un vrai seigneur.

L'Abbesse de Guérande, qui se passe à Guérande, est un roman romanesque, et pas une chronique comme

Bécot ou *Briollet!* C'est à la fois un drame de caste et de famille. Et tout finit bien parce que d'abord la bru sympathique, détestée par l'odieuse belle-mère et forcée de se jeter par la fenêtre, ne se tue point ; ensuite parce que la famille de ladite bru (une Lehuédé qu'on croyait de basse extraction) descendait de Lehuédé du Traict, lieutenant de Mercœur, et marié à une propre nièce de Don Juan d'Aguilas, — enfin parce que le mari revient.

La force dramatique, la vérité, le pittoresque sont les qualités dominantes de ce récit rapide et prenant, et qui vaut mieux que ces quelques lignes d'éloge. Aussi bien, j'espère pouvoir un jour reprendre toute la carrière de Le Goffic (foin du *Monsieur!*). Et ce sera un curieux défilé de souvenirs. En attendant, j'ai voulu simplement le féliciter d'avoir une petite patrie et un abri en Bretagne, moi qui risque, l'hiver prochain, si mon juge enfourche son âne Yarfour, d'aller quelque part en prison, avec ma famille, comme *vagabond, sans domicile légal*.

XXIII

LA CRITIQUE A LA BOILEAU ET LA CRITIQUE UNIVERSITAIRE : M. MARIUS ANDRÉ ET M. ANDRÉ THÉRIVE

Les critiques peuvent être contents : les voici en vedette, et non pas un ou deux, mais tous à la fois. Les *Marges* ont ouvert une enquête sur la Critique. Les réponses à leur questionnaire contiennent parfois beaucoup d'idées en peu de mots.

La curieuse, chercheuse et hardie *Connaissance*, sur un programme précis, nous a donné des avis plus développés et originaux.

D'autres revues se sont mises, à ce propos, sur la même piste. M. W. Mayr, dans les *Feuilles libres*, a écrit, de la critique, quelques vérités amères et désabusées, comme il les aime.

Mais les Revues ne sont pas de mon rayon. Je veux seulement signaler ici l'importance que les écrivains — jeunes ou restés jeunes — attribuent à l'honorable corporation des expertiseurs et introducteurs de livres.

C'est un des caractères spécifiques de la littérature française. A l'étranger la critique littéraire n'existe point, ou n'est pas estimée. En France, le public veut qu'on l'éclaire, et les auteurs veulent qu'on les présente au public : publics et auteurs veulent de plus que leur intermédiaire soit un homme particulière-

ment honorable — assez indépendant pour ne pas les « mettre dedans », assez intelligent pour ne pas se tromper ; assez « distingué » pour leur faire honneur.

De là vient chez nous le grand nombre des critiques et le petit choix de ceux qui sont capables de satisfaire tout le monde et leur père. « Le critique idéal, écrit M. Max Daireaux, dont la « déposition » dans *les Marges* est particulièrement savoureuse, est fait d'intelligence, de pénétration, de sensibilité, de culture et de raison. Il n'a point d'amis, point d'ennemis, point d'opinions politiques, ou autres, et s'il en a, il les oublie. Il dédaigne l'éclat, le monde, la mode, l'applaudissement et les louanges. Sa conscience le met à l'abri des tentations, son caractère l'élève au-dessus de son temps, son goût est entretenu par la seule lecture des maîtres. Mais quelle abnégation ne lui faut-il pas, alors, possédant toutes ces qualités, pour n'être à jamais qu'un valet de gloire? » Je n'aime pas le mot « valet de gloire ». Valet, non pas ! Ami plutôt et prophète. Mais il est très vrai que pour être un critique parfait et complet, il y faudrait un si grand génie, qu'autant vaudrait être directement Homère, Platon, Pascal, Auguste Comte, ou Victor Hugo ! Aux vertus que les romanciers et les poètes exigent d'un critique, combien de poètes et de romanciers seraient dignes d'être critiques?

Et voici encore ce qui complique ce métier difficile. Un critique est obligé, pour conserver une action efficace, de distinguer très fortement entre les bons ouvrages et les mauvais. Or, les mauvais sont en majorité ; et les auteurs des mauvais ne pardonneront jamais les reproches ou le silence : ils ne manquent pas d'attribuer leurs insuccès à la malice ou à la vénalité, ou au mauvais goût des critiques.

Il nous faut d'autant plus honorer ceux qui exercent avec talent ce redoutable métier.



Quelle est la meilleure critique? Belle question! J'ai envie de répondre comme mon professeur de rhétorique, un jour que nous lui demandions le meilleur moyen de faire un bon devoir français pour l'examen de l'École Normale : « C'est simple, nous dit cet homme sensé : faites un devoir bien pensé et bien écrit. »

Toute critique « bien pensée et bien écrite » est la meilleure.

Mais pourtant il y en a une que je préfère, quoique je ne me pique point de savoir la pratiquer. C'est celle qui écarte soit par le silence, soit par la satire, les « sots livres », pour encourager les bons écrivains. Elle a été exercée jadis par Boileau. Et elle a été excellemment pratiquée, ces temps derniers, à la défunte et regrettée *Minerve française* par M. Marius André.

Qui verrait M. Marius André sans le connaître, le prendrait pour quelque fils de la rude Castille ; il est brun, maigre, presque sarrasin ; et le « sombrero » sur les yeux (car son chapeau a des airs de « sombrero »), il marche avec ce dédain absolu des choses extérieures qui révèle d'ordinaire le noble hidalgo.

Le fait est que si notre ami est Français et le meilleur des Français, il n'en a pas moins un fond de tempérament original et étranger. Il se vante, par manière de plaisanterie, lui, le moins « clérical » des hommes, d'être « sujet du pape » ; il est né en Avignon, pur Provençal, mistralien, et ne rêve que de Provence, quoiqu'il ne puisse et ne sache vivre qu'à Paris.

Ce qui a accusé en lui ce caractère d'exotisme, c'est que, fonctionnaire du Quai d'Orsay, il a beaucoup vécu à l'étranger. Du reste, il ne s'y plaisait point, quoi qu'il en dise. Il ne se plaisait pas davantage dans ses fonctions. Homme de lettres jusqu'aux moelles, il lui faut, pour vivre, des livres et des articles à faire, une rubrique à tenir, un imprimeur à mettre au pas, des épreuves à corriger, et un café où rencontrer quelques amis, passionnés comme lui pour la littérature. Il déteste les opinions officielles et les idées toutes faites, autant que la diplomatie. On lui couperait le poing plutôt que de lui faire écrire un compliment qu'il n'aurait point pensé :

Hors qu'un commandement exprès du roi ne vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits !

déclare Alceste dans *le Misanthrope*. Ces quatre vers pourraient être la devise de M. Marius André, et comme il n'y a plus de roi, il soutiendra toujours que les mauvais vers sont mauvais. C'est-à-dire qu'il aura toujours cette première qualité du critique : la sincérité.

J'ajoute que, poète lui-même, il a étudié les techniques du vers français, non pas certes aussi profondément que M. Grammont ou M. Martinon, mais avec plus d'attention que la plupart des versificateurs. Enfin il est instruit de toutes choses ; il a jeté naguère à un ou deux historiens notoires un défi analogue à ceux que les controversistes catholiques et protestants se proposaient jadis d'une confession à l'autre. Je ne serai pas trop indiscret en disant qu'il garde en portefeuille plus d'un manuscrit inachevé de roman,

plus d'un plan d'*Iliade* ou d'*Odyssée*. Il faut toute cette activité d'esprit pour être un bon critique de poésie !

***

Tel il était, — errant à travers Paris, de revue en revue, d'éditeur en éditeur, quand M. A.-P. Garnier qui fondait la *Minerve française*, le découvrit, avec M. Allem, l'appela, lui confia une chronique de poésie. Et dans chaque numéro, toutes les quinzaines, M. Marius André a jugé les poètes.

Il les a jugés, exactement comme faisait Malherbe : il leur a demandé d'avoir du bon sens et d'écrire en français. Dans son commentaire sur Desportes, Malherbe reprochait à son rival d'écrire *comparable à la flamme*, parce que cela fait *parablalafla;* ou encore sur ces deux vers :

> Mais, en la fleur de ton printemps,
> Te vendre à beaux deniers comptants !

il réclamait : « Il y a bien plus de raison de se vendre étant jeune : car, qui voudrait donner de l'argent pour une vieille ! » M. Marius André ne complique pas davantage ses jugements ; il va droit aux reproches simples ; il prend le plus court chemin pour dire des vérités élémentaires et incontestables. Et, résultat surprenant, cela lui suffit pour distinguer, sans se tromper, les bons et les mauvais poètes, et pour leur donner les plus utiles conseils.

Il a pourtant un grand parti pris. Il n'aime pas le vers libre. Il est « moréassiste », si j'ose dire ; et même un peu trop exclusivement, par endroits. Mais — sauf le respect que j'ai pour sa parole, — je ne crois pas

que ses théories absolues et cette admiration de Moréas répondent tout à fait au fond de son cœur ; ses vrais maîtres de poésie, il l'avoue quelque part, sont Ronsard, Racine, Mistral et... Victor Hugo ; Moréas n'est que sa cocarde.

Enfin, bref, il passa au crible toute la production poétique des années 1919 et 1920. Il n'a sans doute rien appris aux vieux ; il n'a peut-être corrigé aucun des assez jeunes qu'il a critiqués, mais du moins il a rendu grand service aux très jeunes. Victimes de la facilité qu'offrent le vers libre, le verset et la constante rythmique, pour s'exprimer sans précision, pour se contenter sans effort, pour parler sans rien dire, et pour se donner de l'importance sans motif, quantité d'adolescents bien doués se perdaient, eux et leur talent, dans de vagues lignes inégales, qualifiées de poèmes. Ses rudesses leur ont été sensibles ; elles les ont avertis, ils se sont ressaisis, et il est possible que nous devions à M. Marius André la naissance de quelque vrai chef-d'œuvre.

Malheureusement la *Minerve* s'est arrêtée et avec elle les leçons de notre ami. Après tout, il avait rempli sa tâche ; une critique comme la sienne c'est une cure de printemps, qu'on ne saurait prolonger ; on la suspend et l'année suivante on la recommence.

D'ailleurs, M. Marius André semble vouloir lui-même l'élargir, en rapportant les œuvres poétiques non à d'autres œuvres poétiques, mais à la vie même. Il vient de publier une grande étude sur Joachim Gasquet, où il rattache le génie poétique moins à l'art de bien écrire en vers, qu'à la noblesse de l'âme et à l'inspiration. Il a traduit un étrange et magnifique ouvrage de Raymond Lulle : *l'Ami et l'Aimé*, qui

est d'un mysticisme à la fois profond et humain. L'an dernier il avait traduit Gongora dans une langue savante et précise qui suit fidèlement la fameuse et obscure rhétorique du poète espagnol. Sa verve primesautière et combative n'est pas épuisée. La critique à la Boileau n'est donc pas morte et n'a point perdu son efficacité.

***

La critique dite universitaire n'a pas une très bonne presse. Mais peut-être ne s'en fait-on pas une juste idée.

Est-ce celle qui est pratiquée par les universitaires? Celle qui est dogmatique et fermée aux nouveautés? Je ne crois pas, parce que le plus souvent les universitaires ne pratiquent pas la critique universitaire. Personne n'est plus systématique et affirmatif que M. Souday et il n'est pas universitaire. Personne n'était plus libre et plus flottant qu'Émile Faguet et il était professeur. Voilà pour le dogmatisme. Quant à l'amour des nouveautés, qui est-ce donc qui a « lancé » jadis le nom de Verlaine? C'est Jules Lemaître à peine évadé du professorat ; et Jules Lemaître, encore fort ignorant de la jeune littérature, avait appris à admirer Verlaine de Jules Tellier, alors professeur.

Cependant, je crois, moi aussi, qu'il y a une critique universitaire, — indépendante de la profession ou de l'origine de celui qui l'exerce. Je la ferais consister dans un certain art de composer. C'est au « paragraphe » que je distinguerais l'universitaire ; je le distinguerais encore au soin de classer les idées, de les organiser et de ramener les jugements particuliers à des jugements généraux.

Or, cela fait perdre bien des qualités de fraîcheur et d'invention. Le paradoxe, sous une plume « universitaire » est toujours forcé et sans grâce. La sensibilité y est soumise à la raison ; l'imprévu y prend des airs de déduction. Mais, en revanche, cela est agréable, sûr, solide.

Quand un critique universitaire ne vise point à faire le malin, qu'il sait garder ses qualités, sans prétendre à celle des autres, et qu'il a de la bonne foi et de la modestie intellectuelle, il vaut bien un « impressionniste »... Un critique qui veut aller au fond des choses n'évite guère le sérieux universitaire. Il y a de l'universitaire chez M. Jacques Boulenger, il y en a jusque chez M. Fernand Vanderem ; et même je reprocherais à leurs chroniques de pencher vers le genre universitaire plus que du côté de la fantaisie et de l'émotion ; mais, puisqu'ils voulaient faire des livres avec leurs articles, il leur fallait bien y mettre un intérêt solide et stable, c'est-à-dire les écrire en « universitaires ».

Aussi quelqu'un comme M. André Thérive, qui pratique franchement et ouvertement, avec un talent aigu et moderne, la critique universitaire telle que je l'entends, ne mérite que des sympathies ; et, en fait, M. André Thérive est extrêmement respecté.

Nos lecteurs savent qu'il ne craint pas de traiter les questions générales, celles qui dominent la critique individuelle des œuvres et des hommes ; il est lucide, pénétrant, sensé. Quand il aborde les ouvrages et les écrivains, il a un goût juste, un goût original. Il est psychologue et, sans faire jamais l'homme avisé, il est très avisé. Il est franc du collier. Il ne cligne jamais de l'œil ; il fuit les clowneries et les pirouettes. Mais il n'est ni empêtré, ni abstrait. Il ne veut pas paraître

informé de tout. Il écrit avec noblesse ; il écrit bien, et naturellement, sans solennité, aussi loin du ton oraculaire que du vulgaire. Il juge sans prévention, ou avec le moins de prévention ; son esprit est libre, il fait honneur au genre « universitaire ».

Est-il donc tout parfait? Et vais-je préférer son genre à tous les autres? Dieu m'en garde. Je me hasarderai même à donner un conseil à ce jeune maître. « Les vieillards, dit à peu près La Rochefoucauld, aiment à donner de bons conseils pour se consoler de ne plus pouvoir donner de mauvais exemples. » Que M. Thérive me permette de me « consoler » ! Je lui conseillerai donc de ne pas éviter, en littérature, tant qu'il est jeune, toute folie et toute passion. Je souhaiterais qu'une violence subie le rende momentanément injuste et violent, ou qu'une brusque contagion le jette hors de lui, — pour quelque temps, sans bassesse, naturellement, ni méchanceté. Il faut avoir eu dans sa vie un beau transport et un beau repentir.

Et c'est peut-être là ce qui manque le plus aux critiques universitaires. Une sagesse trop savante, une raison trop raisonnable, et de n'avoir jamais couché sous les ponts, en font des hommes distingués et des juges sans défaut. Mais les autres, quelquefois, avec plus d'erreurs, ont plus de poésie.

XXIV

UN ROMAN COLONIAL

Il y a un prix de littérature coloniale, ce qui prouverait l'existence d'une littérature coloniale. Mais le concept d'une telle littérature manque de clarté. Et, quoique le prix en ait été décerné, on peut se demander, avec hésitation, ce qu'il faut entendre par littérature coloniale.

D'après certains exemples, on serait admis à croire qu'une littérature coloniale serait tout simplement notre littérature habituelle, mais transportée aux colonies. Un récit romanesque appartiendrait à la littérature coloniale s'il se passait au Tonkin ; il resterait dans la littérature tout court, s'il se passait à Paris ou au Japon. De telle sorte que, pour avoir le prix de littérature coloniale, il suffirait de reprendre, dans une quelconque de nos colonies : *Cruelle énigme* ou *le Maître de forges*. Et je sais bien que cela se fait et que l'on appelle colonial un roman parisien où les sentiments habituels des héros de romans parisiens sont traduits en métaphores exotiques, sous des noms d'Orient. Mais personne, en vérité, n'acceptera cela comme un genre particulier et original.

Une autre définition, pour laquelle les exemples ne manqueraient pas, c'est que la littérature coloniale est un moyen de critiquer l'administration, le minis-

tère des Colonies, et en général, la civilisation française transportée aux colonies. Mme Lucie Cousturier, par exemple, raconte, décrit, fait vivre avec un grand talent, les soldats nègres, réunis pendant la guerre, dans l'Estérel, en attendant d'aller au front. Ce n'est pas tout à fait un roman colonial, parce que le décor est tout français et que le paysage est un paysage de France ; mais c'est, tout de même, en un sens, un roman colonial, puisque les personnages essentiels sont gens des colonies. Or, Mme Lucie Cousturier ne manque pas de tourner en critique amère, contre les blancs et contre les Français, toutes les qualités qu'elle découvre successivement à ses nègres ; j'en étais arrivé, moi qui aime ses héros, à souhaiter qu'ils fussent à la fin moins parfaits, pour que nous-mêmes fussions moins imparfaits.

Mais cette définition encore ne me satisfait pas.

Et ainsi en arrivait-il de toutes les autres que j'essayais avec la plus entière bonne foi, jusqu'à ce que je sois arrivé à ce petit chef-d'œuvre, qui serait bien plus justement appelé « inconnu » que les tirailleurs sénégalais auxquels Mme Lucie Cousturier eut la bonté d'apprendre à lire et à écrire ; à ce volume — presque une brochure — de 190 pages qui triomphe partout où il passe ; à ce lauréat du prix de littérature coloniale et du prix Corrard, *De la Rizière à la Montagne*, par M. Jean Marquet.

***

J'ai compris par ce livre que la littérature coloniale devait être celle qui décrit les complexes effets de la colonisation sur la vie et le caractère des colonisés

et des colonisants, et qui tout de même ne prouve pas systématiquement que colonisés et colonisants sont les uns de pauvres victimes abruties, et les autres de terribles canailles abrutissantes.

De la Rizière à la Montagne répond tout à fait à cette définition. Ce n'est certes pas un panégyrique. C'est encore moins une diatribe systématique. L'auteur, d'autre part, n'a pas tenté de transporter chez des Annamites la sensibilité des Européens. Il ne les peint pas sur-asiatiques et sur-annamites (si j'ose dire). Il les décrit avec beaucoup de naturel, de sincérité et de cœur. Récemment, dans une thèse de Sorbonne, on nous a prouvé que Leconte de Lisle avait représenté les Grecs, dix fois plus farouchement grecs que ne l'avaient fait Homère et Eschyle. M. Jean Marquet, qui a vu des Annamites, n'a pas de ces exagérations géniales. Il se borne à la vérité, sans puffisme ; et les enfants qu'il nous met ainsi sous les yeux (ses Annamites, grands ou petits, sont des enfants) nous intéressent, nous amusent, nous touchent, jusqu'à l'âme. Ce qui ne nous arrive avec aucun autre roman colonial, défiants que nous sommes devant l'enflure, le parti pris ou l'artifice.

***

Nguyên-van-Nguyên est né au village du Palanquin de Jade, à l'heure du Lièvre, le douzième jour du dixième mois de l'année de l'Arbre vivant et du Rat. Ne nous troublons pas de cette couleur locale ; elle ne hérissera pas perpétuellement, de ses vocables barbares, les pages charmantes du roman

Nguyên grandit, il garde le Buffle ; son père l'envoie

ensuite en classe, puis il devient laboureur. On n'est pas riche chez lui.

Il est bon fils :

Un jour de pluie où Nguyên était allé écheniller son riz, il découvrit, transi de froid et blotti sous le lentisque servant de borne, un merle mandarin : un de ces merles à corps tout noir, à bec jaune, de ceux qui parlent si bien et se vendent si cher.

Nguyên tressa aussitôt une petite cage de jonc, donna à l'oiseau quelques piments rouges pour nourriture, et, enfilant son long habit couleur cunao, sans rien dire à personne, se rendit au marché de Giang-xa.

Il y rencontra M. Ruât, le centurion, qui acquit le merle pour huit piastres, et le soir, Nguyên revint à la maison, suivi de deux coolies porteurs d'un cercueil qu'il offrit au père.

C'était un joli cercueil en bois de giôi, aux planches épaisses, où couraient de larges raies peintes en rouge et noir. Aux deux bouts, l'artisan avait sculpté en caractères anciens le mot « longue vie »

Toute la famille poussa des cris de joie. Le père, ému d'une attention aussi délicate et fier d'avoir un fils modèle, dit à « Prostituée » de courir acheter quelques sous d'alcool de riz, que l'on but en admirant la belle caisse fleurant le bois frais

Puis l'on plaça le cercueil à la place d'honneur, sous l'autel des ancêtres, les quatre coins reposant sur des briques, afin d'éviter l'humidité.

Nguyên se marie bientôt avec Mlle Thi-Hai ; et il sera aussi bon époux que bon fils.

Mais peu après, le malheur s'acharne sur lui. Son père et sa mère meurent au cours d'une épidémie ; il a une dispute avec son voisin, c'est-à-dire son ennemi, Thûc, dont il tue involontairement le cochon. Acquitté pour ce meurtre, grâce à cinq piastres qu'il a données au juge, il est poursuivi par le vindicatif Thûc qui cache chez lui deux jarres de riz fermentées ! C'en est assez pour que Nguyên soit accusé de contrebande,

arrêté, et enfin, après avoir résisté à ceux qui venaient l'arrêter, soit condamné — tout innocent qu'il est — à un an et demi de prison !

Pauvre Nguyên ! Il a, par surcroît, la malchance d'être envoyé dans le Nord aux travaux de mine ; là, il apprend que sa maison a été saisie, que sa femme est partie comme seconde femme de M. Binh, sergent des soldats du sous-préfet, et qu'il lui est arrivé encore d'autres malheurs secondaires.

Donc, il était ruiné ! Sans maison, sans rizière ! Les tombeaux de ses parents, suprême injure, appartenaient à des indifférents, et, à chaque labour, les coups de charrue leur enlèveraient un peu plus de terre ! Sa femme aussi l'avait abandonné. Mais elle n'était pas responsable de son acte, étant si inexpérimentée ; et puis M. Binh était un si grand personnage !

Il n'avait plus de raison pour vivre maintenant. Que lui importait de vivre ou de mourir? Mourir, jamais ! Il fallait vivre pour sortir de ce cimetière, vivre pour se venger !

Néanmoins, à partir de ce jour-là, Nguyên, qui cependant d'ordinaire était triste, le devint encore plus. Un matin, en allant au travail, il dit à M. Haricot : « Quand mon frère aîné s'en ira d'ici, qu'il aille dans mon hameau. Il y demandera M. Printemps, mon oncle, et lui dira ce qu'il est advenu de moi. »

Et M. Haricot répondit : « Oui, mon frère aîné, je le promets. »

Précaution sage, car le malheureux est, un jour, atteint par un coup de mine, et meurt. Il est enterré, là-bas, par M. Haricot, qui prend soin de marquer la tombe afin de dire aux parents où ils trouveront le corps de Nguyên, s'ils veulent, comme ils le doivent, le ramener dans son pays et l'ensevelir selon les rites.

Et voilà comment meurent un homme et une famille annamites, beau sujet de récrimination et de philoso-

phie, si M. Jean Marquet ne se contentait pas de nous toucher très profondément avec l'innocence, la droiture, la résignation et les souffrances muettes de ses héros. Mais il s'en contente. Et le roman continue.



Nguyên avait un brave homme de vieil oncle, M. Printemps, et un brave garçon de jeune frère, le petit Ba.

Quand l'oncle et le frère apprennent par M. Haricot la mort de Nguyên, ils sont désolés. Ils sont trop pauvres pour chercher le corps, Ils se sentent pour toujours rivés à leur village. Comme il est joli, ce village ! Remarquez l'art du romancier, qui ne le décrira qu'à cette place de son volume, quand notre sympathie pour ses héros aura été assez éveillée pour que nous voyions les choses avec leurs yeux et avec leur cœur :

Le Palanquin de Jade, comme tous les villages tonkinois, était un nid de verdure ensoleillé. Seul, le gris des toits de chaume salissait l'émeraude du feuillage perpétuel des aréquiers et des bambous. Les cases aux murs de torchis étaient entourées de petits jardins de légumes et d'arbres fruitiers, séparés par d'épaisses haies de cactus, d'acacia épineux ou des murettes en terre battue. Dans la journée, elles étaient pleines des cris des enfants et aussi des querelles et des jérémiades interminables des commères qui, pour une poignée de salade ou un œuf volés, maudissaient le voisinage jusque dans sa troisième génération.

Après le coucher du soleil, les aboiements des chiens, les ronflements des tarares et les grincements des pilons à riz se poursuivaient très tard dans la nuit.

Sur les bords de la grande mare communale, à qui elles formaient comme une garde sacrée, s'élevaient la pagode et la maison commune. La pagode, orgueil du village, construite

depuis des milliers d'années, semblait défier le temps et les hommes. Les paysans prétendaient que si, malgré son grand âge, elle était encore aussi bien conservée, cela tenait aux sculptures symboliques qui la défendaient contre les mauvais génies...

Après l'enceinte des bambous, protectrice, s'étendait l'immense plaine du Delta, bordée à l'ouest et au nord par des montagnes bleues. Deux fois par an, le vert clair des riz et des maïs faisait place à l'or des épis mûrs, et seuls les bambous des villages tachaient de points sombres cet océan de céréales vertes ou jaunes.

Pour les paysans, le village et cette plaine étaient « la campagne, le pays », où leurs ancêtres avaient vécu, étaient morts, et où, eux, leurs enfants, vivaient et mourraient de même. Beaucoup d'autres provinces touchaient à celle de Ha-dông, cultivées par des hommes du Sud Tranquille, parlant une même langue, suivant les mêmes coutumes. Mais ils ne les avaient jamais visitées, car il n'y a que les commerçants et les soldats qui quittent leur province ; les paysans vivent et meurent où ils sont nés.

L'oncle Printemps vieillit. Ba grandit et mûrit ; il conçoit une ambition : s'enrichir, pour devenir notable, aller chercher les os de son frère et les rapporter au Palanquin de Jade.

Et l'histoire de l'ascension de Ba devient désormais le fond du roman. Le brave garçon s'engage ; il accomplit une action d'éclat. Blessé, au lieu de courir se faire soigner, il a aidé un soldat français à mourir.

L'âme du petit soldat de France s'envole parmi les branches des arbres géants, immobiles et muets.

Ba demeure quelques instants encore devant le corps. Quand il comprend que tout est fini, il songe à rentrer au camp. Il coupe de larges feuilles de bananier, les étend sur le cadavre, afin que les bêtes ou les pirates ne viennent le profaner. Prenant les cartouchières du mort, il les place dans sa musette et, les deux fusils en bandoulière, après un dernier regard sur

le linceul de feuilles vertes, va rejoindre les autres, sur la colline aux phénix.

Il demande à un Occidental : le capitaine de la 7e compagnie. Il est là-bas, au milieu d'un groupe de Mandarins. Ba s'approche, salue de sa main sanglante et tend le fusil à l'officier, en expliquant ce qui vient d'arriver.

« Mais tu es blessé, lui dit-on, il faut aller à l'ambulance. » Oui, Ba ira, mais tout à l'heure, quand les brancardiers auront relevé le corps du linh-tây, qui gît sous les bananiers, dans la forêt. Et, avant de penser à sa blessure, Ba les conduit vers le cadavre, autour duquel de grosses mouches bleues bourdonnent déjà.

Son doigt lui pique, comme si des fourmis y plantaient leurs pattes crochues. Mais Ba n'a pas une plainte ; si cet accident fût survenu au village, jamais il n'eût été soigné autrement. Peut-être, le Mandarin Médicament guérira-t-il la plaie. Cependant les vieux médecins de la campagne l'auraient bien guérie, aussi, avec de la terre et du tabac.

Auprès du corps, Ba montre au Mandarin son index raidi et sanguinolent, et, à côté, le couteau qui a servi à le trancher. Comme l'officier le félicite de sa conduite courageuse, Ba ouvre de grands yeux, et se demande ce qu'il a fait d'extraordinaire. Une balle ennemie a brisé son doigt, eh bien ! il a coupé ce qui le gênait ! Il a découvert dans un fourré un linh-tây qui gisait, mourant, eh bien ! il lui a donné à boire et a rapporté au campement ses cartouches et son fusil. Tout cela est très naturel. Si le Mandarin à trois galons le félicite ainsi, c'est que les Français doivent juger autrement que les hommes de l'Annam, voilà tout.

Ba reçoit sa récompense ; il est réformé avec une pension annuelle de quarante piastres, décoré de la médaille militaire, et, de plus, élevé à la dignité de sergent, dans la huitième classe du degré inférieur, de l'ordre des Mandarins. Et il rentre chez lui plein d'honneurs ; il est « notable », sans cesser d'être un brave, honnête, courageux garçon ; il va chercher les restes de son frère avec M. Haricot, les rapporte et

les ensevelit chez lui. Et la vie continue au village du Palanquin de Jade. Le malheur de l'innocent Nguyên est compensé par le bonheur du vaillant Ba ou plutôt les destinées se déroulent, acceptées par des âmes simples qui souffrent en silence, se réjouissent avec mesure, et se fient en tout à la droiture de leurs intentions et à la juste bonté du ciel.

Le tout est raconté sans fausse couleur humanitaire, sans attendrissement dévot, d'une façon si impersonnelle que j'ignorerais profondément qui peut bien être M. Jean Marquet, si je ne savais, par un écho de journal, qu'il a fait la guerre, qu'il a été blessé, qu'il est à cette heure bien loin de la France, et qu'il n'est peut-être pas encore informé du succès de son livre !

J'ai aimé aussi *l'Aile de feu* de Mme Jeanne Leuba, quoiqu'il y ait bien matière à discussion, et que par ailleurs le style offre parfois de la rhétorique. Mais l'auteur a su voir et raconter l'influence de la vie coloniale sur une passion, j'allais dire toute parisienne. La colonie n'est pas seulement le décor, c'est ici un élément essentiel de l'évolution des sentiments. Mais restons sous l'impression simple et charmante que laisse *De la Rizière à la Montagne;* à demain les affaires sérieuses et les romans qui forceraient à discuter.

XXV

GEORGES LECOMTE ET LE SPIRITUALISME FRANÇAIS

Un galant homme ne quitte pas, sans y laisser sa carte, une société où il a été bien accueilli ; Georges Lecomte qui est le plus galant homme du monde, a pris soin de publier un livre la semaine même, où, statutairement, il abandonnait le Comité et la présidence de la Société des Gens de lettres, et où, rentrant dans le rang, il reprenait sa place active parmi les écrivains. C'était sa carte de visite. Il ne pouvait la choisir meilleure, car son livre est émouvant ; l'homme qui s'est fait universellement aimer et respecter, s'y révèle avec tout son cœur, sous l'auteur qui se montre habile et sincère ouvrier de plume. Et quant au sujet, ce n'est rien moins que la guerre et nous. Le titre le dit : *Jours de bataille et de victoire.*

Ce sont, en effet, les pages que Georges Lecomte a écrites au jour le jour, depuis la déclaration de guerre, jusqu'à la signature du traité de paix. Elles reflètent avec une fidélité et une vérité, dont chacun de nous peut se rendre compte en évoquant ses souvenirs, elles reflètent ce que nous avons éprouvé à Paris pendant les quatre ou cinq années tragiques. C'est le « Journal d'un bourgeois de Paris ». Mais, outre cette exactitude dans la notation, elles ont une sûreté de

jugement et de bon sens, elles ont une grandeur d'âme, qui leur confère bien plus que les qualités d'un document.

Georges Lecomte, en effet, ne se contente pas de décrire et d'enregistrer. Il juge ; il a une opinion toujours nettement et courageusement affirmée ; et il ne cache pas que son cœur bat plus fort à certaines heures ; chagrins, deuils, espérances se peignent donc tour à tour sous sa plume ; il vit et il vibre ; il souffre, il se réconforte ; il blâme et il admire. Et c'est toujours avec le plus noble sentiment humain, la plus ferme clairvoyance.

Nous pouvons dire, à cette heure : Combien de nous ont toujours jugé juste ? Les événements se succédaient, prodigieux, imprévus, affreux ; on se faisait des illusions ou des terreurs irréfléchies. Il était rude quelquefois de maintenir en soi la sainte vertu d'espérance. Ou plutôt il n'était pas impossible de garder le visage de l'espérance, l'obstination de l'espérance ; mais il était malaisé de posséder pleinement les raisons « raisonnables » de cette confiance en l'avenir ; ce que j'appellerai la « probité » de l'espérance, était le plus important et le plus difficile de nos devoirs.

Georges Lecomte n'y a jamais manqué. Ses pages, parfois amusantes et pittoresques, toujours fortes, toujours directes, et qui sont la plus fidèle histoire ou image du bon sens et du grand cœur de Paris pendant la guerre, témoignent sans cesse qu'il a été, contre vents et marées, maître de son jugement lucide. Notre cher président de la Société des Gens de lettres a su garder devant les plus cruelles épreuves qui puissent assaillir un homme et un citoyen, ce sang-froid et cette pénétration d'esprit qu'il opposait hier aux

tempêtes — dans un verre d'eau — de nos réunions et nos assemblées ! C'est une force et une réserve pour le pays que Georges Lecomte !

***

Je remonte par la pensée à son livre précédent : un livre de guerre encore ; et sans lequel les *Jours de bataille et de victoire* n'auraient pas tout leur sens : *Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent.* Victime, comme bien d'autres pères, et accablé d'une trop juste douleur, il a cherché alors des consolations, de vraies, philosophiques à la fois et efficaces ; il les a cherchées pour lui ; il les a cherchées surtout pour ceux qui pleuraient avec lui, à son foyer, un fils et un frère. Et il les a trouvées dans l'espérance en l'immortalité de l'âme.

Ce n'est pas un bien gros livre, car il ne faut pas beaucoup de pages pour résumer tout ce que la sagesse humaine a pensé de consolant et de fort devant les ténèbres du tombeau qui s'ouvre. Mais cette brièveté même n'est pas une preuve de faiblesse, au contraire ! Ce serait à mon sens une marque de vérité. En tout cas la sobriété de l'art est une marque de vigueur d'esprit, et il vaut mieux que Georges Lecomte se soit borné à quatre-vingts pages pénétrantes ; ce ne sont pas les longs discours qui persuadent et consolent le mieux. Et puis cette brièveté est toute française, comme la pensée même qu'elle condense.

***

C'est en 1917 que le petit livre a paru ; et je le lisais au moment où un autre livre consolatoire d'un

genre bien différent faisait grand bruit en Angleterre.

Un respecté et considérable savant anglais, sir Oliver Lodge, qui avait, lui aussi, perdu un fils à la guerre, avait trouvé le moyen d'entrer en relations presque matérielles, par le spiritisme, avec ce fils bien-aimé, appelé Raymond ; et ces relations devinrent si directes et si étroites que ce fut comme s'il ne l'avait point perdu, sans compter que ce jeune homme était désormais à l'abri de toute nouvelle mutation, dans une demeure stable, où on ne risquerait plus jamais de le perdre de nouveau.

Deux « médiums » avaient fait ce miracle, qui, au dire du défunt Raymond Lodge, n'était pas un miracle, puisque ce serait la chose du monde la plus facile, la plus régulière, la plus naturelle que de s'entretenir avec les morts et d'avoir avec eux les mêmes rapports de tendresse que durant la vie terrestre ; il suffirait de s'aboucher avec un bon médium. « C'est révoltant, déclare Raymond Lodge dans ses propos d'outre-tombe, d'entendre des camarades qui se plaignent de n'avoir jamais l'occasion de causer avec leurs parents restés sur la terre. — Nous leur expliquons bien, poursuit-il, que c'est parce que leurs parents ne savent pas ce qui en est, touchant la possibilité de communications d'un monde à l'autre. Oui ! et alors ces gaillards nous répondent : « Hé ! Mais pourquoi « donc nos parents ne s'en vont-ils pas eux, aussi, chez « les médiums? »

Cette réclame ingénue n'a pas excité la défiance du savant anglais. Et la puérilité même de l'existence que lui dépeignait son fils, par l'intermédiaire des susdits médiums, n'est pas davantage parvenue à le décou-

rager des révélations et consolations puisées à ces sources peu sûres :

Je demeure, disait Raymond Lodge, dans une maison bâtie de briques ; et il y a ici des arbres et des fleurs ; et le terrain est solide, et si l'on s'agenouillait dans la boue, on aurait ses vêtements crottés. La seule chose que je ne comprenne pas encore, c'est que la nuit, ici, ne succède pas tout à fait aussi régulièrement au jour que dans votre monde terrestre. Quant à mon corps nouveau, il ressemble beaucoup à celui que j'avais auparavant. Il m'arrive parfois de me pincer pour voir si ce corps est bien réel : il l'est, mais il ne semble pas souffrir autant que quand je pinçais mon corps terrestre. Les organes internes aussi ne me semblent pas rangés tout à fait dans le même ordre que sur la terre. Pour ma part, j'ai reçu une dent neuve au lieu d'une autre qui, sur terre, était gâtée... Avec cela, pleine faculté de se procurer tout ce que l'on désire ! L'autre jour un camarade s'imagine qu'il va « les épater » en demandant un cigare : Mais pas du tout ! Aussitôt on lui a donné quelque chose qui avait, tout au moins, la forme d'un cigare !... Au fait croiriez-vous qu'il y a bon nombre de nos camarades qui demandent et obtiennent du *whisky and soda?*

Voilà ce qu'accepte, tout au long d'un livre sérieusement et abondamment documenté, un illustre physicien, ce qui prouve peut-être qu'il est plus difficile à un homme de science de déjouer les supercheries des gens que de déchiffrer les indications des thermomètres, baromètres, électromètres et tous autres « mètres » de la science (1)... Mais l'opinion anglaise et l'opinion américaine ont partagé les illusions de sir Oliver Lodge ; et, comme Stead, lorsqu'il établit (je pense

(1) Pour ne pas être injuste, j'ajoute qu'il y a, dans le livre de Lodge, des faits étranges, mais qu'on devrait rapporter tout au plus à l'intuition psychique et à la télépathie, si l'on n'y pouvait surprendre une suprême supercherie.

ne pas me tromper) son bureau de communications avec l'au-delà, reçut une quantité invraisemblable de correspondances à transmettre, je présume que sir Oliver Lodge a reçu une infinité de demandes angoissées que lui envoyaient des pères, des mères, des femmes, tous désireux d'entrer en relations avec leurs chers défunts et d'apprendre si ceux-ci étaient heureux, et malgré le *whisky and soda*, ne les oubliaient point. Tant est fort, tant est naturel le désir de ne point quitter ceux qui nous quittent ; tant est profonde la conviction de l'immortalité ! Et tant elle est consolante pour ceux des pauvres cœurs humains qui ne refusent pas, farouchement et indistinctement, les consolations.



Et c'est cette conviction que veut réveiller en nous Georges Lecomte. Mais son livre a été conçu et écrit au pays de Descartes, de Pascal, de Fénelon et de Lamartine ; il a un autre ton et un autre sens ! Il est monté à un ordre bien plus élevé de dignité intellectuelle. Il reste donc dans le domaine de la raison ; et il n'en est pas moins convaincant. Car ses conclusions ne dépendent pas du degré de confiance qu'on accordera à un médium ; elles sont filles de cette vérité intérieure qui est empreinte en tout « homme non dénaturé », comme dit Montaigne. C'est la grande tradition de Platon ; mais c'est une tradition toujours vivante et toujours émouvante.

Non pas que Georges Lecomte nie, d'un bloc, l'action survivante des morts, et leur influence sur la vie

actuelle. Et puisque j'ai cité Oliver Lodge, je peux, en bonne justice, citer l'écrivain français :

Combien de fois, dit celui-ci, n'est-on pas frappé par tels événements de notre existence survenus après des heures où, sans raison spéciale, on fut plus que de coutume hanté par le souvenir d'un cher mort? Au milieu du labeur et des tracas de la vie, on ne pensait à lui qu'avec cette douce continuité, nécessairement un peu vague parce qu'habituelle, qui fait des disparus les fidèles compagnons de notre effort. Tout à coup le surgissement d'un être qu'il aimait, l'évocation d'une parole qu'il prononçait fréquemment, la vue, dans le fouillis de quelque meuble, d'un objet qui lui était familier, vous font vivre dans une intense et étroite communion avec l'un des disparus que l'on pleure toujours. Et voici que le soir ou le lendemain, après cet émouvant rappel du passé qui vous arrache sans réserve au présent, quelque fait imprévu se produit dans votre existence : fait extérieur, que sans doute votre action a préparé, mais qui, tout de même, arrive à cette heure-là, décision qui sans doute s'accorde avec le sens général de votre effort mais qu'une nécessité soudaine vous oblige à prendre ce soir-là...

Pourquoi, bien que n'ayant pas l'explication scientifique de tels phénomènes, nous refuser à nous-mêmes l'émotion d'y voir comme une preuve vivante et poignante d'une immense force en perpétuelle action autour de nous?

Nous nous sentons enveloppés de cette force. Elle se manifeste à nous de manières très diverses, par des phénomènes qui paraissent bien étrangers à l'ordre matériel. Elle influence nos idées et nos actes. Elle détermine certaines concordances qu'aucune loi de nature ne nécessite.

Si notre raison n'en élucide pas le mystère, elle ne nous interdit pas non plus de considérer que cette puissance morale agissante et continue est la somme de toutes les forces psychiques éparses dans le monde.

On a raisonnablement le droit de croire à ce domaine spirituel, que les plus puissants cerveaux du passé ne nièrent pas et qui laisse entrevoir l'idée d'une survie immatérielle de l'humanité.

Voilà sa manière, à lui, d'entrer dans l'ordre supranaturel. Il ne sacrifie ni le bon sens, ni le sens commun. Il parle de ces choses, comme il faut en parler : en gros, sans dogmatisme ni précision positive, sans le cigare ni le *whisky and soda*, ni la dent neuve.

S'il accepte une possibilité non rationnelle, et s'il abandonne à l'imagination de chacun de ses lecteurs, s'il laisse à leur expérience individuelle le soin de préciser, — et le risque de se tromper, — c'est pour mieux assurer à tous, au-dessus des illusions, la légitimité solide et raisonnable d'une belle espérance.

Mais ce n'est qu'une petite part dans le mérite de cette *Introduction à la vie consolée*, qu'est *Pour celles qui pleurent, pour ceux qui souffrent.*

Georges Lecomte y a rouvert la grande source spiritualiste.



Tournés que nous sommes, par les nécessités du monde nouveau, vers les choses pratiques, vers l'action, vers la conquête du pain quotidien, vers la réalisation immédiate de la justice, et aussi vers le beau et l'art, nous avons oublié et nous risquons d'oublier chaque jour davantage certaines hautes idées essentielles qui ne nous servent que quand nous avons nous-mêmes cessé de servir : mais alors comme elles sont utiles ! Comme on s'y raccroche avec frénésie !

Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi !

criait Lamartine. Chacun de nous, pendant des années et des années, trouvera ce cri bien superflu. Et un jour, ce cri sera l'essentiel ; il sera tout. Voilà pourquoi il faut de temps en temps y penser ; voilà pourquoi

il faut faire un accueil exceptionnel à certains livres qui paraissent bien austères, et enfin pourquoi ici, où je voudrais surtout louer les œuvres orientées vers la vie, je m'arrête — une fois n'est pas coutume — à des pages d'une émotion tout intime et qui ne parlent que de mort et d'immortalité.

***

Heureusement Georges Lecomte a de longs jours de belle activité devant lui, et il me donnera bientôt l'occasion de prendre ma revanche dans le sens de la vie actuelle. Romancier et critique d'art, il avait mis sur pied une œuvre déjà ample et forte, lorsque ses qualités exceptionnelles l'ont porté et maintenu à la présidence de la Société des Gens de lettres. Dès lors, il a interrompu — ou peu s'en faut — tout son travail personnel, il s'est mis au service des Lettres et il a mis les Lettres au service de la patrie. Maintenant qu'il se retire chez lui pour quelques mois (personne parmi nous, n'acceptera qu'il devienne *honoraire*, et qu'il se retire pour toujours), il a dessein de reprendre son travail d'écrivain. Il annonce un roman. Sera-ce une forte étude de mœurs, comme *le Veau d'or*, ou une peinture plus individualisée et plus documentaire, comme *l'Espoir*, paru en 1908, qui se termine par un défilé pittoresque de nos plus notoires contemporains de la veille? Pour moi, je vois Georges Lecomte à l'œuvre, enrichissant de sagesse et de bonté, quelque image de la famille francaise qu'il connaît bien, la famille qui groupe autour du foyer les cœurs aimants de ceux qui vivent et de ceux qui ne sont plus. Ou encore je l'imagine, mettant en scène, avec un sourire plein d'une frater-

nelle indulgence, ce monde bigarré et déconcertant au premier abord des gens de lettres où il y a de si grands talents, et tant de braves gens.

Mais qu'il se renferme bien chez lui, qu'il ait un concierge au front d'airain. Il est trop respecté et trop connu, il a trop d'expérience, il a un jugement trop juste, il est trop accueillant pour qu'on le laisse travailler en paix. Même loin de la présidence, il sera l'arbitre et le conseiller, qu'à la moindre difficulté on viendra consulter.

Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moi.
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foi,
Tu sentiras combien pesante est ma colère,

dit un jour Ronsard à son laquais. Il est vrai que le charmant et amoureux poète finit par ajouter :

Mais, si quelqu'un venait de la part de Cassandre,
Ouvre-lui tôt la porte...

Je crains que Georges Lecomte ne sache jamais clore sa porte à un ami, ou même à un inconnu qui aura besoin de lui. Je voudrais m'en plaindre, — en tant que vigilant critique et sérieux ami, — mais ai-je le droit de m'en plaindre, si je suis le premier à en profiter et si je n'ai pas le courage de renoncer à en profiter?

XXVI

UN NOUVEAU ROMAN DE GEORGES LECOMTE

Lorsque le 2 août 1914, Mme Chènevis, personne assez riche, un peu oiselle, comme son nom l'indique, bien parisienne, et fameuse pour ses dîners littéraires et politiques, apprit que décidément la guerre était là, que croyez-vous qu'elle fit? Un Comité. Elle y mit d'abord son vieil ami, le financier Léopold Gal, qu'on n'aurait jamais soupçonné d'être sexagénaire, puis l'homme d'État-poète Victor Pipeau, puis le célèbre romancier Pintadon, puis Mme Noirdent, trop riche et depuis trop peu d'années pour refuser son utile et généreux concours, et enfin beaucoup d'autres messieurs et dames de la même farine, mettons : de la même poudre de riz, pour parler avec politesse ! Mais, quand arriva la fin d'août, avec les mauvaises nouvelles « de la Somme aux Vosges », que croyez-vous que fit le comité? Vous l'avez deviné ; il ficha le camp, Mme Chènevis toute la première !

La vie fut rude en province, à ces oiseaux de volière, qui n'étaient pas habitués à la solitude ; et d'ailleurs quelques-uns d'entre eux ne purent s'empêcher, après la victoire de la Marne, de songer au ridicule de leur envolée trop précipitée. Alors, avec mille précautions, sans bruit, pour qu'on ne s'aperçût pas, au fracas de leur rentrée, qu'ils étaient partis, ils recommencèrent

à se glisser dans Paris. Vous les entrevoyez déjà : ils ont huilé les gonds de la grande porte, pour qu'elle ne grince pas ; ils l'ont entr'ouverte à peine ; à peine ils ont entr'ouvert les volets ; lentement, peu à peu, ils se sont réinstallés. Et un beau jour, quand il a été bien prouvé qu'ils n'avaient jamais quitté Paris, jamais abandonné leurs « œuvres », jamais eu peur égoïstement, ils se sont mis, comme jadis, à parler haut. Ils ont été là, beaucoup trop là, — comme autrefois !

Ne supposez pas, en effet, qu'ils aient été changés par les événements. Vous n'y comptez pas, j'espère. Ils sont toujours aussi incapables de courage, de sacrifice, et de bon sens. La nullité de cette vie mondaine, d'une certaine vie mondaine, où la littérature, le snobisme et la veulerie morale se mêlaient, par doses inégales à l'intrigue académique et politique, cette nullité est irrémédiable. Qui a été perruche restera perruche, qui a été perroquet restera perroquet, qui a été roquet restera roquet, même pendant la guerre. Seulement ce sera plus visible, plus choquant, plus ridicule, plus *bouffon* dans la Tempête.

Aussi le peintre vigoureux, le Hogarth de ces « falots » et de ces « falotes », notre ami M. Georges Lecomte, a eu raison d'appeler *Bouffonneries dans la Tempête* le livre où il les fait vivre, la bande de cinéma où il les fait défiler.

***

Il a mis, en sous-titre : *Roman*. Mais il ne faut attendre de son œuvre nouvelle rien de romanesque ou de dramatique. Il se défie soigneusement du drame. Le mot « roman » n'y oblige point ; le roman construit et charpenté à la manière de M. Paul Bourget n'est

pas seul légitime. *Gil Blas de Santillane* est un roman ; et, pour ennuyeux qu'il soit, *le Roman bourgeois*, de Furetière, ne ment pas à son double titre ; sans action il est roman.

A ce propos, je me suis amusé par curiosité, à relever dans le dictionnaire de ce même Furetière la définition du mot *Roman;* et j'ai lu ce qui suit : « Il ne signifie que les livres fabuleux qui contiennent des histoires d'amour et de chevalerie, inventées pour divertir et occuper des fainéants. » Grand merci pour la corporation des romanciers ! Il est vrai que Furetière reconnaît le mérite des Honoré d'Urfé, des Madeleine de Scudéry et des Gomberville, mais c'est pour ajouter, tout à la fin de l'article : « Et, en un mot, toutes les histoires fabuleuses, ou peu vraisemblables, passent pour des *Romans*. On dit même d'un récit extravagant qu'on fait en compagnie : voilà un *Roman*, c'est une aventure de *Roman*, une intrigue de *Roman*. »

Cette définition ne convient certes pas à l'œuvre nouvelle de M. Georges Lecomte. Il évite le fabuleux, l'extravagant, l'aventure.

Il y a pourtant une aventure, dans les *Bouffonneries*, qui serait devenue facilement tragique. En voyant comment l'auteur s'y dérobe, nous comprendrons mieux son intention.

Mme Chènevis, la guerre durant un peu trop, s'en nuyait ; elle avait besoin de ranimer l'éclat de sa cour par quelque astre nouveau. Elle avait peut-être aussi besoin de trouver un conseiller sérieux qui l'aiderait à remettre en ordre ses revenus décroissants. Alors elle a voulu voir, avoir, recevoir M. Saturnin Morion.

Étoile, ou plutôt comète, ce Saturnin Morion brille depuis cinq ou six ans dans le ciel parisien, avec des

reflets d'or, pur ou impur. Il a 2 ou 300000 livres de rente. A vrai dire on ne sait d'où viennent ces revenus ; mais le fait est que la guerre l'engraisse.

Il est blond ; il a un air bon garçon qui le rend l'universel camarade. Il tape sur le ventre des ministres, prend par le bras les plus hauts magistrats, est intime avec des artistes fameux, fait nommer une sociétaire à la Comédie-Française. Et si aimé des femmes ! Gai, ensorceleur, câlin, un peu équivoque ! Tout ce qu'il faut pour allumer les imaginations et les cœurs. Son tailleur, son chemisier, son bottier, les couturiers où se fournit sa femme, tout est du dernier cri. Son hôtel regorge d'authentiques meubles séculaires. Il trouvera les actionnaires pour la revue de M. Pintadon et pour le journal de M. Fréniches ; il le promet du moins. Au reste, il n'est pas dépourvu de pouvoir ; et son influence, mystérieuse comme ses origines, ne saurait être mise en doute.

Ce puissant personnage se plaît chez Mme Chènevis. Il devient l'habitué de son salon ; il y amène la pluie ou le beau temps. Aimable et rond avec tout le monde, il s'intéresse à ce qu'on lui dit ; il goûte les confidences ; il les provoque. Et seuls, quelques esprits réfléchis s'aperçoivent qu'il a de singulières curiosités. Mme Chènevis, non ! Pour elle, il est parfait. Et comme il parle de divorcer, elle pense à lui offrir sa fille, puis à s'offrir elle-même. Oh ! en tout bien tout honneur, et avec délicatesse. Chaque jour elle lui écrit — si innocemment ! Il l'a assurée qu'il allait lui faire vendre — avec d'énormes bénéfices — à la Croix-Rouge américaine, un domaine improductif qu'elle possédait dans l'Ouest :

Le coûteux avenir de ses perpétuelles réceptions lui paraissait donc assuré malgré la crise des fermages et le non-paie-

ment de certaines rentes étrangères. Son salon, si brillant et si envié, pourrait ainsi continuer, sans restrictions ni lésineries, son rôle « historique », jusqu'à la fin de la tempête, c'est-à-dire jusqu'au jour où les États bouleversés par la guerre paieraient à nouveau les coupons de leurs emprunts, et où les fermiers désinvoltes reprendraient docilement leurs habitudes séculaires. La gloire mondaine de Mme Chènevis n'aurait pas d'éclipse. Jusqu'au bout, il y aurait des sandwiches et de l'orangeade, du café glacé et des petits fours, des truffes, du foie gras et du champagne pour tous les politiciens en mal de portefeuille, pour tous les diplomates impatients, pour tous les marins débarqués, pour tous les généraux « limogés », pour les peintres, écrivains et chanteurs exotiques, pour tous les cubistes artistiques ou littéraires de chez nous, pour tous les ricaneurs, les amers et les geignards, pour tous les burlesques et les effervescents, pour tous les bateleurs et les aigrefins, qu'elle saluait avec enthousiasme comme des génies méconnus et inutilisés !

D'ailleurs, elle portait aux nues M. Saturnin Morion, non seulement pour les bons offices qu'elle en attendait, mais d'une manière fervemment désintéressée, pour ses mérites et séductions d'homme. C'était son type...

Or, pendant ce ravissement, cet enchantement, ce rêve tout éveillé, les nuages s'amassaient. Et voilà que tout à coup l'orage éclate, terriblement. Un matin, Mme Chènevis, « débarrassée de la carapace de caoutchouc par laquelle, toutes les nuits, elle combattait préventivement la menaçante mollesse de ses chairs », lit dans son journal, la malheureuse ! l'arrestation de ce Saturnin Morion qu'elle adore et qui n'est qu'un aventurier, bien pis, un espion, un traître. Son salon servait à l'espionnage, et ses lettres quotidiennes, que le juge ne tarderait pas à découvrir, la faisaient complice d'un bandit, destiné à mourir à Vincennes de douze balles dans la peau !

N'est-ce pas un vrai drame, haletant, qu'on aurait

pu corser, et rendre aussi émouvant que rapide, simplement, en reproduisant l'histoire vraie de tel ou tel, dont chaque lecteur devinera sans peine le nom?

Mais il y a deux choses que M. Georges Lecomte ne veut pas : la première, que son livre ait l'apparence d'une indigeste chronique, ou d'un livre à clef ; la seconde, que l'intrigue et l'action prennent le dessus et obscurcissent la peinture des mœurs et celle des caractères. Il ne veut pas sortir de son rôle de moraliste.



M. Georges Lecomte est romancier, cela va de soi, puisque son livre s'appelle « roman » et mérite, en effet, ce nom. Mais, avant tout, il est moraliste. Il a tout du moraliste : le ton, l'amertume, la fierté, et je ne sais quelle pitié humaine qu'on trouve d'ordinaire chez tous les moralistes français. Il aime à observer les mœurs, les caractères des hommes, non pas pour y trouver uniquement du pittoresque, mais bien plutôt pour en dégager un enseignement et une leçon.

Il dessine d'un trait un peu rude et plus vigoureux que délicat ; mais s'il ne cherche pas à raffiner, c'est qu'il veut que le profil et la grimace se détachent avec netteté et vérité. Il est moins artiste que psychologue ; il est moins psychologue que juge des mœurs.

Sa conscience et son bon sens sont toujours prêts à se révolter ; mais il n'est point emporté ni haineux et il préfère sourire. Son livre est vraiment d'une lecture attachante et divertissante, sans violence ni invective.

Je reprends le mot d'amertume dont je viens de me servir ; ce n'est pas le mot juste, ni le mot vrai. Je

suis convaincu que si Georges Lecomte avait cru ses personnages vraiment capables de faire du mal, il les aurait représentés, non bouffons, mais odieux. Il leur pardonne, et se contente de les traduire en ridicule, puisqu'ils ont été impuissants. En quoi il a raison, mille fois raison.



Si j'avais à faire une critique à son livre — et oserais-je écrire un chapitre sans une critique, ou admirer un livre sans une réserve, si petite qu'elle soit? — je la dirigerais donc d'un autre côté. J'accepte très volontiers l'absence de drame, j'accepte non moins volontiers l'absence d'amertume ; ce que je regrette c'est que, dans cette tempête, il n'y ait pas un pauvre petit oiseau. Sauf Rirette, la fille avisée et sensée de Mme Chènevis, ce ne sont que des dindons et des oies. J'y voudrais une hirondelle qui passe, une alouette qui chante, un rayon de soleil, une larme ou un sourire — de la poésie enfin.

Voilà mon grand mot lâché. Je crois que, parmi des êtres humains mis ensemble, quels que soient leurs vices, leurs infirmités, leurs ridicules, toujours, à un moment ou à un autre, un cœur s'ouvrira, une noblesse se révélera. Faute de savoir le mieux définir, j'appelle cela poésie. Il faut de la poésie dans les choses.

M. Georges Lecomte, fidèle à ses idées littéraires, s'est refusé systématiquement à en mêler aux *Bouffonneries dans la Tempête.* Il sera obligé maintenant, — car je sens, je sais qu'il va être de mon avis, — il sera obligé de donner un pendant à son livre, dans un ton différent. Nous lui demandons d'évoquer,

après ces bouffons, les grands cœurs ingénus, et les âmes poétiques. Il n'aura pas de peine à en découvrir des modèles originaux, moins de peine encore à les peindre avec amour et vérité. — il s'y retrouvera dans son paysage habituel.

XXVII

UN ROMAN ROMANESQUE : « L'ÉTRANGÈRE » DE M. BOMPARD

Romanesque était jadis un bien joli mot. Il désignait, au temps des grand'mères, les jeunes filles et les jeunes gens qui avaient l'esprit chimérique, le cœur tendre et l'âme sensible. Il désignait aussi, par extension, les livres qui entretiennent ces qualités ou ces défauts. Si le bon sens paternel s'en moquait, la prudence des mères de famille le redoutait. Elles cachaient à leurs filles *Jocelyn* qui était romanesque.

Par quelles horreurs avons-nous remplacé ce délicieux et puéril danger? Aujourd'hui personne en vérité ne s'avoue romanesque ; cela paraît enfantillage. On fait sa destinée, on ne la rêve plus ; et la révoltée a remplacé l'incomprise. Ce mot de romanesque appliqué à un roman — car il y a encore de par le monde le *roman romanesque,* — annonce qu'on y lira des aventures, une action dramatique, de quoi provoquer et satisfaire la curiosité, et rien de ce qu'aimaient les jeunes filles d'autrefois.

Pour moi, je regrette parfois l'ancienne innocence des imaginations et des livres, comme on regrette une nuance passée. Et je suis bien aise de reposer mes yeux, quand l'occasion se présente — sur une œuvre nouvelle à la mode de ce vieux jeu.

Je crois qu'on peut ranger parmi cette catégorie *l'Etrangère*, de M. Bompard. C'est un livre écrit en un style souvent exquis ; il s'y révèle une sensibilité artistique, pleine de poésie, et sauf en quelques pages hardies, c'est d'une lecture sans secousse, bien que sans enfantillage. Au contraire, c'est profond parfois.



La mise en train est un peu pénible ; elle est, si j'ose dire, à double détente. Un jeune professeur raconte qu'un moins jeune professeur lui a remis, avant de mourir, un manuscrit où ledit moins jeune professeur a déroulé son âme. C'est ce dernier, Simon Marvaud, qui est le héros du livre, et sa confession fait le livre.

Dès les premières paroles, il se révélera tel qu'il doit être jusqu'à la fin : sensible, rêveur, replié sur soi-même. Parfois il y a un peu trop de ce *moi* que Pascal haïssait. Écoutez Simon Marvaud énumérer les présages qui ont accueilli sa venue au monde :

On m'a conté souvent, par la suite, qu'au moment où mon premier cri s'élança dans le monde, une éclaircie se produisit dans le ciel. Aux portes du couchant parut s'effeuiller une guirlande de glycines fanées. Par la fenêtre entr'ouverte, ma mère, lasse et blanche, l'aperçut et sourit. Ce suprême rayon d'un jour, qui avait été gris et tourmenté, illumina son visage dans l'ombre de l'alcôve. Mon père songeait que ma vie s'écoulerait dans les orages, mais tournée vers la clarté.

C'est très joliment écrit et cela rappelle ce qui arriva au baptême de Pierre de Ronsard : porté à travers champs, l'enfant qui devait chanter Cassandre, Marie, Hélène, ses amours, échappa aux bras de sa nourrice, et vint choir sur des fleurs ; et la suivante,

du même coup, laissa tomber sur lui une essence précieuse qu'elle portait dans un vase. Mais quoi ! Ce n'est pas Ronsard qui nous a conservé le récit de ces présages flatteurs, comme fait Simon Marvaud. Le *moi* est difficile à manier !



Cet enfant, ainsi accueilli par la vie, a, d'ailleurs, une origine bien romanesque — ou bien propre à toucher les âmes romanesques.

Son père est un instituteur marié à l'ex-fiancée d'un pêcheur, laquelle ayant perdu son prétendu sur mer s'était décidée, par amour des enfants, à épouser l'éducateur des enfants du village. Mais elle a cessé de vivre à la naissance de son fils. Et l'enfant se fait d'elle une idée qui agit puissamment sur son imagination et sur son cœur. Simon se crée ainsi une atmosphère poétique et sentimentale, au milieu de laquelle il va grandir et se développer.

Le décor y prête ; ce sont les monts d'Harez et leurs forêts.

La forêt était ma demeure préférée. Il y avait des coins de mousse que j'aimais entre tous, et que je revois encore, au bord de sources claires. Il y avait des bruyères, et des fougères, qui semblaient d'argent, quand le soleil les frappait d'un rayon oblique. Dans la forêt, il y avait d'épaisses futaies, où l'on ne se glissait qu'avec peine, tant les arbres et les branchages étaient étroitement serrés ; et il y avait encore de grands espaces vides. Les chênes qui les avaient habités jadis avaient disparu dans les flammes. Seules, de grosses pierres, dressées debout, se tenaient au milieu. Des eaux vives chantaient sous les feuilles ; sous les feuilles somnolait l'eau morne des étangs morts. Et c'était tout un monde merveilleux, dont j'étais le souverain, souverain craintif à vrai dire.

Ce souverain craintif a cependant sans cesse une compagnie : non pas celle de son père, qu'il aime pourtant bien, mais qui est un peu taciturne, un peu triste, et si occupé ! mais celle de sa mère, qu'il évoque telle qu'il se l'imagine d'après les récits recueillis de droite et de gauche et d'après les confidences paternelles.

Les jours de printemps agissaient sur moi avec un charme singulier. Allongé sur la mousse, au pied des chênes, à cheval sur les arbres renversés qui servent de ponts rustiques aux mares et aux ruisseaux, je demeurais là de longues heures, et dans le bruit chantant que faisaient les nouvelles feuilles, dans le bruit chantant de l'eau qui coulait au-dessous de moi je m'imaginais apercevoir la silhouette aimable de ma mère, telle que mon père si souvent me l'avait fait entrevoir, telle que je la portais en moi. Elle avait la coiffe du pays d'Harez, le col empesé, la robe lourde, les sabots pesants. Je la voyais, me tendant les bras. Je me penchais vers elle. J'entendais ses paroles et je lui répondais. Elle chantait la chanson qu'elle disait avant que je sois né. Sur ma joue je sentais la douceur de sa joue, et, dans mes cheveux, glissait la caresse de ses doigts. La lourde robe bretonne ne faisait que souligner sa sveltesse. Sous le large bonnet sa figure était plus jeune.

Chaque jour, nous avions de longues causeries ensemble.

Bientôt à côté de ce personnage de rêve vient se placer un personnage réel, mais qui ne tardera pas à se confondre avec le rêve, la petite Yvonne, fille du médecin.

Simon la tire de l'eau un jour qu'elle manquait se noyer dans la rivière ; il se fiance avec elle ; mais Yvonne, désormais inséparable de son âme et de sa vie, n'y aura jamais plus d'influence ou même d'existence, qu'une jolie fiction imaginaire. Quand elle se promenait avec lui, « elle savait se taire, écrit-il, et écouter mon silence. Parfois un mot qu'elle disait ne faisait

que devancer ma voix et remplissait mon âme ».

Il ajoute :

A mesure qu'elle grandissait, sa douceur et sa grâce augmentaient chaque jour. Je m'en apercevais, et je n'y étais pas insensible. Certains soirs, après avoir couru tout le jour, je rêvais de mettre mon front sur ses genoux ; mais je m'échappais encore, je m'éloignais d'elle, je courais pendant des heures dans les bois, dans les landes. Mon cœur battait à grands coups vifs et troubles. Mon visage s'empourprait de chaleur. Ce n'était plus à Yvonne que je pensais. Les îles voluptueuses, la lumière méditerranéenne, Calypso debout sur le rivage, revivaient devant moi, et, bien des fois, monté au haut du roc Trévezel, je demeurais, regardant au loin la rade de Brest devinée dans la brume, et humant dans l'air vif l'odeur de la mer libre.

Pauvre petite fiancée ! Elle épousera ce Simon qu'elle aime, mais elle ne sera jamais pour lui qu'un rêve, parmi des rêves, et elle finira par mourir dans la langueur d'un rêve qui s'efface.



Car cette faculté de Simon, de ne sentir jamais la pointe et la solidité du réel, cette faculté qui aurait dû retrocéder au contact de la vie, s'exaspère et s'affine par la profession qu'embrasse le jeune homme et par l'apprentissage de cette profession. Il a voulu être professeur, il s'est préparé à l'École normale dans un grand lycée de Paris ; il a été reçu à l'École, et il a mené dans un internat prolongé une existence qui favorise étrangement son penchant vers la chimère et l'inaction.

Les pages où cela est expliqué, sont les meilleures du livre ; du moins ce sont celles dont je peux le mieux

reconnaître l'exactitude et la finesse. Dans le même milieu que décrit M. Bompard, c'est-à-dire l'École normale au temps où elle était gouvernée par une discipline claustrale, j'ai vu des Simon Marvaud. Mon ami Teodor de Wyzewa se défiait toujours des jugements et opinions des normaliens : « Il leur manque, disait-il, d'avoir couché sous les ponts. » Ce qu'il fallait traduire ainsi : « Il leur manque de s'être mesurés avec la réalité vraiment réelle, et d'avoir, par une brutale expérience, senti qu'elle est différente des représentations que notre esprit, notre cœur, nos livres nous en offrent. » La réalité, elle n'existait pour nous que sous la forme d'une vaste bibliothèque ; nos maîtres ne nous en parlaient jamais ; et comment nous en serions-nous préoccupés? Elle se préoccupait si peu de nous ! Pour moi, je me souviens d'avoir passé des semaines à vouloir creuser le subjectivisme de Berkeley où m'avait engagé mon camarade M. Bazaillas, afin d'y retrouver, au fond, l'objectivisme, comme Descartes (nous nous sentions les égaux de n'importe qui), avait extrait du doute absolu le dogmatisme le plus effréné. Et rien, pas même la préoccupation des heures de repas ou de repos, puisque c'était marqué par la cloche, ne me détournait un instant de cette méditation absurde et infructueuse ! Ah ! le réel ! Ce que je m'en fichais !

Simon Marvaud s'est tourné, non vers l'idéalisme transcendantal, mais vers l'art et l'amour ; et son temps d'École, entre ses préparations aux examens, il l'emploie à imaginer une beauté « unique et innombrable », l'Étrangère !

Il va la trouver, l'Étrangère ; il va la trouver au sortir de l'École, dans une riche famille où il entre

comme précepteur pour un an. Il l'admire en silence ; c'est la fille de la maison. Et voici que la nuit qui précède le matin où il doit quitter ces gens, l'Étrangère entre dans sa chambre. L'Étrangère est à lui...

Et pourtant le lendemain il partira sans regret, sans chagrin, sans aucun désir de recommencer cette nuit, qui lui fut délicieuse... Un rêve de plus s'ajoute à ses rêves. Il se marie avec Yvonne, ne peut lui cacher la présence éternelle en lui de l'Étrangère. Et tous les deux, lui, faisant sa classe, elle, adorant son mari, avec le secret chagrin de se sentir si loin de lui, ils vieillissent. Elle meurt. Il meurt.

Tel est ce livre. Il me rappelle par endroits *les Liens*, de Jean Balde, autre récit plein de noblesse et de distinction. Il est d'une attrayante délicatesse. Les citations que j'ai multipliées ont, sans doute, fait sentir la perfection du style. C'est de la poésie. Il semble pourtant que l'ensemble, forme et fond, aurait gagné à être soutenu par une action plus serrée — par du drame. Je suis curieux de savoir l'accueil que le public fera à *l'Étrangère*. Je n'ose rien en dire ni en prédire. Mais je peux prédire que ce livre restera et trouvera son heure plus facilement que beaucoup d'œuvres retentissantes. En tout cas, dès à présent, il aura une élite d'amis.

XXVIII

« INDICE 33 » (1)

Il ne faudrait pas croire que les prix littéraires se donnent, comme des places de premier au collège. On n'y classe pas les concurrents. Les livres de talent ne peuvent en effet se corriger, à la manière des copies d'élèves ; leur originalité ne permet pas de les passer sous la même toise et d'attribuer à l'un par exemple 17 points et demi, à l'autre 17 points trois quarts. Chaque œuvre de valeur est unique en son genre et incomparable.

Comment donc choisit-on? On ne choisit pas : on aime. On est cinq, six, sept, à aimer ce livre-ci, on n'est que trois à aimer celui-là. Voilà comment se font les majorités. Il arrive même que tel ouvrage, qui serait supérieur en valeur absolue (s'il y avait une valeur absolue), se trouvera peut-être distancé par un autre plus discutable (ce ne fut d'ailleurs pas le cas pour le prix de *la Renaissance*) qui sut mieux exciter l'enthousiasme. Ainsi en est-il en amour. L'amoureux ne prétend pas que la femme qu'il aime soit la seule belle ; mais quoi ! c'est celle qu'il aime.

Le jury de *la Renaissance* ne prétend pas plus que

(1) Ce livre venait d'obtenir le prix de la *Renaissance*, décerné pour la première fois. Et j'avais fait partie du jury.

les autres jurys littéraires, avoir, dans le lot des concurrents, distingué celui qui est le meilleur en valeur absolue. Il n'a pas dédaigné les autres. Mais, entre ces autres, il a aimé *Indice 33*, de M. Alexandre Arnoux.

Ce n'est pas un jugement, c'est une inclination.



Cette inclination est cependant très raisonnable, et ne comporte pas un injuste aveuglement. *Indice 33* n'est pas la « noire à faire peur » transformée en « brune adorable », ni la « malpropre », mise sous le nom de « beauté négligée », comme dit Molière. Roman plein de force et d'originalité, écrit par un habile artiste, qui s'efforce à penser sans renoncer tout de même à intéresser les lecteurs par une action mystérieuse et dramatique, il s'apparente aux inventions de Wells. D'autre part (de plus loin, à vrai dire), il rappellerait Hoffmann et ses *Contes fantastiques*, s'il y avait un peu plus d'erreur et de fantaisie. Enfin, il a un fond solide d'observation et de réflexion, une généralité de signification et un à-propos qui le mettent hors de pair.

Au reste, on va en juger, sans tant de paroles, car le voici.



Le début est un peu pénible, à double détente, si j'ose dire, comme celui de *l'Etrangère*. Un sergent, Marie-Jacques Martagon, qui dort sous une porte, à Strasbourg, en décembre 1918, au moment de rentrer à Paris, est éveillé par un soldat qui passe, et qui pré-

tend s'appeler : Aimable Dhuys. Aimable Dhuys, à la vérité ne connaissait nullement Marie-Jacques Martagon, mais vient de surprendre son nom en fouillant dans ses poches. Les deux hommes vont dîner ; Aimable Dhuys est sarcastique et bizarre. Quand vient l'heure de se séparer, Dhuys laisse à son compagnon un gros manuscrit en plusieurs cahiers ; et il disparaît. Vers 1930 (nous sommes en 1931), Martagon, qui n'a plus eu de nouvelles de son étrange rencontre, ouvre le cahier..., et le publie : et ce sera le roman !

Aimable Dhuys (faux nom) a eu pour père un homme d'équipe et pour mère une blanchisseuse ; il a perdu son père, tout petit ; sa mère a suivi en Amérique un bel homme blond, et il est recueilli par son oncle. Cet oncle — bourgeois instruit et petit rentier, — est un vaincu de 70, un maniaque de la défaite, et chauvin cependant, un homme dur, mélancolique et grognon. Cependant il paye à l'enfant une bonne éducation et ne le renvoie de chez lui qu'après le baccalauréat. A cette époque, le petit a reçu un peu d'argent en héritage de sa mère qui vient de mourir. Et il s'en va chercher fortune ou plutôt bercer son inquiétude et sa faiblesse à Munich. Le voilà en face de l'Allemagne et de l'Allemand.

La victoire bismarckienne de 70 a créé la grandeur politique de l'Allemagne, mais un Français de la défaite, — comme l'oncle d'Aimable et Aimable lui-même, — ajoute à l'Allemagne une autre grandeur, d'un autre ordre que l'ordre matériel et politique.

Dans la pensée, dans l'imagination de ces Français, l'Allemagne vit et s'accroît comme une plante puissante et forte par la crainte même qu'ils en ont. L'idée de l'Allemagne hante le Français qui la pare

et la dote malgré lui de toutes les qualités de domination. Et cependant le Français déteste cette Allemagne, et plus il la déteste, plus la hantise en est vigoureuse.

Il se produit là une sorte de phénomène d'accroissement par l'opposition des contraires : ainsi l'amour augmente par l'effort qu'on fait pour le combattre.

Tout cela, M. Arnoux le traduit en romancier, tandis que je l'explique de mon mieux, c'est-à-dire mal. Mais que ce soit profondément vrai, je peux m'en porter garant. J'ai vu, surtout chez nous autres, professeurs, forcés par une discipline d'ailleurs mal entendue à n'avoir d'autre modèle et d'autre source que la science allemande, le curieux conflit de l'admiration et du mépris, de la reconnaissance et de la haine s'exaspérant l'une par l'autre et condamnant le cerveau à l'impuissance finale. L'Allemagne devait sa force moins à ses ressources réelles qu'à l'idée que nous nous faisions d'elle ; et cependant c'était un devoir pour nous de ne pas détourner d'elle notre attention, de ne pas cesser de penser à elle. Les déconcertantes citations que je pourrais faire des livres et des enseignements de mes maîtres ! Cela a duré jusqu'en 1915 ! Je me souviens d'un philologue français qui criait alors dans une assemblée choisie (depuis il a bien changé !) : « Je déteste les crimes allemands, mais je suis à genoux devant la science allemande. » Cela ne crée pas des êtres énergiques et bien équilibrés. Aimable Dhuys, qui est de cette sorte, ne sera ni énergique, ni bien équilibré.

Et voilà qu'un soir, dans une brasserie de Munich, il est interpellé par un étrange Allemand, beau parleur, qui, du premier coup, veut prendre pied sur sa

volonté, et l'asservir à la domination d'un cerveau ennemi.



Ce personnage, Gottfried von Krueger, aime à parler et s'écoute parler. Entendez-le se raconter lui-même :

— Il faudra bien que nous mélangions votre sang bleu au sirop lent de nos veines, à cette épaisse bière de Mars que pompe et chasse notre cœur. C'est une urgence historique, un problème d'élevage.

— Vous croyez à la guerre, monsieur Gottfried?

— Dieu me pardonne ! Je n'ai pas songé à cela, je dis que nous pénétrerons chez vous ; je ne décide pas du procédé. Astuce? Infiltration? Violence? Peut-être est-ce vous qui nous appellerez.

— Permettez-moi d'écarter cette dernière hypothèse !

— Qui sait? Tout arrive ; toute nécessité se réalise ; mais on ne discerne pas le chemin ; on tourne la tête et le destin arrive à pas de loup, par derrière ; on ne le flaire pas, on ne l'entend pas. Quand on voit l'acte, il est accompli depuis longtemps, il répercute déjà ; et c'est un autre acte qui se met en route, à l'égard duquel on devient aveugle et sourd. Que mangerait l'Allemagne s'il n'y avait pas les riches herbages de la France, à l'ouest, et l'appel d'air au delà du Rhin, dans l'hexagone bordé par trois mers et deux montagnes, dont un côté ondoie, mal tracé, indécis, à travers les plaines grasses, les charbonnages, les betteraves et les crassiers? Nous n'entreprendrons pas les moujiks, vous le supposez, au cœur de la Russie pourrie d'alcool, de crasse, de piété, de prosternations, de crimes et de remords. Assez d'impure fermentation slave comme cela, qui empuantit l'Allemagne. Nous ne descendrons pas vers le sud, sur le Danube, où le germanisme s'affadit en élégances molles et en musique malade. Ces gens viendront à nous, peut-être de leur propre mouvement, et il faudra nous garder d'eux et ne les utiliser qu'en empêchant la contamination. Alors, mon cher ami, monsieur le Français, il ne nous reste que vous, votre belle logique, votre ordonnance spiri-

tuelle, aujourd'hui stérile, que nous féconderons pour des siècles, et votre si aimable, si loquace anarchie qui se mêlera à notre lourd brassin allemand comme un levain de vivacité. Quant à vous, vous aurez la satisfaction de participer à un ordre majestueux, à une architecture sociale éprouvée que votre imagination festonnera et fleuronnera. Je bois à la gloire de l'Europe et à l'accomplissement des desseins de Dieu.

Bien bavard, le personnage ! Et ne paraît-il pas naïvement orgueilleux et bêtement expansif? Je suis persuadé qu'on ne voudra reconnaître en lui qu'une image symbolique et conventionnelle issue de la guerre. Mais comme l'on s'y tromperait ! Il est vrai, d'une vérité absolue, malgré son invraisemblance. J'ai sous les yeux la *Revue wagnérienne*, contemporaine de la *Revue Rose* de Marennes. J'aime à y revenir ; c'est toute ma jeunesse et si riche d'idées ! Une mine d'or réel et de faux or. Et dans cet or réel et ce faux or, une perle — une grosse perle, d'un mauvais orient ! — un article du baron Hans von Vollzogen, sur l'art aryen. Avec des manières et de la métaphysique, ledit baron Hans von Vollzogen, que les Français n'ont pas oublié, non plus que Houston Stewart Chamberlain, autre rédacteur de la *Revue wagnérienne*, explique lui aussi qu'il y une race élue, représentée par les seuls Germains, et que les Français ont un peu de ce sang, mais qu'il faut une forte domination du génie germano-aryen pour purifier les Français et les rendre à leur vraie nature.

Le lieutenant Gottfried von Krueger est aussi vrai que le baron Hans von Vollzogen.

Et tout le roman est la lutte d'Aimable Dhuys, handicapé par sa faiblesse intérieure de vaincu et

par la trop forte idée qu'il se fait de l'emprise allemande, contre l'influence dominante de l'insolent vainqueur Gottfried — lutte qui se terminera par le formidable imprévu de la force vivante, de la force française : car on calcule tout, sauf le ressort d'un Français.

***

Tel est le sens philosophique du livre. Mais j'avoue que ce n'est pas surtout cela ce qui l'a fait aimer par le jury de *la Renaissance.*

Les ennuyeux critiques, en réfléchissant, peuvent bien démêler l'arrière-pensée d'un auteur ; les lecteurs ne saisissent, n'aiment à saisir que la vie, le mouvement, le drame — tout au plus une espèce de signification diffuse ; ils ne cherchent pas la philosophie ; il faut qu'elle vienne au-devant d'eux, sous forme de personnages et d'événements passionnants.

Personnages et événements ne manquent pas dans *Indice 33* ; ils en sont la forme et le visage. Outre son sens symbolique Aimable Dhuys est un « type » réel, et qui excite notre curiosité autant que notre sympathie. De même, l'Allemand Gottfried von Krueger. Quant au décor, il est pittoresque à souhait. Quant aux faits, ils sont dramatiques avec un arrière-fond curieux de nouveauté scientifique et de psychologie bien étudiée. Quant à l'intrigue, elle est habilement resserrée de chapitre en chapitre.

Seulement, il faut que le critique laisse au lecteur le plaisir de la surprise. Aussi vais-je indiquer plus qu'analyser.

Voici : Gottfried von Krueger, le soir, dans les rues de Munich, s'est fait suivre du petit Français désem-

paré qu'il vient, comme je l'ai dit, de rencontrer. Le petit Français, brusquement, a faussé compagnie à son tyran d'une heure. Mais, après avoir erré, il lui retombe entre les bras, dans une gare où il se réfugie comme une bête traquée et où l'Allemand semble l'attendre. Désormais vainqueur, l'Allemand présente à sa victime un dynamomètre primitif, un simple peson : « Serrez, dit-il. » Et Armand amène 42, ce qui est d'une bonne musculature ! Puis de nouveau : « Serrez, mais je ne veux pas, cette fois, que vous ayez de force. » Les gens qui connaissent les théories et les expériences de M. Couet, prévoient le résultat, Armand n'amène que 9. 42 — 9 = 33. 33 mesure l'influence — influence formidable — du Boche sur le Français. Armand n'est plus que l'*Indice 33*. Et le Boche exulte, il crie :

Pénétrez-vous bien de cette idée ; qu'elle féconde et anime votre esprit : si ma puissance atteint un tel coefficient de grandeur, un tel ordre de majesté, c'est que l'Allemagne entière avec sa civilisation, sa force, sa richesse, son rayonnement, son unité, ses soldats, ses canons me sert de point d'appui. Où chercherez-vous le vôtre? Sedan et Versailles, le cirque de la déroute, les jardins du grand roi, là je pose mes cuisses nourries par la victoire, je vous enveloppe, je vous perce, j'enfonce ma lourde volonté dans votre turbulence débile. Que ces pensées, monsieur, ne se dissolvent jamais, demeurent enfouies au cœur de votre cœur, et que d'elles, par la suite, naissent des actions conformes à votre nature et non contraires à ma gloire.

C'est de la suggestion et de la plus grossière ; si Aimable Dhuys ne s'était déjà, lui-même, suggestionné par l'idée de la grandeur allemande, les paroles de Gottfried seraient tombées dans le vide. Mais le « débile » Français n'a plus rien pour y résister.

Si ! cependant. Dans sa poche est un vieux revolver probablement déchargé et aussi inutile qu'un étui de pipe. Brusquement, Aimable sort ce vain joujou et le dirige sur l'Allemand, qui, suggestionné à son tour, s'en va après quelques façons qui se brisent sur le bras tendu que lui oppose le jeune homme.

Votre indice de suggestibilité si élevé, le plus élevé que j'aie jamais obtenu, ne me laissait pas prévoir un tel retour de vigueur. Il ne faut pas mésestimer les Français, il faut faire entrer dans les calculs leur légèreté qui rend instable même leur faiblesse, dit Gottfried en fuyant.

Cette victoire n'est pas complète, puisque l'Allemand a toujours un complice dans l'imagination d'Aimable.

La guerre éclate. Aimable a comme la sensation qu'elle n'est que le duel de Gottfried von Krueger avec lui. De fait, les deux hommes se retrouvent, comme on le verra, en lisant *Indice 33* ; et leur lutte se termine par la victoire du Français, comme on le saura quand on aura lu *Indice 33*.

***

A prendre ce livre comme il est, et sans vouloir philosopher davantage, je dirai, très franchement, que je le trouve un peu inférieur en perfection littéraire et en mérite artistique au livre précédent de M. Alexandre Arnoux, l'incomparable *Cabaret*. Mais c'est cependant un vrai progrès, parce que c'est une transition. Entre le livre de la guerre qui se réduit à une série d'esquisses pittoresques, très émouvantes dans leurs précisions, et le livre de la paix, où il

faudra faire vivre une humanité complexe, dans des conditions moins surprenantes et moins faciles à dramatiser, une halte était nécessaire. Adieu le passé d'hier — ou plutôt les formes du passé d'hier, car l'âme et l'enseignement des années 1914-1919 ne s'oublieront pas ! Nous nous orientons vers des jours plus tranquilles, vers des difficultés plus terre à terre ; les nerfs se sont détendus ; l'héroïsme est au repos. Mais l'énergie n'est pas réellement au repos, mais la vie ne s'arrête pas. Voilà ce que comprend M. Alexandre Arnoux, avec toute sa génération. Il ne refait pas le *Cabaret;* il cherche une leçon dans l'histoire d'hier, non des tableaux. Il travaille plus profond. Qu'il se dégage de cet effort profitable vers la profondeur, quand il en aura tiré tout le profit, comme il s'est dégagé du simple pittoresque et de la simple émotion. Il aura alors fini son apprentissage (je le prie de me pardonner ce mot : Montaigne se vante la veille de sa mort d'être encore en apprentissage). Et il aura la pleine maîtrise et le plein usage d'un talent qui déjà s'affirme parmi les plus grands.

XXIX

CONTES ET CONTEURS

Souvent il m'arrive d'avoir la nostalgie du conte et de me dire, moi aussi, comme La Fontaine :

> Si *Peau d'Ane* m'était conté,
> J'y prendrais un plaisir extrême.

Au milieu de tant de livres qui ont un sens profond (ou qui donnent à croire qu'ils ont un sens profond), au milieu de tant d'images « cruelles » ou « complexes » ou « sincères » de la réalité, j'ai l'enfantillage de souhaiter, et, quand la migraine menace, j'ai la lâcheté de chercher des récits qui ne soient pas vrais, qui ne forcent pas à réfléchir, qui amusent un instant, qu'on puisse oublier l'instant d'après, mais dont jamais on ne puisse oublier le charme, la tendresse ou le sourire.

Voilà où j'en suis. Et apparemment cet état d'âme ne m'est point particulier, puisque le prix National de littérature vient d'être décerné à une promesse de bons contes (promesse faite, d'ailleurs, par un écrivain de grand talent) et puisque deux nouvelles bien composées ont suffi à fonder, en quelques semaines, la fortune littéraire d'une auteur fraîchement arrivée de Blidah !



Jadis les journaux vivaient sur leurs feuilletons, et les revues sur leurs romans qui étaient des feuilletons plus ambitieux. Cela maintenait en haleine la fidélité de l'abonné. Aujourd'hui l'intérêt dudit abonné est éveillé et excité par des événements bien plus surprenants que les inventions des auteurs ! Et puis on est paresseux ; personne ne sait plus, ni ne veut plus prendre la peine de suivre des aventures, dont le fil est coupé, tous les jours, dans le journal, toutes les semaines ou toutes les quinzaines, dans la revue. Le roman n'a donc plus été nécessaire. *Le Correspondant* l'a supprimé pendant toute la guerre et un peu après ; *le Temps* n'a encore repris qu'à moitié le feuilleton, et sans conviction ! L'exemple de ces deux bonnes maisons n'est-il pas significatif?

Sans compter que le roman-cinéma a vraiment appauvri et diminué la valeur de la « chose lue » ; il a trop enseigné que la « chose vue » était l'essentiel ; l'art de raconter s'est bassement mis au service de l'art de photographier ; le récit est devenu le guide-âne du spectateur, et on s'est habitué à se mépriser. Qu'est-ce qu'une métaphore à côté d'un bout de film?

Mais l'imagination ne perd pas ses droits. Le goût de la fiction est éternel. Pour remplacer le roman ou le feuilleton désormais inutiles, les directeurs de journaux et de revues se sont rabattus sur le conte. Pendant que les éditeurs continuaient à ne demander que du roman, et à n'accepter que du roman, eux se mettaient en quête de bons contes et de bons con-

teurs. Il leur fallait, et il leur faut, ce qui se publie tout complet dans un seul numéro sans l'alourdir, ce qui n'a point une « suite à demain », ce qui s'écrit d'un trait de plume et se parcourt d'un coup d'œil rapide. Quelque chose de court, de hardi, de vif et de passionné, tel est le chef-d'œuvre que tous les secrétaires de la rédaction commandent à leurs collaborateurs, amis et connaissances. Le malheur est qu'un tel chef-d'œuvre ne se trouve pas sous n'importe quel stylo ! Il devient de plus en plus rare, alors que la mode est de plus en plus répandue.

Pourtant, il y a eu jadis d'excellents conteurs et nouvellistes, hors de chez nous et chez nous. Un certain Boccace, né à Paris, et qui aurait bien dû écrire en français plutôt qu'en florentin, a écrit un certain *Decameron*, qui est aussi justement immortel que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Hier encore, dans l'ancien *Echo de Paris*, Anatole France, tantôt unissait subtilement ce *Decameron* aux *Fioretti*, tantôt dessinait de fugitives images du temps présent, entourées d'ironiques réflexions. Ce don est-il impossible à retrouver? Et doit-on désespérer de lui? Le besoin ne créera-t-il pas l'abondance des chefs-d'œuvre? Qui donc nous rendra, en dehors de quelques illustres, plus faits d'ailleurs pour le roman ou pour l'essai, comme J.-H. Rosny aîné et Pierre Mille, qui nous rendre *Peau d'âne*, le *Decameron* et les *Contes fantastiques* d'Hoffmann?

***

M. Gaston Picard peut-être, s'il consent à se détendre à la fois et à s'amuser. Il y a presque trop de volonté chez lui. « Il faut de la facilité dans les

choses », dit un personnage de Molière que je cite sans cesse. De la facilité, il en faut surtout dans le conte, et de l'aisance, et aussi une harmonie, un accord sans accroc entre tous les éléments de la fiction : bref de la poésie. M. Gaston Picard la sacrifie peut-être trop délibérément à d'autres qualités, moins nécessaires, à mon humble avis.

Le premier conte du recueil de M. Gaston Picard (ce recueil s'intitule *la Confession du chat* et a valu à son auteur le prix National de littérature), c'est la confession d'un chat, d'un chat caduc et mourant qui veut s'en aller en l'autre monde muni des sacrements de l'Église et qui se confesse à un vieux bon prêtre, fort effaré d'avoir à absoudre un tel client. Or, si les détails sont piquants, s'il y a, dans les aveux du chat, une savoureuse philosophie bien humaine, si enfin les aventures dudit chat sont, çà et là, romanesques à souhait, on sent tout de même des arrêts brusques et des grincements : c'est quand apparaît l'acuité de la pensée ou de l'observation. Un conte charmant, un bon conte qui se fera de bons amis, est celui qui laisse oublier qu'il y a un monde réel, un monde vrai ; le conte doit rester irréel à la fois et convaincant. Celui de M. Gaston Picard semble à la fois impossible et réel. Il y manque une atmosphère et une couleur générale capables de produire l'illusion. La transfiguration y est incomplète. *Le Chat botté* est moins moderne, mais j'aime mieux *le Chat botté!*

Le second récit est une fantaisie, agréable, amusante, drôle même et rien de plus. Le troisième est un roman tragique en raccourci : un pauvre garçon élevé par sa grand'mère, un dégénéré, que hante la

gloire d'un beau crime, prend pour maîtresse une vieille et ignoble femme ; l'amour avec une telle maîtresse excite en lui l'instinct sanguinaire, mais c'est sa bonne et sainte grand'mère, sa grand'mère chérie, que sa maîtresse lui conseille de tuer pour arriver à la gloire qu'il convoite. Le malheureux cède. Accompagné de l'horrible mégère, il monte chez sa grand'mère. Or au moment de se jeter sur celle-ci, tout d'un coup, il se retourne sur l'autre, et, justicier malgré lui, il l'étrangle.

C'est d'une forte conception, parce que M. Gaston Picard, — sans oser toutefois renoncer entièrement à ces bas « ornements » que sont les descriptions prolongées de spasmes et de caresses, — a su franchement aborder le problème de psychologie. Comment l'amour de cette fille « soumise » a-t-il développé dans le dégénéré, l'idée de force et de puissance, comment a-t-il exalté l'orgueil et le désir d'agir, comment cet orgueil à son tour s'est-il confondu avec la hantise de l'assassinat, voilà ce que M. Gaston Picard a indiqué, et mieux qu'indiqué déjà, en maître.

Des psychologues étrangers ont inventé il y a quelques années une théorie, aujourd'hui fameuse, mais qui n'a été acceptée, réalisée et étendue qu'en Autriche et en Suisse ; ailleurs la guerre en a arrêté les progrès. C'est la psycho-analyse qui a eu pour créateur le médecin Freud. Elle prétend que les troubles mentaux et même certains désordres physiques proviennent de ce que l'éducation a refoulé, sans les détruire, les germes des vices, particulièrement l'instinct sexuel, déformé et corrompu par la violence même qu'on lui a fait subir en le combattant. Et le remède, dès lors, sera de mettre au jour

ces germes, ces déviations, ce pus caché au plus intime de l'être humain, pour s'en débarrasser définitivement. Cela amène donc à se livrer sur les autres et sur soi-même à un travail d'introspection qui n'est pas ordinaire! Il faut lire les travaux de cette nouvelle école, pour voir quelles étranges turpitudes la plus innocente jeune fille, aidée par un adroit psycho-analyste, peut exhumer de l'arrière-fond de sa personnalité. Le cas du dégénéré de M. Gaston Picard rentre dans la psycho-analyse, c'est dire sa valeur — au moins documentaire. Malheureusement le sujet ici est trop lourd pour le conte ou la nouvelle. Ce n'est pas un récit, c'est une « étude », et même un peu rude.

Le reste du livre ne présentera plus la même âpreté. Il rappellera, ici Alphonse Allais, et là Courteline. Constater cela c'est en faire l'éloge. Il se terminera d'ailleurs très heureusement sur une manière de chef-d'œuvre un peu sec, un peu pincé, avec du cœur tout de même et une tendresse qui se cache : *le Général chinois*. Le général chinois est une poupée qui appartient à un enfant malade, et qu'une jolie petite fille dérobe au pauvre malade ; mais tout s'arrange ; et, sans la moindre sentimentalité, cela est plein de sentiment.

Le prix national de Littérature est une bourse de voyage ; l'équivalent de ce qu'est, pour les peintres et les musiciens, le prix de Rome. Où ira M. Gaston Picard? Je lui souhaite un voyage au pays d'abandon et de facilité, s'il y a sous le ciel un pays de cette sorte, et s'il veut continuer à écrire contes et nouvelles.



Mme Elissa Rhaïs a écrit aussi des contes ; elle en a publié à la *Revue des Deux Mondes*, elle vient d'en faire un volume : *le Café-chantant*, et c'est elle qui nous offre le curieux exemple d'un écrivain lancé par deux contes ! Mais je ne conseille pas aux jeunes filles et jeunes femmes des deux mondes, en mal de littérature (on ne se doute pas combien il y en a de telles), je ne leur conseille pas de se fier à cet exemple ! L'aventure de Mme Rhaïs ne se renouvellera pas tous les jours. Il y faut trop de circonstances exceptionnelles, sans parler du talent qui n'est pas commun.

Mme Rhaïs se dit Arabe, fille et petite-fille de conteurs arabes ; elle a de la volonté, de l'intelligence ; elle possédait tout un trésor de vieux récits ; elle n'a eu qu'à les adapter à nos habitudes. Son mérite propre, c'est d'avoir, dans une mesure parfaite, conservé l'art du récit, — du récit qu'on fait pour intéresser réellement et non pour produire une belle page de littérature, — et d'y avoir adroitement mêlé le raffinement du goût parisien.

Car, vraiment, ses récits intéressent ; ils ne fatiguent point ; on ne les admire pas phrase par phrase ; ils emmènent avec eux et attachent le lecteur qui ne les quitte pas avant la fin, et qui les quitte sur une impression de plaisir. Le style est toujours le même, aisé, coloré, avec une certaine grâce flottante qui est un charme. Le ton est agréable ; point d'humour, point d'ironie ; mais point de déclamation non plus, ni d'émotion excessive. Enfin un curieux mélange de naïveté, de poésie et d'adresse.

Noblesse arabe, l'un de ces contes, par exemple, c'est l'histoire d'un Roméo et d'une Juliette qui se tirent d'affaire d'une façon imprévue. Le Roméo est d'une puissante famille qui a fait périr le père de Juliette, laquelle n'est qu'une pauvre petite plébéienne. Mais elle est brune, jolie, farouche et passionnée. Roméo, qui l'a aimée enfant, l'aime jeune fille ; il lui promet de l'épouser. Naturellement il en épouse une autre, belle, fière, douce, noble, riche, dont éperdument il devient amoureux, après le mariage. L'abandonnée veut se venger ; elle attend à un détour du chemin son heureuse rivale ; au moment d'accomplir son crime, le courage lui manque, elle défaille ; et la jeune mariée l'aperçoit, la ranime, veut la consoler, sans se douter des choses. La farouche Juliette arabe, qui s'appelle Aïcha, est vaincue ; elle cesse de haïr sa rivale. Mais, ne cessant pas d'aimer silencieusement son Roméo, la voilà qui va mourir. Seulement la petite mariée ne la laissera pas s'en aller ainsi ; elle l'obligera à dire son secret. Et, quand elle aura appris ce secret, ce douloureux secret, — la polygamie, n'est-ce pas, n'est interdite qu'au chrétien, — elle forcera son cher mari à tenir la promesse qu'il a faite et à épouser *aussi* l'abandonnée. Aïcha vivra.

On sourirait de ce dénouement commode, s'il n'y avait dans le récit de Mme Rhaïs tant de dignité naturelle, d'agrément et de poésie. Après tout, c'est Sarah, disant à Abraham de prendre pour femme sa servante Agar ! Mais on sait comment les choses finirent dans la Bible : Sarah, plus tard, fit chasser Agar. Je craindrais que l'épouse noble ne fasse chasser Aïcha, en un jour de mauvaise humeur, je le craindrais si j'y réfléchissais. L'habileté de l'auteur c'est de m'avoir

empêché d'y réfléchir. Je me contente de ce qu'il veut bien me donner : ciel et décor d'Algérie, mœurs inconnues, costumes brillants, visages gracieux, cœurs nobles et purs, sentiments naïfs et délicats, atmosphère de rêve, et point de psycho-analyse ! Dieu me garde de chercher plus loin et de faire l'entendu. Mon plaisir me suffit.

Les mêmes qualités me charment dans les autres nouvelles : *Kerkeb* et *le Café-chantant* ; cette dernière a donné son nom au recueil, et elle a quelque chose de plus grand et de plus prenant que les autres.

Mme Elissa Rhaïs a publié aussi un roman dont le succès n'est pas médiocre : *Saâda la Marocaine.* Cela débute comme un récit des *Mille et une Nuits;* et tant que cette veine se continue, la lecture est délicieuse ; mais jusqu'à la page 73 seulement. A cette place, en effet, finit le conte naïf du pauvre savetier boiteux et de sa jolie femme, pour céder la place au roman littéraire du cordonnier ivrogne et de la fille perdue, que poursuit la police des mœurs. Cela me fait croire que Mme Rhaïs a décidément le don du conte, et n'aura les autres dons de l'écrivain d'imagination qu'après un apprentissage.

Faut-il souhaiter qu'elle arrête ses ambitions à *Noblesse arabe* et à *Café-chantant?* Je me garderai de lui interdire le long espoir et les vastes pensées ; mais je serais désolé qu'à vouloir parcourir fièrement la plaine et la montagne, elle cessât de cultiver son jardin, et dédaignât les fleurs semées par sa mère et sa grand'mère, les conteuses de Blidah.

XXX

LA BIBLIOTHÈQUE D'UN HOMME D'AUJOURD'HUI

Les hommes de lettres, les journalistes, toutes les persónnes mêlées activement et quotidiennement à la vie fiévreuse de l'esprit moderne, finissent, à un moment donné, par avoir besoin de repos et de rafraîchissement intellectuel, si j'ose ainsi dire ! Il leur faut se délasser un instant la vue, en l'écartant de l'agitation journalière et de la poussière que cette agitation soulève. Un vieil écrivain du seizième siècle, parlant des joailliers qui gravent et entaillent sur les pierres précieuses, observait « qu'ayant la vue fatiguée à force de la fixer sur les traits déliés de leurs ouvrages, ils tiennent très volontiers devant eux quelque belle émeraude, afin que, la regardant de temps en temps, ils puissent récréer et remettre leurs yeux alanguis ». De même, dans nos heures d'étourdissement ou de dégoût, nous aimerons à fixer les yeux sur quelque belle œuvre, d'autrefois ou d'hier, sur un livre à l'irréprochable typographie, dont l'aspect seul nous engagera et nous récréera avant même que nous ayons commencé à lire. De là ces vocations de bibliophile qui se déclarent soudain à l'âge mûr et deviennent le souci dominant et presque l'orgueil d'une vie désormais moins dispersée.

Certes, ces bibliophiles, qui sont toujours des nouveaux convertis, ne peuvent pas aspirer à former des collections complètes et systématiques comme celles que finissent par avoir les bibliophiles que j'appellerai de naissance, les grands et illustres bibliophiles, comme tel et tel que je connais.

Mais l'amateur, même tard venu à la bibliophilie, peut se constituer, au gré de ses préférences, une sorte de « bibliothèque d'un homme de goût ». Son goût, en effet, s'y manifestera d'une façon personnelle, même par les lacunes ou les erreurs ; et ce sera comme l'image de ses préférences intellectuelles, artistiques et morales. Souvent d'ailleurs, ces bibliothèques ont un air de fantaisie originale qui les rend infiniment agréables.

Et quand l'homme qui les a constituées a eu un discernement assez ferme, une information assez étendue, une puissance assez réelle pour ne vouloir que de l'exquis ou du très rare et pour arriver à le posséder, sa collection, en même temps que révélatrice de sa personne, finit par devenir un trésor d'un prix inestimable.

Telles étaient les réflexions que je me faisais en lisant ce luxueux catalogue intitulé *Mes livres*, où M. Arthur Meyer décrit et énumère les ouvrages qu'il a réunis pour reposer et ennoblir son loisir de Maître du Journal. Mais j'ajoute qu'il a suivi, dans la formation de ce trésor, une méthode tout à fait particulière et qui n'est qu'à lui...



Il dit, en manière de préface :

Pour le fond, toutes les bibliothèques se ressemblent. Il est difficile de collectionner les chefs-d'œuvre ignorés d'auteurs inconnus.

Il n'en est pas de même dans la forme. Tout bibliophile espère que sa collection sera différente de celle d'autrui.

J'ai eu cette ambition. M'attachant à réunir les œuvres célèbres, anciennes et modernes, j'ai voulu que chaque volume, devenu un exemplaire unique, provoque la curiosité, l'intérêt et même l'émotion.

C'est par des pièces ajoutées : dessins, autographes, documents originaux, souvenirs, par des reliures spéciales que j'ai cherché à atteindre mon but.

Ceux qui liront ce catalogue, qui verront mes livres, décideront si j'ai réussi.

Le catalogue, je l'ai lu, et de très près, car il est plein de renseignements instructifs qu'on ne trouverait pas ailleurs. Les livres, je les ai vus aussi, et Dieu sait avec quel étonnement et quel émerveillement ! Et je peux dire qu'il n'est guère de bibliothèque qui soit capable de provoquer au même degré la curiosité, l'intérêt et même l'émotion.

Est-il rien de plus émouvant par exemple que ce volume factice sur la Révolution française où j'ai feuilleté successivement un devoir autographe de Louis XVII dauphin, un devoir autographe de Madame Royale, le procès-verbal de l'inhumation de la tête de la princesse de Lamballe, des autographes de Louis XVI, de Madame Élisabeth, de Mme Roland, de Mlle de Sombreuil, des Girondins, des Montagnards, de Marat, de Robespierre, de Danton, de Desmoulins, etc. ; et tout à côté des cheveux du dauphin enveloppés dans un papier où Louis XVI avait écrit que c'étaient les cheveux de son fils !

Quoi de plus curieux que ces volumes des *Mémoires* de Saint-Simon, édition de Boilisle sur papier du Japon, exemplaire unique car l'édition fut arrêtée après le neuvième volume et tout entière détruite,

sauf le volume que M. Fouret a donné à M. Meyer!

Quoi de plus intéressant que ce *Traité de la vertu et du vice* de Plutarque imprimé à Paris en 1511, qui porte à son dernier feuillet la signature autographe de François Rabelais, et, à plus d'une page, des annotations en grec de la main du même Rabelais!

Mais voici que j'entre trop tôt dans le détail et j'aurais dû dire auparavant quelle est la méthode suivie par M. Arthur Meyer.



M. Arthur Meyer ne s'est pas fixé à l'avance un cadre précis comme ces curieux qui cherchent ou toutes les premières éditions de la Pléiade ou toutes celles du romantisme, ou tous les La Bruyère, ou tous les *Télémaque*. Sa b.bliothèque est faite des ouvrages anciens ou modernes, français ou étrangers (français surtout) qui lui ont paru avoir une valeur unique et être des dates dans l'histoire de l'esprit humain. Au reste, il ne prétend pas en avoir fixé la liste *ne varietur*, ni les posséder tous. Il ne s'astreint pas à la tyrannie des catalogues complets. Il a choisi selon ses goûts et aussi selon les rencontres. Une sorte d'unité et d'équilibre s'est établie d'elle-même, sa bibliothèque n'est pas un rayon ni plusieurs rayons qui peuvent s'emplir indéfiniment ; elle est déjà un organisme.

Par exemple, Marot, Rabelais, Ronsard, Montaigne, représenteront pour lui le seizième siècle, avec les *Cent Nouvelles nouvelles*, l'*Heptaméron* et quelques autres. Au dix-septième siècle, nous aurons le *Discours de la Méthode*, Pascal et La Rochefoucauld,

La Bruyère et Bossuet, Corneille et Racine, Fléchier et Fénelon, La Fontaine, et puis aussi la *Guirlande de Julie, la Princesse de Clèves*, Malherbe, etc., sans aucune des curiosités d'un amateur qui voudrait dépister « les chefs-d'œuvre ignorés d'auteurs inconnus. »

Quant à nos contemporains la liste en est beaucoup plus grande, sans être une cohue.



M. Arthur Meyer n'a pas plus la superstition des éditions que celle des noms d'auteur. Il ne s'attache pas rigoureusement à la première édition. S'il la trouve et si elle est réellement belle, il la préfère. Si elle n'est pas jolie, il préférera une belle édition du temps, ou même une édition moderne. C'est ainsi que ses *Oraisons funèbres* de Bossuet sont de l'édition Mame 1869 et son Boileau de l'édition David 1747. Et cela le distingue des purs et sévères bibliophiles.

Il en agit avec les reliures comme avec les éditions. Moins soucieux d'avoir quelque chose d'ancien que d'avoir quelque chose de beau, il a fait faire lui-même de magnifiques reliures lorsque ses livres en manquaient ou n'en avaient que de médiocres. C'est un émerveillement des yeux que de voir sortir des cartons ces chefs-d'œuvre du goût le plus sûr et le plus varié, où sont épuisées toutes les ressources de l'art de la reliure, toujours en parfait accord avec le texte et l'auteur.

Mais ce qui est le plus original (cela serait en un sens le plus contestable dans la méthode de M. Arthur Meyer, si ce n'était pratiqué de main de maître), ce qu'il y a de plus nouveau aussi, c'est le soin d'ajouter

aux livres tout ce qui peut les enrichir, en augmenter la valeur et l'intérêt, en un mot leur donner une physionomie originale. Chaque exemplaire de la bibliothèque de M. Arthur Meyer devient en quelque sorte unique, parce qu'il est augmenté soit de dessins, soit d'autographes précieux, soit de documents uniques.

Voici, par exemple, un Molière illustré par Tony Johannot ; c'est un très joli exemplaire, mais dont on pourrait avoir des répliques sans trop de peine ; pourtant, cet exemplaire restera unique parce qu'il contient trente-cinq originaux des illustrations de Tony Johannot. De même, l'exemplaire de *Fables choisies* de La Fontaine en quatre volumes in-folio, illustrées par Oudry, est unique parce qu'il contient quatre dessins originaux de l'illustrateur.

Pour les ouvrages non illustrés, ou bien pour ceux dont il a été impossible de retrouver les dessins originaux, M. Arthur Meyer a demandé des dessins ou des aquarelles, parfois même des peintures, à des artistes contemporains : Henner, Harpignies, Gaston Latouche, Detaille, Meissonier, Maurice Leloir, Tadé Styka, etc. Pour *la Maison Tellier*, Degas a donné un dessin rehaussé de couleur, qui est un petit chef-d'œuvre de psychologie et de vérité.

Parmi toutes ces illustrations, la plus curieuse peut-être est celle qui accompagne un petit in-octavo de 1783 intitulé *Morale de Confucius*. M. Arthur Meyer avait envoyé son livre en Chine pour le faire décorer de dessins par un artiste chinois ; et l'œuvre de l'artiste anonyme et lointain est extrêmement amusante.

***

Enfin, j'arrive à ce qui m'a le plus frappé et le plus intéressé de ces ornements ajoutés, je veux dire les documents historiques et les autographes. Cela, c'est mon affaire. Car l'histoire trouve là des renseignements nouveaux et souvent d'un intérêt capital.

Le *Molière* contient un reçu au bas duquel figure la signature de Molière, et l'on sait combien ces signatures sont rares.

L'exemplaire des *Pensées* de Pascal est enrichi d'un trésor inestimable ; c'est une lettre de Blaise Pascal à sa sœur Mme Périer. Et d'abord on voit l'écriture vive, prompte, artiste du jeune homme, avec les majuscules hardiment lancées, qui viennent à chaque instant couper la monotonie des lignes, avec des marges régulières et nobles de droite et de gauche. Mais, au milieu de la seconde page, Blaise s'arrête, il passe la plume à son père ; et celui-ci, d'une écriture serrée, pauvre en majuscules, sans laisser de marges, donne à sa chère fille des nouvelles, un peu sèchement, sur tout ce qui se passe autour de lui. Et puis le jeune homme reprend la plume ; la grande écriture hardie recommence ; voici un V majuscule dont la branche finissante remonte jusqu'au milieu de la page. Et le futur auteur des Pensées signe « Votre très humble et très affectionné serviteur et frère B. Pascal », cependant que le père, qui a oublié un détail essentiel, ajoute dans un coin : « Votre petit a couché céans, cette nuit, il se porte, Dieu merci, très bien. »

Cette lettre est assurément bien connue et il n'est pas d'éditeur de Pascal qui ne l'ait commentée ; mais

aucun d'eux, faute d'en avoir regardé le manuscrit, n'a su en faire comprendre le caractère et en faire deviner la disposition ; il faut la voir dans la bibliothèque de M. Arthur Meyer pour s'imaginer ce qu'était Pascal et pour avoir une idée vivante de sa personne.

Cette étude des manuscrits ajoutés par le collectionneur à la plupart de ses livres me retiendrait indéfiniment. Il faut se borner. Les historiens de la littérature savent-ils que Madeleine de Scudéry avait collaboré étroitement avec La Rochefoucauld? C'est ce qui ressort d'une lettre où l'auteur des *Maximes* remercie celle qu'on appelait la Sapho de ce temps.

Voici encore, en allant un peu à bâtons rompus, un autographe de Chénier ; c'est l'Élégie vingt-neuf, celle qui commence par ces vers :

Et c'est Glycère, Amis, chez qui la table est prête.

Le texte manuscrit que j'ai sous les yeux diffère assez notablement des éditions courantes. Il est plus hardi et plus franc du collier. Mais ce n'est pas le lieu ici de faire de la critique de texte ; si je m'attarde, c'est pour un autre détail, que voici. Après ces deux vers :

En ses brûlantes nuits, Cithéron n'a jamais
Vu Ménade plus belle errer dans ses forêts,

Chénier commence à écrire « Quel orage suivra ce banquet ». Seulement ce vers devait venir plus bas : le poète l'efface donc ; mais, dans sa nervosité, il ne peut s'empêcher de noter à côté : « J'oublie toujours quelque chose. » Cela prouve bien que le poète ne copiait pas ; il écrivait des vers qu'il avait composés de mémoire. Et ne trouvez-vous pas charmante cette impatience qui le fâche contre ses oublis?

J'ai beaucoup aimé aussi une lettre, une des deux seules lettres que nous ayons de Sœur Louise de la Miséricorde, Mlle de La Vallière au couvent, autographe touchant et admirable où, sans doute, un graphologue trouverait à épiloguer à l'infini.

Et l'écriture précipitée et irrégulière de Ronsard? « Bon Dieu, quel livre m'avez-vous donné de la part de M. de Sainte-Marthe. » Et la lettre d'Henri IV à Gabrielle d'Estrées, d'une écriture si nette, si régulière, si ordonnée? Et la soigneuse épître de M. d'Artagnan au cardinal de Mazarin? Et l'illisible billet de Napoléon Ier à Joséphine?

Oui! cette énumération serait interminable. Les inédits de la bibliothèque de M. Arthur Meyer vaudraient une longue étude.



Mais, même à feuilleter tout cela sans étude, et à ne le connaître que par un regard rapide, sans aller au fond des choses, quelle forte impression l'on éprouve. D'un côté se lit le texte imprimé, où l'homme, devenu auteur et grand homme, c'est-à-dire presque statue, ne vit plus que d'une vie supérieure et idéale; de l'autre voici le papier où sa main s'est posée, l'écriture où sa sensation s'est traduite, où ses nerfs se devinent, où le vivant se révèle et se peint encore dans la vérité de son tempérament, dans la réalité de sa personne. On est touché de constater que ces écrivains consacrés par l'histoire de la littérature sont des hommes, et malgré leur grandeur, se rapprochent tant de ce que nous sommes nous-mêmes!

J'ajoute, d'ailleurs, que la collection de M. Arthur

Meyer a exclu tout ce qui serait bas, tout ce qui pourrait diminuer ceux que nous admirons justement. La révélation piquante ou grossière sur tout ce que peut contenir de petitesse l'humanité d'un grand homme, M. Arthur Meyer n'en a pas voulu, même quand elle s'offrait à lui. Oui, sa bibliothèque est celle « d'un homme de goût ».

Elle est belle dans chaque détail, parce que chaque détail, c'est-à-dire chaque volume, est beau ; elle est belle dans son ensemble parce qu'elle s'équilibre et forme un tout. Elle est belle parce qu'elle contient des documents sans prix et des œuvres d'art. Mais elle est belle aussi parce qu'elle témoigne d'un respect profond pour les maîtres de l'esprit humain et pour les représentants les plus glorieux de l'esprit français.

Espérons que cette collection restera longtemps entre les mains de celui qui a su la créer et qui continuera à l'enrichir. Espérons qu'elle restera toujours en France et que ses débris dispersés n'iront pas se perdre un jour aux quatre coins du monde. Ce serait un malheur irréparable.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27026.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. —